



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
XII
55
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXIV
Palchetto D
Num.º d' ordine 15 16 16
15 D 16 18

VOYAGES

D'UN

NATURALISTE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Lorsque j'annonçai que les VOYAGES D'UN NATURALISTE, etc. formeroient six volumes *in*-8°, je n'avois point encore examiné les manuscrits de l'Auteur, ni en conséquence pu juger de leur étendue ; c'est pourquoi, d'après la variété des matières dont le Discours préliminaire donne l'exposé, j'avois cru pouvoir statuer sur six volumes ; mais le but de l'Auteur étant d'intéresser son Lecteur par un récit soutenu, d'éloigner la monotonie des répétitions, et d'éviter des phrases prolixes et inutiles, il a cru, en employant néanmoins les mêmes matériaux, devoir réduire ses Voyages à trois volumes, qui seront d'un tiers plus gros que si l'édition eût été continuée à six. Cette nouvelle mesure est d'autant plus délicate, qu'aux charmes d'une action sans lenteur, ce Livre réunira l'avantage de devenir à la portée de toutes les fortunes.

Prix des 3 Volumes enrichis de 45 planches tant simples que doubles, et de beaucoup de tableaux :

30 fr. fig. en noir ;
50 — figures vélin coloriées ;
72 — fig. et texte papier vélin.



Cabanes et Temple des Phylanis.




BIBLIOTECA



VOYAGES

D'UN

NATURALISTE,

ET SES OBSERVATIONS

FAITES sur les trois règnes de la Nature, dans plusieurs ports de mer français, en Espagne, au continent de l'Amérique septentrionale, à Saint-Yago de Cuba, et à St.-Domingue, où l'Auteur devenu le prisonnier de 40,000 Noirs révoltés, et par suite mis en liberté par une colonne de l'armée française, donne des détails circonstanciés sur l'expédition du général Leclerc;

DÉDIÉS à S. Ex. Mgr. le Comte DE LACÉPÈDE,

Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, membre du Sénat, de l'Institut, etc.

PAR M. E. DESCOURTILZ,

Ex-Médecin Naturaliste du Gouvernement, et Fondateur du Lycée Colonial à St.-Domingue.

Multa latent in majestate Naturæ!
PLINE, Hist. nat. Præm.

TOME PREMIER.

PARIS.
DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1809.

Deux exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale, afin d'en mettre la propriété sous la protection des lois, et chaque exemplaire sera signé de l'Auteur.

Descourtilz

A. S. Ex. Mgr. LE COMTE

DE LACÉPÈDE,

Grand Chancelier de la Légion d'Honneur,
Membre du Sénat, de l'Institut, etc.

MONSEIGNEUR,

COMME c'est aux grands Génies qu'il appartient de protéger les talens naissans, de sourire à leur essor, et de les encourager par l'indulgence, j'ai reçu avec enthousiasme les éloges dont vous avez daigné honorer mes essais.

La faveur de votre protection, Monseigneur, m'enhardit à présenter à VOTRE EXCELLENCE, un Ouvrage dont la Dédicace exprime bien foiblement le voeu de mon cœur.

En rendant un juste hommage à votre science profonde, Monseigneur, ne suis-je point l'écho de l'immortel Buffon?...... et votre nom célèbre n'est-il pas déjà

couronné dans les fastes de l'Histoire naturelle?......

Quoique VOTRE EXCELLENCE *se plaise à ignorer son vrai mérite, quoiqu'elle cherche à se soustraire aux éloges qui lui sont dus, peut-elle faire taire la voix de la Renommée? Ainsi l'on voit dans nos bosquets l'humble violette se cacher sous le feuillage, mais son coloris et son parfum la décèlent toujours à notre vue et à notre odorat.*

C'est donc de ma gloire que je m'occupe, Monseigneur, en suppliant VOTRE EXCELLENCE *d'agréer la Dédicace de cet Ouvrage, comme un témoignage des bontés dont elle n'a cessé de m'honorer.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

DESCOURTILZ.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Homme ! être privilégié de la Nature, preuve incontestable d'une Puissance infinie, chef-d'œuvre orgueilleux de la création, rends grace au destin qui t'a fait roi de l'Univers ; admire en tous lieux les merveilles d'un Monde formé pour toi; témoin auguste du passé et du présent, adore le Génie suprême qui t'a doué de facultés intellectuelles, parcours l'espace au moyen du pouvoir inconcevable de ton imagination; par-tout tu feras des pauses d'extase en faveur de l'Ouvrier qui en a conçu le plan, et de son exécution si admirablement coordonnée dans son tout. C'est une obligation que tu as contractée en voyant le jour. Quel plus doux devoir que celui de la reconnoissance envers le grand Architecte de l'Univers !

Soulève d'une main confiante et respectueuse le rideau que les Buffon, Linnæus, Daubenton, Lacépède, Sonnini, etc. ont placé à la porte du temple qu'ils ont consacré à la Nature en pénétrant dans son sanctuaire. Parcours l'édifice plus circonscrit (1) dont le peintre fidèle, le

(1) Le Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Pline français posa les premiers fondemens, et dis-moi si tu es insensible à la vue du tableau imposant et majestueux des ressources infinies du Créateur.

Dans cette riche collection, qui n'a pas le droit de fixer ton attention, d'émouvoir tes sens, d'enchanter tes regards? Ah! si tu éprouves ce doux état, rends-en grace à la Nature, et écrie-toi avec Bernardin-de-Saint-Pierre : « Il » n'est peut-être qu'une vérité pure, intellec- » tuelle, simple et sans idées contraires, c'est » l'existence de Dieu » !

Soit que tu élèves tes yeux aux voûtes de cet auguste monument, soit que tu les fixes devant toi, soit que tu les promènes autour, la multiplicité des objets étonnera ta pensée, éblouira toujours ta vue; en vain tous ces êtres qui ont existé, ces témoins de la formation du Monde, réclameront-ils ton attention. En vain l'imagination la plus active voudroit-elle embrasser tout, et raisonner. Cette sublime immensité paralyse les sens, suspend le génie ; on voit, on admire, on se tait; mais le silence le plus profond, un éloquent recueillement deviennent l'hommage le plus pur qu'on puisse offrir à l'Auteur de tant de merveilles.

Ici tu vois pour toujours dans le repos, des habitans de l'onde qui ont été tyrans d'espèces

plus foibles (1), placés près de leurs victimes fières de leur néant, et semblant insulter à leur impuissant ennemi. Là, des reptiles, ou utiles (2) ou dangereux (3), dont la vue ne peut plus inspirer de frayeur, mais qui retracent à l'observateur le souvenir de leur ancienne existence.

De ce côté, l'étonnante variété des richesses végétales, la combinaison à l'infini de contexture, de nuances dans les bois et dans les écorces; les formes bizarres et régulières des fruits et des semences des quatre parties du Monde, qui proclament la toute-puissance du Génie créateur par leurs modifications souvent indéfinies et toujours nouvelles.

De celui-ci, des corps dont l'existence semble moins reconnue, quoique cependant organisés (4), louent l'homme de son industrie (5), ou l'accusent de son ambition (6). Plus loin, les ornemens de la couronne des monarques, ou les parures brillantes de l'opulence (7). A côté,

(1) Les squames, etc....
(2) Les tortues.
(3) Les serpens et crocodiles.
(4) Les métaux.
(5) Le fer, le plomb, etc.....
(6) L'or, l'argent.
(7) Le diamant et les pierres précieuses.

des productions plus communes dont les arts savent tirer le parti le plus avantageux (1).

Veut-on des objets plus propres à récréer la vue? on trouvera dans les galeries supérieures la réunion intéressante de quadrupèdes vivipares. On consultera pour leurs mœurs et leurs habitudes, le fidèle interprète de la Nature; on interrogera également pour les découvertes plus récentes, un Lacépède (2), un Sonnini; et graces à ces continuateurs de l'illustre historien qui siége au temple de l'Immortalité, on complétera une étude d'autant plus attrayante qu'elle se modifie à l'infini, et devient attachante par son agréable variété. On aimera à considérer le lion pour retrouver en lui le roi des animaux, au caractère fier, franc et généreux; on préférera ce noble ennemi, cruel par besoin, au tigre féroce par caractère, et sanguinaire par habitude, ravageant, immolant de sa dent meurtrière, lors même que sa faim est apaisée, pour le seul plaisir de détruire et de s'entourer de lambeaux palpitans, ou de

(1) Agates, jaspes, marbres, gypse, chaux, etc..

(2) « Lacépède a été reconnu digne de tenir la plume de Buffon, dit Sonnini; elle lui fut confiée, et la postérité confirme ce jugement solennel ». (*Voyez* le premier volume de l'Histoire naturelle générale et particulière, par Leclerc de Buffon, rédigée par C. S. Sonnini.)

cadavres et d'ossemens dont la vue seule rappelle sa voracité, et semble lui demander de nouvelles victimes.

On examinera avec plus d'intérêt l'industrieux éléphant, l'utile chameau, le cheval, l'âne, ces serviteurs fidèles et soumis aux volontés de l'homme, dont ils partagent les travaux, et à qui ils obéissent volontiers. L'œil sera également flatté de la robe élégante du zèbre, des formes sveltes du cerf, de l'antilope, de la gazelle. On se rappellera avec intérêt les ruses du loup, du renard comme tyrans; du lièvre, du lapin, comme victimes, cherchant à échapper à ces ingénieux chasseurs; les gentillesses de l'adroit écureuil; la souplesse et l'intelligence de l'imitateur de l'homme, du singe dont les espèces sont si variées. Enfin, après s'être arrêté un moment sur les autres espèces dont la vie privée offre moins de détails communs, on donnera des éloges ou des soupirs aux vrais amis de l'homme, aux chiens, dont les races sont aussi tant multipliées.

Cette galerie a-t-elle été suffisamment examinée? on trouve dans la suivante la réunion complète des formes, l'élégance des robes, le coloris lustré et inimitable, ce vernis inaltérable, ces nuances irrisées et chatoyantes qui ne se trouvent que sur la palette de la Nature, et

qu'elle s'est plue à prodiguer aux colibris, aux oiseaux mouches et aux autres oiseaux, qui tous brillent d'un éclat qui en distingue l'espèce.

On y voit aussi les papillons le disputer aux oiseaux pour la richesse de la parure et le brillant du coloris; enfin les insectes et les madrepores annoncent au curieux que les Cuvier, les Lamark, les Desfontaines, les Hauys, les Bernard de Jussieu, les Geoffroy, les Faujas de Saint-Fond, etc. n'ont rien négligé pour remplir les vues du fondateur de ce monument élevé à la gloire du Dieu de l'Univers.

Combien l'homme qui pénètre sous cette voûte imposante, doit être ému d'admiration et de reconnoissance! Et que ces témoins de la Grandeur suprême doivent puissamment combattre dans l'impie les sourdes impulsions de l'incertitude ou de l'athéisme!

Croit-on, après cette contemplation, voir la fin des merveilles de la Nature? Si l'on quitte cet édifice, c'est pour pénétrer sous un dôme plus élevé, plus vaste, plus imposant, dont l'œil ne peut embrasser ou pénétrer l'immensité, dont les justes dimensions sont inconnues, et qui donne vie à tout ce qui végète, à tout ce qui respire; c'est pour cela encore que, plein d'une noble émotion, on aime à aller respirer sous le cèdre antique et sous les autres arbres élégans

et curieux, pour s'y livrer à des réflexions toujours pures, et douces à perpétuer. En effet cette extase, qui agrandit l'ame et qui l'élève au-dessus des passions humaines, est une muette adoration, un culte en quelque sorte que l'on rend à la Divinité; car l'esprit la retrouve sans cesse dans la multitude prodigieuse de ses œuvres.

L'étude de la Nature est immense (1), inépuisable et toujours nouvelle. Ses détails variés, la magie de ses attraits appellent même l'attention et l'intérêt de ces hommes oiseux que la fortune accable; mais malheur à eux, s'ils sont insensibles aux charmes de l'harmonie des prés ou des bois, des ruisseaux ou des vallons! Malheur!..... le plus beau des sentimens est éteint en eux; et

(1) La Nature offre tous les jours à l'observateur de nouvelles merveilles, et son étude depuis tant de siècles n'est encore qu'une ébauche imparfaite. Pour établir une échelle de démarcation entre le gramen et l'arbre de nos forêts, dans l'ornithologie entre l'aigle altier et l'agile roitelet, dans les quadrupèdes entre le lion ou l'éléphant et la musaraigne, il a fallu, pour éviter la confusion, composer des nomenclatures. « Les divisions en genres et espèces, dit Sonnini, sont autant de jalons plantés de distance en distance qui procurent à notre esprit du soulagement, à notre imagination des auxiliaires, et à notre mémoire du soutien ».

matériellement organisés, ils portent par-tout un ennui qu'ils font partager aux autres. Que penser d'une ame qui n'est point émue par la surprise des premières feuilles du printems, qu'une nuit douce, aidée d'une rosée bienfaisante, a fait éclorre déjà parées des diamans humides de la Nature? Si les premiers accens de Philomèle ou de sa voisine constante, la fauvette babillarde, de cette rivale audacieuse, si le chant soutenu de l'alouette au milieu des airs, si celui plus aigu de la grive ou du merle au milieu des bocages de son parc, si celui égayant du coucou sans cesse en mouvement, ou l'agréable gazouillement de l'hirondelle, et même le simple patois du moineau franc, courtisant avec ardeur la femelle qu'il convoite, n'intéressent point l'opulent; que lui servent les douceurs de la vie champêtre? Il n'est point digne d'habiter au milieu de la simple Nature, et d'en savourer à son réveil les exhalaisons embaumées, dérobées à mille fleurs des prairies ou des bois par un zéphyr badin.

On me reprochera peut-être une partialité que je suis loin de nier, on s'élevera contre mon enthousiasme pour une étude qui fait et mon bonheur et ma consolation depuis les revers dont la fortune m'a accablé; mais que l'homme malheureux se consulte lui-même, et il ap-

prendra, comme moi, à s'abîmer sans réserve dans le sein d'un Dieu qui n'a jamais repoussé sa créature chérie; ainsi le voyageur, fatigué par un chemin âpre et raboteux, aime à se reposer au pied d'une fontaine ombragée, où il doit trouver la fraîcheur, et oublier, en buvant à cette source pure, le feu brûlant qui le dévoroit.

En projetant d'écrire le résultat de mes observations faites dans des pays déjà connus, il y eût eu de la présomption à prétendre ne donner que des choses nouvelles; mais en considérant la multitude innombrable des productions de la Nature, les diverses modifications sous lesquelles on peut peindre le même objet, j'ai repris courage en réfléchissant qu'un peintre peut obtenir d'une seule tête, d'après la position du modèle, plusieurs dessins produits par la variété de ses contours, et du point d'où le buste est envisagé.

D'ailleurs l'étude de la Nature a toujours eu pour moi tant d'attraits, que j'ai compté, en raison de cet amour, obtenir de cette bonne mère des faveurs qu'elle n'accorde souvent pas toujours à ceux qui osent consulter sa fécondité avec indifférence, ou ceux dont le seul esprit est, par des innovations cabalistiques, de rapporter à eux-mêmes la découverte des merveilles qui,

parce qu'elles n'éclatent point aux yeux des profanes, n'en existent pas moins dans le réservoir commun de la Nature, où d'un pas plus hardi ils ont osé les surprendre. C'est en vain que ces êtres présomptueux veulent cacher l'existence d'une retraite où tout contemplateur peut pénétrer ; d'un livre où tout aspirant peut lire s'il est mu par des vues sages et par des principes philosophiques. On peut dire avec Buffon : « Que l'amour de l'étude de la Nature suppose, » dans l'esprit, deux qualités qui paroissent » opposées ; les grandes vues d'un génie ardent » qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les » petites attentions d'un instinct laborieux qui » ne s'attache qu'à un seul point ». J'ai éprouvé d'une manière distincte ces deux mouvemens à la vue de pays inconnus où toutes les productions de la Nature devenoient nouvelles pour moi, et où tous les individus qui l'embellissent venoient éblouir mes yeux étonnés, pour me jeter bientôt dans une extase où mes facultés devenoient impuissantes. Mais bientôt saisi de ce noble désir de rendre hommage à l'Auteur de ces merveilles, mon intention étoit écoutée, et mon esprit étoit de nouveau susceptible d'embrasser ces intéressans détails. Telle est la passion dominante qui m'a toujours entraîné vers cette étude chérie.

Naturellement

Naturellement enclin aux observations de ce genre, il me restoit, après l'examen rigoureux de diverses collections d'Histoire naturelle; à établir des objets de comparaison entre la Nature vivante et la Nature morte, à laquelle un art imposteur veut en vain conserver les grâces et la fraîcheur. Ces préparations, d'ailleurs fort utiles et fort intéressantes, ne peuvent supporter le parallèle, et elles sont, malgré les ressources de l'art, si éloignées de la perfection et de la vie, que je dirai avec Bernardin-de-Saint-Pierre : « Nos livres sur l'Histoire naturelle n'en sont que » le roman, et nos cabinets que le tombeau ».

Les voyages devinrent donc l'unique objet de mes désirs. Ils m'offroient l'occasion d'observer en grand, et d'admirer la magnificence de la Nature dans l'immense variété des températures des climats, et de leurs productions spéciales. Les voyages, en réunissant l'utile à l'agréable, épurent nos mœurs et nous instruisent; ils nous apprennent à pouvoir apprécier nos connoissances, et ils parviennent souvent à persuader l'observateur de l'imperfection de ses recherches, et qu'il est non point inventeur, mais seulement l'ouvrier adroit du grand Architecte de l'Univers.

Tout le monde lit avec plaisir les voyages. Ils concourent à l'instruction de la jeunesse;

l'étude n'en est point applicante, c'est un délassement en quelque sorte après des occupations plus sérieuses; et heureux qui s'instruit en s'amusant! car, en laissant au courageux voyageur le soin de tracer des routes nouvelles, on profite sans peine et sans fatigue de ses heureuses découvertes, et c'est alors cueillir des roses sans épines.

On apprend toujours avec un nouvel intérêt à connoître les lois, les mœurs, les coutumes des peuples étrangers pour établir des comparaisons, réfuter des systêmes, mettre à profit des leçons souvent utiles. On acquiert dans ces lectures, des connoissances topographiques qui conduisent insensiblement à la science utile et agréable de la Géographie universelle. «Moi, dit Sonnini, » (Courrier de l'Europe, nº. 312. 1808.) qui » bientôt serai le doyen des voyageurs de » France, et peut-être de l'Europe, moi qui ai » passé quinze années de ma vie à visiter les » quatre parties de la Terre, j'avoue que je ne » connois point de lecture qui m'instruise et me » plaise autant que celle des voyages; j'aime à » trouver dans les relations des autres ce que je » n'ai pu observer ou apprendre moi-même, et » dans leurs entreprises, ce qu'il ne m'est plus » permis d'exécuter (1) ».

(1) Ce savant profond est sur le point d'ajouter aux

Les arts et la science doivent trop à cet observateur zélé pour que ses sectateurs n'adoptent point un système à la propagation duquel on se livre volontiers. Nous répéterons également d'après lui : « Qu'on aime à suivre le voyageur » dans ses courses lointaines, à devenir son » compagnon par la pensée, à s'associer à ses » dangers ; on s'intéresse vivement à son sort, » on partage ses peines, ses fatigues, ses plaisirs, » et l'on s'enorgueillit de ses succès. Les relations » des voyageurs offrent en général beaucoup » de variété ; les événemens y sont mêlés aux » observations, et les accidens, les aventures » viennent tour à tour affliger l'ame sensible, ou » égayer la narration par des récits qui n'ont » rien d'imaginaire ; on y rencontre tout l'attrait » qu'inspire le roman, joint à la vérité de » l'histoire ».

On voit d'après cette profession de foi, combien il me tardoit de mettre en pratique la théorie que j'avois acquise. Il falloit voir beaucoup, et revoir souvent pour ne point m'égarer dans les conjectures, pour éviter le labyrinthe de la

---

différens Voyages dont il a enrichi les bibliothèques, un nouvel ouvrage en ce genre qui sera du plus grand intérêt, et formera le pendant du Voyage du jeune Anacharsis dans l'ancienne Grèce.

science. Aussi l'espoir d'acquérir faisoit des plaisirs de mes peines; et comme le mystère excite naturellement la curiosité, mon travail augmentoit d'assiduité en raison des difficultés que j'éprouvois dans mes recherches, et des doutes qui s'élevoient pour mes nomenclatures. En cueillant une fleur, par exemple, je la croyois classée par la seule inspection de ses formes, de sa corolle ou de son calice, lorsque l'examen des étamines et du pistil la reportoit dans une autre classe. Nouvelle gloire à acquérir, mais qu'une cruelle incertitude rendoit souvent douteuse. O Linnæus! combien souvent tu me fus utile! et qu'il est juste de transmettre ton nom à la postérité! C'est une foible dette qu'acquitte envers toi un des amateurs de l'Histoire naturelle.

Combien de fois, en consultant tes immortels écrits, j'ai abrégé mon travail; et de quelle utilité tes leçons ont été pour l'ordre de mes découvertes, autant que pour soulager ma mémoire! La merveilleuse concordance de ta méthode réunit des objets qui paroissent étrangers entr'eux, et pourtant en qui une attention soutenue finit par découvrir des rapports incontestables. La Nature moins restreinte que notre imagination, arrive au même but par des chemins différens, dont la recherche désole et trouble notre intel-

ligence ; mais, loin de nous trouver humiliés de ce défaut de pénétration, que cette incapacité soit pour nous le motif louable d'un hommage respectueux envers l'Être des êtres, moteur de ces merveilles, et pour qui les problêmes n'existent pas. *Multa latent in majestate Naturæ!* « Que de merveilles nous sont cachées dans la » Nature » ! Mais revenons au motif qui m'a fait rassembler les observations faites pendant le cours de mes voyages.

Je devois publier séparément, après les avoir soumis à l'approbation de l'Institut, plusieurs ouvrages que j'ai depuis réunis au journal de mes voyages, et que j'offre au public sous le titre des *Voyages d'un Naturaliste, et ses Observations faites sur les trois règnes de la Nature, etc.* (1). La relation de ces Voyages qui comprend trois gros volumes, au lieu de six petits, ainsi que l'annonça *le premier*

(1) Quelqu'un peu versé dans l'étude de l'Histoire naturelle, et ne considérant que le mot, me reprochoit ce titre en prétendant qu'on ne devoit point désigner les trois règnes de la Nature ; cette objection est d'autant plus mal fondée que tous les jours un naturaliste écrit ses voyages, mais qu'il parle sans ordre de matières, et souvent ne classe point ses observations, ou qu'elles n'embrassent point *les trois règnes de la Nature.*

Prospectus, est ornée de planches, de sujets nouveaux, et elle est ainsi classée :

J'expose à M. Desdunes-Lachicotte, mon hôte à Saint-Domingue, mes observations faites en Normandie sur la nature du sol, sur les productions des pays que j'y ai parcourus, sur les mœurs et l'industrie des habitans; et pour ne point fatiguer le lecteur par un récit monotone et des relations stériles, je le conduis au Hâvre, au milieu des campagnes pittoresques qui bordent la grande route, et dont je lui donne la description la plus exacte.

Comme un auteur ne doit point écrire seulement pour les savans, j'ai cru devoir choisir mon lecteur parmi les personnes qui n'ont jamais voyagé, afin de lui rendre ma narration utile et agréable. C'est pourquoi il m'accompagne par-tout, dans mes courses au milieu des campagnes; je lui fais admirer les beautés de la Nature, je le ramène sur le rivage de la mer, où, saisi d'un étonnement respectueux, il admire et se tait.

Plusieurs pensées s'élèvent en son ame, à la vue d'un horizon humide qui lui paroît sans fin; il frémit pour le matelot assez hardi pour se confier aux flots qui l'épouvantent par leurs brisans, et qui lui paroissent redoutables; il admire le génie de l'homme dans la construction de ces demeures flottantes, et l'étonnante découverte

au moyen de laquelle on est parvenu à les diriger à volonté, pour arriver d'un pôle à l'autre, en traversant des écueils sans nombre et une route uniforme, et qui ne laisse apercevoir les traces d'aucun voyageur.

En parcourant les rochers du rivage, je rends mon compagnon témoin de la libéralité du Créateur envers ses créatures. A deux époques de la journée, le pauvre se transporte en ces lieux, enrichi par des présens que le Ciel lui envoie; il ramasse en abondance du poisson, des crustacées que les flots ont rejetés pour lui de leur sein; il en nourrit sa famille, ses enfans, et souvent même, au moyen d'une mesure qu'une main prodigue a comblée, il peut en vendre une partie qui lui devient superflue par l'espoir d'une nouvelle marée. Je fais part de quelques observations relatives aux pêches de la rade, et aux ruses qu'emploient les crustacées, pour se soustraire aux piéges de leurs persécuteurs.

J'ai occasion, au retour de ces promenades instructives, d'examiner plus à loisir les objets dont je donne la description. Je me suis particulièrement attaché à la rendre aimable, afin de captiver mon lecteur. « On regrettera toujours, » dit M. Salgues, de quitter d'agréables relations qui nous enchantent, pour chercher chez » les secs et arides nomenclateurs, cette partie

» technique, qui est à la science ce que la » Grammaire est à l'éloquence et à la poésie, ce » que le squelette est à l'homme animé. Si vous » voulez m'instruire, il faut mêler quelques » charmes à vos leçons ».

Je me suis donc fait un devoir de me conformer à d'aussi sages principes ; heureux, si j'ai suivi cette route agréable que tout le monde aime à parcourir !

Afin de détruire la monotonie de mon récit, et de diversifier les objets que je traite, je donne quelques détails sur la position du Hâvre, que les Anglais bombardèrent plusieurs fois pendant mon séjour.

J'offre également les fruits de mes promenades d'observations aux environs du Hâvre, de Honfleur, et je donne avec le plus grand soin la description exacte des sites enchanteurs communs dans ce beau climat, tels que la côte des Ormeaux, celle d'Égouville, et la côte de Grace.

J'ai aussi occasion de citer quelques anecdotes particulières, propres à piquer la curiosité ; je décris plusieurs collections d'Histoire naturelle ; je promène mon lecteur dans les agréables vergers de M. Poulet, négociant. De là, je le conduis à Honfleur pour y étudier avec moi les mœurs et coutumes du pays, y admirer les curieux effets de la marée montante, y prendre

part sur le gazon à un divertissement champêtre, et y jouir d'un tableau attendrissant d'un bon père fêté par ses enfans.

Mais comme les effets naissent des contrastes, mon journal me rappelle le funeste équinoxe du mois de septembre de cette année. Ce fidèle dépositaire me fournit les détails affreux de ravages inouis qui désolèrent, à cette époque calamiteuse, le Hâvre et ses environs. Et comme le calme succède toujours aux tempêtes, je raconte les joûtes qui se font sur l'eau en certains jours de fête, je décris celle des canots armés, de vigoureux rameurs, celle du fameux mât de Cocagne. Enfin, après la description de quelques poissons de la rade, ne pouvant trouver passage sur un bâtiment, je renonce pour le moment au project de m'embarquer, et je retourne en Gâtinais, où je trouve à observer chez mon père le caractère aimable et intéressant d'une fouine devenue familière.

Je m'y livre alternativement à un travail plus utile, sur la culture du safran de cette province; et quoique cette plante bulbeuse ait été décrite avec détails par l'illustre Duhamel, je trouve à ajouter à son mémoire mes observations, et surtout des dessins fidèles qui manquoient à l'histoire de cette plante si précieuse au commerce, lesquelles planches servent mieux

l'intelligence, que les meilleures et les plus exactes descriptions que l'on peut faire à ce sujet.

Après quelques idées générales, je considère le safran depuis l'époque de son importation dans le Gâtinais, et j'en donne la description; j'établis la différence qui existe entre cette plante utile et le colchique, avec lequel les fraudeurs savent le sophistiquer; j'indique sa culture, et le terrain qui lui est propre; les caractères auxquels on doit reconnoître les bons oignons, la différence de leur robe, et la température qui leur convient.

Je fais connoître la manière de préparer la terre qu'on lui destine, et l'époque à laquelle se font les labours; je désigne le tems qui est le plus propice au plantage, et les moyens à employer pour préparer les oignons, et les disposer à une prompte végétation.

Je décris le développement de ces oignons, et leur floraison; je dénonce les animaux qui les ravagent, et dont la dent meurtrière détruit en un moment les espérances du diligent cultivateur.

Je passe ensuite aux travaux de la seconde et de la troisième années, qui comprennent l'arrachis des oignons, et l'usage qu'on en fait. Arrivé

le moment de la récolte de cette fleur autant intéressante pour les sens, que sous le rapport du produit qu'on en retire. Je décris avec soin sa cueillette, son épluchage, sa dessication, et le produit annuel qu'on obtient de celui auquel on reconnoît les qualités exigées.

Je rends compte des maladies auxquelles l'oignon est en but, telles que *le fausset, le tacon* et *la mort.*

Je développe les propriétés du safran comme béchique, histérique et emménagogues, diaphorétique, cordial, alexitère, céphalique et ophtalmique; comme stomachique, hépatique, carminatif et détersif; enfin comme résolutif, anodin et assoupissant.

Je le considère enfin sous le rapport des arts, et j'évalue les frais de culture d'un arpent de terre à safran. Ce mémoire est terminé par des notes additionnelles sur sa culture, et des détails historiques.

Je me rends ensuite à Paris d'où je fais route pour Bordeaux, en exposant mes observations faites pendant la route. Arrivé à Bordeaux, j'étudie les mœurs et coutumes des habitans de cette ville; puis embarqué à bord du vaisseau anglo-américain l'Adrastus, j'y écris mes remarques sur les usages bizarres et peu sensuels

des naturels de la Nouvelle-Angleterre (1). Après avoir reconnu *le Platé-de-Blaie*, et attendu long-tems le capitaine et les passagers pour mettre à la voile, on appareille pour la tour de Cordouan.

Pour mettre mon néophyte au fait de la navigation, je l'instruis des principaux mouvemens du bord; c'est pourquoi je ne passe point sous le silence un fort coup de vent que nous essuyâmes au débouquement, afin d'avoir occasion de lui citer les diverses manœuvres qui se font pour soustraire un vaisseau aux dangers dont il est menacé par la tempête; je lui raconte divers faits extraordinaires, douteux quelquefois pour

(1) J'ai reçu avec reconnoissance les avis d'un censeur distingué qui me reprocha de parler souvent de moi et de nos repas du bord, mais je crois devoir lui observer ici que je suis le voyageur, et qu'en ma qualité d'observateur, je dois un compte fidèle de ce que j'ai vu, éprouvé, senti. Car quel héros pouvois-je mettre en jeu, si ce n'est moi?..! ne suis-je point le narrateur? Quant aux repas du bord, ils sont sur un bâtiment américain, si différens de ceux qu'on prend à terre, que le lecteur ne peut me faire connoître des usages nouveaux pour lui; et que la principale occupation dans les traversées est, dans l'oisiveté qu'on éprouve, de se quereller sans raison, ou de songer même à table, au repas qui doit suivre. J'en appelle à cet égard aux personnes qui se sont embarquées.

ceux qui n'ont pas voyagé, mais dont on rencontre de fréquens exemples.

Ne me contentant point de restreindre mon journal à des observations météorologiques, je donne à connoître le genre de vie qu'on mène sur un vaisseau dans un voyage de long cours, les plaisirs qu'on sait s'y créer, les amusemens que chacun imagine pour éloigner l'ennui, suite inévitable de la monotonie.

En parcourant le vaisseau pour visiter les lignes qu'on laisse *à la traîne*, j'aperçois de gros poissons, et aussitôt d'appeler mon néophyte pour les lui faire examiner, et lui faire part de mes réflexions à leur égard; tout en l'entretenant sur ce point, le vent souffle, et la mer *moutonne* sous le poids et les bonds d'une troupe de souffleurs que j'aperçois à l'horizon.

Une autre fois, c'est une bande nombreuse et fugitive d'adroits poissons volans qui quittent leur élément pour tromper la dorade dans sa poursuite acharnée.

Une dispute s'élève, et je me vois forcé d'en parler, et d'entrer dans d'autres détails qui ne paroissent superflus qu'à ceux qui les connoissent, mais qui font partie de l'histoire d'une traversée. Ces anecdotes souvent piquantes ne délassent-elles pas quelquefois le lecteur, trop souvent ennuyé d'un journal où il n'est question

que de *beau tems*, *pluie et vent*, *brume épaisse*, et d'autres observations monotones et minutieuses, qu'on ne doit point regarder comme capables de captiver un lecteur?

Je raconte le baptême du Tropique, dont mon néophyte surtout attendoit le récit avec l'impatience de quelqu'un qui cherche à s'instruire; il prend également intérêt à la punition exercée contre les matelots indisciplinés; il me questionne sur les trombes de mer, et j'achève de l'entretenir sur ce point en découvrant terre, et apercevant à l'horizon le phare de Charles-Town.

Je fais débarquer avec moi mon néophyte, et je le promène dans les rues de la ville pour en connoître les usages, et étudier les mœurs de ses habitans; il a entendu parler des quakers et des méthodistes: je lui établis la différence qui existe entre ces sectes; et lorsqu'il s'est bien pénétré de ces notions instructives, je le vois encore revenir, et semblant désirer une autre étude.

Je l'examine, et je lis dans ses yeux son désir d'aller contempler la Nature au milieu des campagnes, pour établir des comparaisons, y donner la chasse aux oiseaux qu'il veut connoître, aux papillons qu'il désire conserver, faire la recherche des plantes dont je dois grossir son herbier; mais, tout en augmentant son butin,

je lui trace avec fidélité les tableaux des sites les plus pittoresques, le genre de ces campagnes primitives, et les endroits destinés à la course, amusement favori des Anglo-Américains.

Au retour, je lui fais connoître un sauvage du Canada, qui, comptant sur les droits de l'hospitalité, est entré familièrement dans une maison où je me trouvois, pour apaiser la soif qu'une chaleur excessive a fait naître en lui.

J'entretiens aussi ce lecteur des autres productions du pays, utiles aux arts, et favorables au commerce, telles que *l'arbre à cire, l'érable à sucre*, etc.; et tout en lui rappelant plusieurs anecdotes sur les mœurs des bons habitans de ces pays fortunés, je lui parle d'un sauvage de la Caroline, artiste sans art, mais qui, par une rare faveur de la Nature, a composé et peint à l'huile un tableau dans lequel il s'est représenté au milieu de ses campagnes.

Désirant de l'instruire, et profitant de sa bonne volonté, je conduis mon néophyte dans des endroits qu'il n'a point encore visité. Une excursion ornithologique devient d'abord le but de notre promenade; mais après avoir fait une ample collection d'oiseaux nouveaux pour lui, je trouve et saisis l'occasion de lui faire examiner un boiciningua qu'un particulier de Charles-Town conserve depuis long-tems, sans lui donner à manger.

Loin d'avoir épuisé l'étude des productions naturelles du pays, le besoin de voyager sous d'autres climats nous fait embarquer sur une goélette anglo-américaine, dont le capitaine est digne, par la pureté de ses mœurs et la loyauté de ses actions, de vivre au tems du monde primitif.

Nous faisons voile vers l'île de Cubes ; et notre bon capitaine, après nous avoir prodigué pendant la traversée tout ce qui pouvoit nous la rendre agréable, poussa la générosité jusqu'à nous choisir secrétement à terre des logemens plus commodes que les cabanes étroites que nous avions à son bord.

Je donne la description des côtes arides de l'entrée de Cuba, et mon néophyte, d'abord attristé par ces tableaux peu aimables, sourit à celle de l'intérieur de la baie de Saint-Yago, qui offre le paysage le plus riche et le plus pittoresque.

Un pilote espagnol étant venu à notre rencontre, nous fournit l'occasion d'étudier ses manières, et de le questionner sur les mœurs et usages des habitans de cette île. Après nous avoir fait mouiller en lieu de sûreté, nous mettons pied à terre, et nous escaladons une côte richement boisée, au sommet de laquelle se trouve la maison du commandant du fort qui protége

protége la baie, et dont les batteries sont formidables.

Après une réception aussi honnête qu'obligeante, nous descendons la côte, et remontons à notre bord pour faire voile vers Saint-Yago, qui se trouve au fond de la baie.

Il tarde à mon néophyte de me voir visiter l'intérieur de la ville; aussi n'ayant rien de plus à cœur que de le satisfaire, je mets pied à terre, et je parcours les rues de Saint-Yago, j'étudie les mœurs, les usages de ces Espagnols, et quelques notions intéressantes deviennent le fruit de mes observations, que je me plais à répéter à mon néophyte qui attend mon retour avec impatience.

En admirant les ressources précieuses que fournit cette île pour les besoins de la vie, je fais quelques courses ornithologiques que j'ai soin d'entre-mêler de parties de pêche, et de chasse aux insectes et aux papillons de cette île.

Je reviens dans la ville, où j'étudie avec soin le caractère des *padres*, et où je prends note des cérémonies religieuses qui se pratiquent pendant la semaine Sainte et le jour de Pâques.

Le besoin de nous rendre à Saint-Domingue, me fait profiter d'une frêle embarcation qui m'y transporte au milieu des flots écumans de la mer en furie : enfin, après une tempête hor-

rible, je débarque à Saint-Domingue; tel est le sommaire de mon *premier Volume*.

Si le lecteur ouvre mon second Volume, et qu'il daigne me suivre dans mes observations, il me verra débarquer à Saint-Domingue, m'y entourer de personnes capables de m'instruire, et de me donner des renseignemens sur le climat, les lieux, et l'histoire du pays; comme il me semble que c'est la première étude à laquelle on doive se livrer, je me fais raconter par un ancien colon l'histoire de l'île d'Haïti, depuis sa découverte par Christophe Colomb jusqu'à nos jours, que les traditions nous ont transmise. Alors, pénétré de ces vérités, je parcours le pays avec plus d'intérêt; ici je retrouve au milieu d'un peuple heureux, ces bons caciques qui ne connoissoient leur autorité que de nom, et s'en servoient pour faire planer autour d'eux le bonheur et la confiance; là, je crois voir des groupes de ces insulaires attendre leur existence des libéralités de la Nature, sans s'astreindre à un dur et pénible travail; parmi eux se trouvent des pêcheurs, des chasseurs, tandis que les plus âgés vaquent aux soins de l'intérieur.

Arrive-t-on à l'époque d'une fête célèbre? elle est sincèrement chômée; car ces peuples n'honoroient pas seulement des lèvres leur dieu

imaginaire, mais par leurs actions; et si quelques ridicules, ordinaires à ces tems reculés, présidoient aux cérémonies religieuses, il faut être indulgent pour ces détails accessoires inventés par l'inexpérience et la bonhomie de ces peuples, auxquels on pourroit répondre par des cérémonies de nos jours non moins absurdes, quoique consacrées par des peuples policés : au reste, le principal motif dans les pieuses réunions des insulaires d'Haïti, étoit d'y adorer un objet dont ils connoissoient la puissance sans pouvoir la comprendre, et c'est envers le soleil, ame et source sacrée des trésors de la Nature, qu'ils devenoient respectueux, et à qui ils offroient leurs plus purs hommages.

Comme de tout tems l'esprit trompeur du fanatisme a subtilisé les cœurs foibles ou trop confians, il se trouva à Haïti, dès son état primitif, des êtres plus astucieux que le commun des insulaires, et qui, par un intérêt personnel, inspirèrent une terreur panique à ces naturels débonnaires pour en obtenir des honneurs, des rangs et de la fortune; c'est pourquoi une secte s'éleva, et commença à prophétiser en un langage mystique et barbare, et abusant de la crédulité du peuple, elle lui fit voir ce qui n'existoit point, et fascinant leurs regards intimidés, elle s'annonça en rapport direct avec un

dieu qu'elle créa, et dont elle osa se déclarer l'interprète. De là une confiance absolue, un respect universel pour ces hommes adroits auxquels les naturels d'Haïti donnèrent le nom de *butios*, ou *prêtres indiens*.

Afin de grossir leur parti, les butios associèrent à leur autorité suprême ceux des Indiens en qui ils reconnurent des principes conformes aux leurs; et afin d'opposer au peuple deux freins puissans, ils crurent convenable de revêtir ces derniers d'une autorité civile, subordonnée néanmoins à celle des ministres de la divinité. De là la division des peuplades et leur dénombrement; de là l'élection de chefs pour les gouverner, auxquels on donna unanimement le nom de *caciques*.

J'indique le partage de ces gouvernemens indiens; je décris leur paix intérieure, leurs mœurs douces, leur délicieuse existence au milieu de campagnes ravissantes et embellies par leur union; mais comme le bonheur tient à peu de chose, et qu'un rien, dit Florian, le fait évanouir, ces peuplades fortunées, vivant au comble de leurs vœux, sont troublées, dispersées, anéanties par la corruption de nations féroces dont elles ne peuvent éviter le joug, et dans les piéges desquelles une confiance trop aveugle les fait précipiter. Je donne alors des détails histo-

riques sur la découverte de l'île d'Haïti par Christophe Colomb, cause innocente des malheurs qui depuis en ont fait le séjour du crime, de l'ambition et des attentats; et comme ces détails, quoique connus, intéressent néanmoins mon néophyte qui les ignore, il me presse de continuer mon histoire relative à l'expédition de Christophe Colomb : il me demande comment un homme aussi bon a pu laisser commettre des crimes aussi révoltans. Il frémit avec moi, en traversant la rivière, des massacres qui lui rappellent des souvenirs pleins d'amertume, et lui font répandre même quelques larmes; car il est sensible. Bientôt, en continuant mon récit, nous parcourons les lieux signalés par des événemens transmis à la postérité ; il apprend avec douleur la mort de Christophe Colomb, protecteur infortuné des bons insulaires, et par cela même devenu la victime de l'envie et de l'ambition de ses successeurs altérés par la soif de l'or et du sang.

Il voit avec regret Bovadilla et Ovando succéder à Christophe Colomb, et gémit d'une autorité despotique et féroce qui semble prononcer aux Indiens la malheureuse destinée qui leur est réservée. En vain *Ferdinand,* par un arrêt humain, veut arrêter les exploits homicides et sanglans des tigres *Bovadilla* et *Ovando ;*

ni la voix de la Nature, ni celle de leur monarque ne peuvent se faire entendre à ces cœurs pervers et ulcérés : ils tracent leur route dans l'île au milieu des cadavres ou des corps foibles et palpitans, des femmes, des enfans et des vieillards qu'ils ont fait massacrer. De l'or ! de l'or !.. voilà leurs cris de rage, et rien ne peut étouffer ces cris impérieux ; ils font donc supplicier tout ce qui ne peut servir à leur procurer ce métal funeste qu'ils retirent, par des crimes, des entrailles fécondes d'une terre qui semble regretter de s'être entr'ouverte.

Enfin des divisions intestines s'élèvent parmi les Espagnols de l'expédition de Christophe Colomb, après le massacre général des Indiens d'Haïti, et ces Européens ont à leur tour à combattre des ennemis puissans, des forbans sans aveu, et mus par de semblables projets d'une ambition démesurée, enfin les flibustiers dont je fais connoître les mœurs et la vie privée.

M'étant aperçu à des soupirs bien louables, que ces récits fatigans ont attristé l'ame de mon néophyte, je cherche à délasser son imagination, en l'entraînant au milieu d'une belle campagne ; mais comme y arrivant subitement, l'état de son cœur ne lui permettroit point d'en apprécier les beautés, d'en saisir les nuances, d'en respirer les parfums, je le conduis d'abord au milieu

d'une Nature déserte où je donne le tems à ses pensées de s'adoucir, et après avoir côtoyé et visité la hatte aride de mon hôte, M. Desdunes-Lachicotte, je conduis mon néophyte au lagon Peinier, appelé *cirque des Bambous*, où la Nature est parée de tous ses charmes, et où elle se montre dans tout son éclat aux yeux de l'amateur passionné.

La vue d'une riante verdure *harmonise* bientôt tout son être, sensible désormais aux parfums de ces fleurs qui bientôt égayent son imagination; mais comme une transition subite de la douleur au plaisir seroit un contraste trop pénible, je conduis mon néophyte sous des ajoupas abandonnés et célèbres, l'un par les soupirs d'un amant malheureux et l'autre par sa consécration à l'amour paternel. Enfin, après les dernières larmes données aux plus touchans souvenirs, je permets à mon néophyte de s'abandonner à la contemplation.

Cet être sensible, toujours reporté par son cœur à désirer quelques notices sur les anciens habitans du pays, m'engage à lui parler au moins du colon européen qui a succédé à l'Indien insulaire, et des troubles long-tems perpétués de la conquête d'Haïti. Je cherche à satisfaire sa juste curiosité par le parallèle du colon modeste et du colon ambitieux. Je lui

transmets ensuite les renseignemens qui m'ont été donnés par mon hôte sur le caractère des créoles de nos jours, sur les mœurs et usages de cette nouvelle génération.

J'ouvre ensuite mon journal, et mon néophyte y lit mes observations sur la nature du climat de Saint-Domingue; et après quelques remarques météorologiques, je le fais voyager pour l'instruire. Il m'accompagne dans ma route du Cap; il est aussi ardent que moi à saisir et admirer les choses nouvelles qui s'offrent à ses yeux. Il suit dans les airs les oiseaux et les papillons, sur la terre, les insectes et les reptiles; il étudie la végétation, et son cœur reconnoissant s'attendrit à la vue des ressources qu'offre la Nature, même au milieu des déserts.

Nous nous arrêtons sur les habitations les plus dignes de nos remarques, et nous mettons de ce nombre celle de l'Étable appartenant à la famille Rossignol-Desdunes, celle de MM. Rossignol-Grammont et Descahaux, entourées par des colonnades imposantes de palmiers qui s'y élèvent avec grace et majesté au milieu de haies de citronniers garnissant l'intervalle de ces arbres.

Après avoir reconnu le bourg des Gonaïves, et y avoir fait quelques observations sur la nature du sol, sur ses productions et sur les mœurs des

habitans, nous continuons notre route au milieu d'une riche Nature qui donne une ample latitude à notre contemplation; les sites devenant de plus en plus pittoresques par la diversité de leur exposition, je me plais à les décrire à mon néophyte qui, ainsi que moi, en fait son profit. Il jette un regard inquiet sur la montagne des Escaliers, qu'il doit franchir au milieu d'écueils et de rochers âpres et roulans. Mais il est dédommagé de ses fatigues et de ses peines, à la vue du bourg enchanteur de Plaisance, qu'il rencontre au revers de ce morne rocailleux.

Il traverse avec moi la rivière du Limbet, dont les eaux basses et limpides bouillonnent à leur rencontre de rochers posés çà et là au milieu de son lit. Enfin, après d'autres remarques, nous arrivons au Cap.

Je l'engage à ne point me suivre dans la ville pendant les premiers jours qui seront consacrés à mes affaires personnelles. Mais mon néophyte, qui a l'ame grande et le cœur bon, s'est intéressé à ce qui me regarde, et ne veut plus me quitter; je le conduis donc chez M. Roume, agent du Gouvernement français, homme instruit, et avec lequel on ne peut que profiter; mais des affaires imprévues m'appelant à l'Artibonite, mon néophyte, qui est devenu mon ombre, y retourne avec moi, en formant le

projet de revenir au Cap, pour y tirer parti des entretiens de M. Roume sur l'Histoire naturelle.

De retour aux Gonaïves, après avoir donné mes premiers soins aux affaires qui m'y ont appelé, je conduis mon néophyte à une tannerie située au milieu d'un bocage enchanteur. C'est en rentrant que je reçois de Toussaint-Louverture la levée des séquestres mis injustement sur nos habitations; je fais un voyage au Port-au-Prince pour entrer de suite en possession. Tour à tour trompé par les chefs noirs de l'arrondissement, et leurré par les offres perfides de nos nègres, j'accorde une confiance trop prématurée, dont j'ai lieu de me repentir, étant à peine fixé sur notre habitation.

Je m'y livre néanmoins à une passion dominante, à la chasse, qui en ces lieux favorisés offre tous les agrémens en ce genre. Néanmoins, possesseurs de grandes propriétés affermées, et dont nous ne touchons point les revenus, nous vivons dans une pénurie universelle; et c'est pour le bonheur de mon néophyte que j'aime à lui faire apprécier l'instabilité des choses humaines, et la bizarrerie de la prédestination.

Résigné au milieu de cette infortune, je n'en bénis pas moins l'Auteur de la Nature, et c'est pour me consoler de ces épreuves amères, que

je reprends mes exercices. Je décris le site pittoresque d'une fabrique coloniale, observée au milieu du Grand-Ilet. Je cache derrière moi mon néophyte, et il prend part secrètement à l'entretien que j'ai avec des solitaires que la vue d'un nouvel être auroit pu intimider. Le bon Isidore, l'un d'eux, me conduit à sa bananerie, y étanche ma soif dans une feuille fraîche de cette plante précieuse. Il déplore ensuite les ravages de l'épizootie de sa hatte.

Je retourne sur l'habitation pour visiter le beau verger Rossignol, situé dans les bas de l'Artibonite, et j'y trouve le propriétaire en butí, ainsi que moi, aux vicissitudes humaines. Je fais admirer à mon néophyte un beau trait d'hospitalité de M. Desdunes-Lachicotte, qui nous raconte les dangers auxquels il a été exposé, comme blanc, au milieu des noirs révoltés et ennemis de sa couleur.

Je propose à mon néophyte une seconde promenade au lagon Peinier, et nous y découvrons une nouvelle inscription érotique. Je l'emmène le lendemain au bourg du Gros-Morne, pour en connoître le climat, et j'ai lieu, pendant mon séjour en ce canton, de lui faire le parallèle de l'existence qu'on mène au milieu des mornes où la température est salutaire, avec celle de la

plaine, où la chaleur anéantit les facultés au lieu de les vivifier.

Après ce voyage, un long séjour sur l'habitation de l'Étable me permet d'y étudier les mœurs des animaux de toute espèce, dont la présence embellit ce séjour, et c'est en me livrant avec ardeur à leur poursuite, que je trouve à décrire les diverses chasses qu'on peut leur faire, et les pêches qu'on y pratique pour aller chercher les habitans de l'onde jusqu'au milieu de leur retraite.

Les observations que je cite à cet égard ne sont point des répétitions plagiaires, car elles me sont personnelles. Un voyageur seul peut parler avec certitude des mœurs d'animaux qu'il étudie journellement. Aussi l'histoire que j'en offre est nouvelle, et n'a aucun rapport avec la description de sujet dont le nom seul étoit connu. J'ai eu soin, pour le plaisir de mon lecteur, d'éviter des descriptions arides et scolastiques, hérissées de termes baroques et scientifiques qui seroient déplacés dans un voyage, et remplaceroient, par un ennui involontaire, l'intérêt soutenu qu'un auteur doit chercher à inspirer.

Désirant faire de ces Voyages un ouvrage instructif, je répète à mon néophyte jusqu'à mes observations mentales; et après lui avoir transmis

des détails intéressans sur la guerre du Sud, suscitée par Toussaint-Louverture, chef des noirs, contre *Rigaud*, général en chef des hommes de couleur, j'arrive successivement à l'étude des haras de Saint-Domingue, où les pratiques, en raison du climat, diffèrent de celles d'Europe. Je donne des renseignemens sur *les bours-équiors*, sur les chevaux *d'allure*, sur *les bâtards anglais*, sur *les hattiers maquignons*, sur l'éducation des chevaux *peautres*, sur la castration des poulains; les précautions à prendre pour leur éviter le tétanos dans certaine circonstance de leur vie; j'indique les herbes nuisibles dont les pâturages sont trop souvent infestés.

Je relate et soumets quelques observations sur la puissance fécondatrice des étalons, sur la perfection des races, sur les inconvéniens des pâturages humides pour les poulains; sur la police qu'exercent les étalons envers leurs jumens, sur l'imitation de ces dispositions par les bours-équiors, sur les mulets de Saint-Domingue, et enfin sur la nature des épizooties connues dans cette île.

Mon néophyte se rappelant du joli petit animal dont je donne le dessin (page 41 du IIème volume), me demande de nouvelles notes sur *les cabrits* domestiques, sur les maladies

auxquelles ces quadrupèdes sont assujettis; quels sont les remèdes à opposer aux épizooties qui en désolent l'espèce. Je termine mon récit en lui disant qu'à l'utilité des cabrits, à la qualité de leur chair, on peut comparer le cochon appelé *tonquin*, dont on fait dans l'île une grande consommation.

Bientôt je quitte ces paisibles occupations, pour faire voyager mon néophyte au milieu des orages, le transporter ensuite sur un sol bouleversé par les tremblemens de terre; je l'égare, après avoir échappé à ces désastres, au milieu d'autres campagnes où il est en but aux ouragans. Plus loin il essuie avec moi les ravages d'un débordement.

A ces fléaux de la Nature, je fais succéder les inconvéniens qu'offre le séjour de la plaine, où l'on a à redouter les scorpions, les araignées à cul rouge, les araignées crabes, les bêtes à mille pieds, les chiques, les tiques et les autres insectes sinon tous venimeux, au moins importuns.

Je fais aussi part à mon néophyte des expériences que j'ai eu occasion de répéter sur les lézards et les autres reptiles de Saint-Domingue; des dangers auxquels est exposé le botaniste au milieu des poisons végétaux qui se rencontrent communément. Mais, pour ne plus

alarmer mon néophyte, je cesse de lui retracer les inconvéniens de l'île, et je lui en fais apprécier ensuite les rares avantages. Je lui soumets en conséquence le tableau des ressources qu'offre St.-Domingue, sous le rapport des subsistances; des manufactures qui y sont établies, ou qu'on pourroit y établir, d'autres avantages qu'on pourroit retirer de la cochenille, des vers à soie, des épices, des laines et des abeilles.

Je conduis ensuite mon néophyte au milieu d'un jardin, et il reconnoît avec moi qu'on peut adapter les charrues à la culture coloniale. Je le rends témoins des récoltes du riz, de celle du coton, du sucre, du café, de l'abattis des bois propres aux constructions et à la teinture.

Quelques petits voyages donnent lieu à de nouvelles observations sur les usages de la colonie, sur les chasses du pays, et sur les raz de marée.

Mon néophyte me suit un autre jour sur les habitations *Guyot* et *Robuste*, puis à Saint-Marc, chez M. Tussac, où il admire avec moi la belle *Flore des Antilles*, à laquelle ce zélé naturaliste travaille depuis quinze ans; c'est alors qu'il saisit avec empressement le double avantage de faire la route du Cap avec M. Tussac, et d'y revoir M. Roume. Ce voyage devient instructif

en raison des remarques qui ont peine alors à échapper aux regards de trois observateurs.

Arrivé au Cap, je conduis mon néophyte au jardin de botanique de l'hôpital des Pères, d'où il contemple avec un juste enthousiasme la position de la rade. Je le mène ensuite à l'agence du gouvernement, pour le faire présenter avec moi par M. Roume aux naturalistes qui y sont attachés, et qui à leur tour nous annoncent chez M. Daubertès, possesseur d'un cabinet d'histoire naturelle où se trouvent réunies toutes les coquilles que fournissent les côtes de Saint-Domingue, riches en ce genre de production.

Je repars pour les Gonaïves, où je trouve l'ordre de me rendre sur-le-champ aux monts Cibao, pour donner l'état de la situation de ces mines anciennement exploitées. Quelle joie pour mon néophyte, qui n'avoit encore pu faire aucun essai minéralogique !

Dans le voyage, nous trouvons à joindre l'utile à l'agréable; c'est pourquoi tout en effleurant les rochers métalliques que la Nature semble vouloir retenir dans son sein, nous admirons la beauté de tous les sites de la partie espagnole, et l'immensité de la chaîne des montagnes du Cibao. Nous visitons les anciennes minières comblées depuis un tems immémorial. Ce voyage, et une collection de minéraux que je parviens

parviens à me former, me donnent les moyens d'offrir aux minéralogistes les tableaux de *la géologie* de Saint-Domingue, que je fais précéder d'instructions sur la manière dont les naturels d'Haïti, et par suite les captifs espagnols exploitoient les mines, et comment encore aujourd'hui les orpailleurs recueillent, au moyen de sébiles, le sable aurifère que charrient plusieurs rivières.

Nous quittons ce théâtre devenu le tombeau de tant de malheureux Indiens, pour porter nos pas dans la campagne, avec l'intention d'y surprendre l'Espagnol simple et paisible, de le suivre dans l'intérieur de son ménage, et d'y jouir avec lui d'une paix délicieuse qu'aucune passion ne vient troubler.

Je saisis au retour l'occasion d'entretenir mon néophyte, des salines de la partie espagnole, et de celles de la partie française; je le conduis sous des voûtes sombres qui inspirent la terreur, et où au milieu de grottes pittoresques il admire de belles stalactites menaçant de leur poids énorme les stalagmites mamelonnées qu'elles ont déjà formées; je l'introduis au milieu d'autres plus redoutables, et où des feux souterrains conspirent pour ébranler la terre, et l'embraser de ses flammes dévorantes: c'est après l'examen des soufrières que se terminent nos courses minéralogiques.

De retour à l'Artibonite, mon néophyte veut

y partager mes contrariétés et les vexations que les noirs exerçoient alors envers les propriétaires blancs. C'est au milieu de ces traverses que l'adjudant-général Huin, député en France par Toussaint-Louverture, vient prendre mes dépêches sur l'habitation de l'Etable où il sait nous faire respecter, et menace, en notre présence, nos noirs de toute la rigueur des lois, s'ils persistent dans leur insubordination.

Cet officier-général m'emmène avec lui au Port-au-Prince, et pendant la route me recommande à tous ses amis : c'est à cette faveur que je dus l'analyse des sources puantes de la Croix-des-Bouquets.

M. Huin ayant ordre d'aller s'embarquer au Cap, il veut que j'assiste à son départ, et m'emmène avec lui; c'est là que je reçois de Toussaint-Louverture le sauf-conduit qui devoit protéger mes courses d'Histoire naturelle.

Quelques anecdotes sur l'originalité des matelots, sur le caractère des colons de Saint-Domingue; quelques réflexions sur la situation du pays; un trait de la fidélité d'un chien; un autre qui prouve l'attachement d'un aras; un exemple de piété filiale; enfin une notice sur les eaux de Boines, terminent *le second Volume de mes Voyages.*

Soudain je quitte les campagnes habitées, pour conduire mon néophyte au sein d'une nature sauvage, dont la sombre verdure glace

les sens de terreur, et inspire une sombre mélancolie. Il frémit avec moi du morne silence qui attriste ces lieux déserts, et il ne l'entend interrompre que par des rugissemens sourds qui, sans être bruyans et tonitrueux, alarment l'imagination. Bientôt il voit s'élancer du milieu d'épines un monstre hideux qui le menace de sa fureur; ce monstre est le Crocodile de Saint-Domingue, qu'on y appelle *Caïman*, et dont l'histoire commence *le troisième Volume de mes Voyages*.

Je n'entrerai dans aucun détail sur le sommaire des treize chapitres qui composent ce mémoire; il me suffira de dire que j'en ai retiré toute la partie anatomique, étrangère au récit d'un voyageur, et dont je réserve la publication pour les savans et les anatomistes: je me suis principalement attaché dans cet Ouvrage à décrire les mœurs du Caïman avec exactitude, et à raconter plusieurs faits qui furent le fruit de mes observations.

Je donne connoissance à mon néophyte, des préludes de l'amour du reptile; je lui expose quelques détails sur son accouplement, et sur l'âge auquel il peut produire; et à la faveur de nos promenades réitérées, je lui fais remarquer successivement les soins du mâle et de la femelle avant et après la ponte.

Bientôt mon curieux néophyte déterre avec

moi les œufs de ces reptiles, et impatient d'en connoître le développement, il les ouvre pour examiner la position du reptile sous cette enveloppe crétacée.

Une étude constante, et des observations multipliées nous fournissent des détails sur ses mœurs, sur les ruses qu'emploie le reptile, et sur la perfection de son organe olfactif.

Mon néophyte trouve trop d'intérêt dans cette contemplation pour ne pas m'engager à lui fournir les moyens d'examiner de plus près le terrible amphibie; il me propose d'attaquer l'animal, et je profite de son ardeur pour le diriger dans les diverses chasses qu'on fait aux Caïmans: mon néophyte n'y trouve pas toujours de l'agrément, mais le désir de s'instruire le fait surmonter avec courage les difficultés qui se rencontrent, et les dangers auxquels on est exposé dans ces attaques périlleuses. Armé de prudence, il se méfie à l'approche de touffes de roseaux qui recèlent un dangereux ennemi; c'est pourquoi notre chasseur se tient sur la défensive, et toujours prêt à faire feu au moindre mouvement du Caïman qui souvent brave impunément plusieurs décharges.

Mon néophyte est studieux, et voulant mettre à profit tous les instans qu'il passe avec moi à Saint-Domingue, il me propose tous les soirs une promenade nocturne, dans laquelle nous pourrons, à la faveur des ombres de la nuit,

assister aux rassemblemens des nègres, sans nous y faire connoître, et étudier par ce moyen les mœurs des habitans de Guinée qui ont été transportés à Saint-Domingue.

Ce projet nous réussit, et nous procura successivement des renseignemens exacts sur *les Dunkos* et *les Aradas*, amans jaloux et empoisonneurs; sur ceux de *Fida*, dont les femmes tatouées sont néanmoins coquettes malgré cette mutilation; sur les nègres d'*Essa*, sur ceux si cruels d'*Urba*, sur ceux d'*Amina* qui croient à la Métempsycose, et parmi lesquels on voit des mères éperdues, le dirai-je? ô Nature! des mères dénaturées porter sur leurs enfans une main homicide, pour les dérober à la honte de l'esclavage!

Les nègres *Ibos* nous présentent des mœurs plus douces, et des exemples d'un amour constant et sincère; vient ensuite l'étude des nègres de *Beurnon*, sévères observateurs de leurs principes pieux et favorables à la pudeur qui, parmi eux, est regardée comme la première vertu des femmes.

Nous remarquons que les nègres Mozambiques professent la religion catholique qui leur a été communiquée par les Portugais; mais qu'il se rencontre parmi ces Africains une secte de *vaudoux*, espèce de *convulsionnaires*, dont les principes religieux sont diamétralement opposés à ceux des Mozambiques devenus catholiques.

Un autre groupe des nègres que nous observons dans ces rassemblemens nocturnes, nous fournit des détails sur la sépulture des rois de *Dahomet*, sur la barbarie des nègres de cette nation envers leurs prisonniers; sur la coquetterie toujours naturelle aux femmes, et qui porte celles de Dahomet à se parfumer avec excès; enfin, sur d'autres faits relatifs aux mœurs et coutumes de ces peuples de l'Afrique.

En nous glissant d'un ajoupa à l'autre, nous apercevons *des Akréens*, *des Crêpéens*, et *des Assianthéens*, rassemblés autour du feu, et occupés à y faire boucaner l'épi de maïs qu'ils préfèrent à toute nourriture. Nous apprenons d'eux que les nègres de leur nation sont idolâtres, qu'ils consultent leurs fétiches dans les circonstances critiques; qu'ils ont la peau et les cheveux diversement colorés par le secours d'un art grossier: un d'eux rappelle à ses camarades leur coutume de conjurer les flots avant de livrer une bataille, et de tirer un heureux ou un fâcheux présage du calme ou du courroux des vagues qu'on va consulter. Cet orateur naïf décrit avec l'exactitude de celui qui se reporte sur la scène, les armures des généraux et de leurs soldats; la précaution de ces derniers à l'égard des prisonniers qui seront faits dans le combat. Il adopte, comme *Crêpéen*, la coutume que pratiquent ces peuples d'enfouir leur argent avant la bataille qu'ils ont à livrer. Bientôt quittant les

horreurs de la guerre, ce fidèle narrateur, au secours d'une mémoire prodigieuse, naturelle à tous ceux de son pays, se reporte à des occupations plus douces, et décrit les chasses et les pêches auxquelles se livrent généralement *les Akréens*, *les Crépéens*, et *les Assianthéens* pendant la majeure partie de la journée. Il termine son récit par quelques instructions relatives aux mœurs des Popéens très-cérémonieux envers leurs supérieurs.

A peine avons-nous quitté cette société, joyeuse de pouvoir se reporter par la pensée en un pays qu'elle regrette, que nous observons un groupe de Phylanis, nouveaux Juifs, et dont la destinée est de mener une vie errante. Ces modestes Africains, simples dans leurs mœurs, voyagent avec de nombreux troupeaux, et fournissent aux peuplapes des pays qu'ils parcourent, un laitage gras et pur, que leur loyauté ne leur permettroit pas d'altérer au moyen d'un liquide étranger. Nous admirons l'union intime de ces nègres bons et caressans, et regrettons que ces qualités aient dégénérées depuis qu'ils ont connu des peuples policés. L'un des Phylanis présent, *l'alpha* (1)

(1) Grand prêtre et sacrificateur. Ce brave *benjamin* d'une douceur angélique, et comme vieillard, habitué à recevoir avec résignation les insultes de jeunes nègres pervers, me fit don par suite de tablettes *de taches de bambou*, sur lesquelles il traça à l'aide d'une baguette fendue, et de l'encre composée de jus de citron et de siliques

de leur secte, et vieillard octogénaire, apprit à ses enfans qui l'entouroient, que ceux de sa religion vivoient en Guinée au milieu de la paix et de la bonne intelligence; qu'on y infligeoit une punition exemplaire aux enfans qui manquoient au respect dû aux vieillards; que leur religion avoit beaucoup de rapport avec celle des Juifs; en effet, après avoir décrit leur temple mobile, il parle des cérémonies qui s'observent dans les jours de fête, et du sacrifice du bélier qui a lieu au fameux jour d'*Audebiché*, en commémoration du sacrifice d'*Abraham*.

Nous quittons avec d'autant plus de regrets la réunion des bons Phylanis, que mon néophyte et moi, nous surprenons avec indignation plusieurs aveux de nègres de *Diabon*, cruels et féroces par habitude autant que par caractère. Ces monstres immolent à leurs dieux, d'après le conseil de leurs prêtres, les étrangers qu'ils surprennent sur leurs terres, tandis qu'ils tolèrent parmi eux l'assassinat de leurs pareils.

Nous ne sommes pas plus heureux en prolongeant notre marche, puisque nous rencontrons une assemblée de *Congos* nègres, qui semblent réunir en eux tous les vices contraires à

---

d'acacia, les dogmes de sa religion que je regrette bien de n'avoir pu rapporter en Europe. Ces lignes écrites dans le sens opposé à notre usage, offroient des caractères hiéroglyphiques très-variés et très-curieux.

la société. Néanmoins nous nous cachons avec soin à quelques pas du cercle de ces Guinéens, pour entendre plusieurs anecdotes qui concernent cette peuplade rustre et cruelle.

Enfin, après avoir recueilli des instructions propres à faire connoître la secte des vaudoux, fameuse par ses opérations ridicules, par ses prédictions emphatiques et ses menaces diaboliques, nous terminons nos observations sur les mœurs et coutumes des Guinéens transportés à Saint-Domingue, par l'histoire des nègres nés dans cette colonie. Suivent immédiatement le dénombrement de diverses peuplades guinéennes, et le résultat des nuances produites par les combinaisons du mélange des blancs avec les nègres.

Je dois autant à l'attachement que me porte mon néophyte, qu'au désir de l'instruire de la révolution du pays, les détails de ma captivité; et comme un récit qui ne m'eût été que personnel, n'eût point servi à son instruction, je l'introduis premièrement à la cour de Toussaint-Louverture, et je lui fais connoître le caractère impérieux de ce chef africain, et celui non moins entreprenant du substitut de ses pouvoirs, de *Dessalines* enfin. Je rappelle l'empire arbitraire des noirs avant l'arrivée du Capitaine-Général *Leclerc*, je lui fournis des anecdotes sur le règne de *Toussaint-Louverture*, et sur son projet d'indépendance, qu'une hiérarchie de pouvoirs fit conjecturer long-tems auparavant.

Je retrace à mon néophyte les preuves de la rivalité existante entre Toussaint-Louverture et M. Roume, agent fidèle au Gouvernement français, et par cela même, en but aux vexations du premier; je dépeins les mœurs de la cour du chef noir, et je mêle à mon récit des anecdotes secrètes de la vie privée de Toussaint-Louverture et de Dessalines, qui me sont ou personnelles, ou dont j'ai connu les principaux acteurs.

Toussaint-Louverture projette au Cap de rendre la colonie indépendante, et ordonne le massacre de tous ceux qui seroient dans le cas de s'opposer à l'exécution de ses vastes projets. Il sacrifie son neveu *Moyse*, général commandant la partie du nord, pour s'être permis quelques réflexions contre l'indépendance, et en faveur de la métropole.

Dessalines instruit de l'arrivée de l'expédition française, par une correspondance qu'il fait intercepter, se rend au bourg de la Petite-Rivière de l'Artibonite, où il harangue les soldats et les cultivateurs. Bientôt les blancs deviennent la couleur proscrite, et leur tête est mise à prix; le Cap est incendié, on arrête tous les blancs, et on ordonne leur massacre. Ces détails toujours pénibles à répéter, se trouvent très-circonstanciés dans le troisième Volume, et ma plume en ce moment refuse de tracer de nouveau des horreurs aussi révoltantes !

Je n'ai rien omis dans le récit de ces barbares persécutions contre les blancs, parce que je me suis rappelé, comme un auteur moderne, « que » les hommes et les enfans se plaisent aux récits » des aventures lamentables : les voyages pé- » nibles et périlleux, les longues souffrances, » les catastrophes, sont des sources de plaisir » pour celui qui lit ou qui écoute ; plus le héros » est malheureux, plus le lecteur est satisfait: » le mérite littéraire est presque nul dans ces » sortes d'ouvrages ». En effet, j'ai souvent reconnu que les voyages purement scientifiques n'intéressent qu'un petit nombre de lecteurs, tandis que ces mêmes voyages variés par des anecdotes, sont à la portée de tout le monde.

On y verra à combien de périls j'ai été exposé, et si je dois bénir la Protection invisible dont la toute-puissance prévalut toujours sur le crime, et se plut tant de fois à déjouer les projets insensés de mes barbares ennemis. Ah! dans l'excès de ma juste reconnoissance je m'écriois souvent avec Joad :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte!

En effet, une confiance absolue en l'Auteur des destins, m'a souvent fait contempler la mort sans pâlir, tandis que les athées qui m'entouroient, versoient des larmes et se livroient au désespoir. Quelles étoient leurs ressources, et

quel étoit leur soutien en ces momens calamiteux ?...!

J'arrache mon néophyte au théâtre sanglant des massacres du bourg de la Petite-Rivière, pour l'emmener avec moi, existant par miracle, dans les hautes montagnes des Cahaux, où l'on me confie la direction des ambulances de l'armée noire. Toujours captif au milieu des grandeurs dont on m'a revêtu, dénué de tout, malgré une abondance dont on devoit me croire le dispensateur, je traîne des jours malheureux, et suis sans cesse exposé aux poignards de nègres qui ont juré ma mort, et qui me tendent continuellement des piéges dans lesquels ils doivent m'immoler. Devant jouir d'une liberté absolue, je suis conduit au fort trop fameux de la Crête-à-Pierrot, où l'ordre est donné de me faire sauter avec la poudrière. C'est là que la Toute-Puissance qui veilloit sur moi, se signala par des merveilles, et sut me soustraire sain et sauf aux feux croisés dirigés sur moi dans ma fuite vers l'armée française.

Ces dangers imminens n'étoient point les derniers qui m'étoient réservés, et rendu au milieu des Français mes compatriotes, j'y retrouve des noirs qui exercent contre moi tous les ressorts de la plus affreuse vengeance, et malgré mes précautions, je suis empoisonné ! Mes ennemis punis, et ma santé étant rétablie, je reprenois le cours de mes observations sur l'Histoire naturelle,

lorsqu'un nouvel orage politique commença à gronder. Le général Thouvenot, chef de l'état-major-général, ami et protecteur des arts, ordonne mon départ pour la France, afin de mettre nos manuscrits à l'abri d'une nouvelle insurrection, et qui éclata au moment où le canon de notre départ se fit entendre; nos voiles commençoient à peine à s'enfler que l'attaque du Port-au-Prince eut lieu, et que le feu y fut mis de toutes parts.

Mon néophyte quitta ainsi que moi avec regret un aussi beau pays, et encore nouveau pour les observateurs, mais il se consola par l'espoir de mettre à profit le reste de son voyage. Le hasard nous servit; car au lieu de débarquer à Toulon, lieu de notre destination, les Anglais nous ayant donné la chasse, nous fûmes contraints de mouiller en la rade de Cadix, avec l'espoir flatteur de traverser l'Espagne dans son plus grand diamètre, pour nous rendre à Paris.

Après une quarantaine toujours prescrite aux passagers qui arrivent des pays chauds, je n'ai rien de plus pressé que de faire connoître au studieux néophyte qui m'accompagne, l'intérieur de Cadix; nous en visitons aussi les environs; nous y faisons plusieurs remarques sur les mœurs et usages des habitans, et après un assez long séjour pour bien connoître ce pays, nous nous mettons en route pour Madrid.

En traversant *l'Andalousie, la Manche*

célèbre par les exploits de *Don Quichotte*, et la *Castille-Nouvelle*, nous faisons des remarques fort intéressantes sur la nature du climat, et sur les habitudes des Espagnols qui habitent ces contrées. La ville de *Madrid* nous donne asile un certain tems que nous employons le mieux possible en observations.

Nous quittons cette ville, et nous prolongeons nos études sur l'Espagne, en traversant la Vieille-Castille et la Biscaye (1). Nous arrivons au passage du pont de limites jeté sur la Bidassoa, et nous pénétrons sur le territoire français où, par un sentiment naturel aux cœurs sensibles, j'éprouvai une douce émotion en retrouvant une patrie que je croyois ne plus revoir. Enfin, après des détails curieux sur les usages et les mœurs des habitans des Landes, des environs de Bordeaux qu'un événement nous oblige de visiter, nous nous rendons à Paris où je fais mes adieux à mon néophyte, avec l'espoir qu'il se rappellera quelquefois de nos entretiens; c'est la seule

(1) J'ai ajouté aux descriptions topographiques un tableau itinéraire qui remplacera la carte d'Espagne, devenant inutile pour la connoissance des pays que j'avois à parcourir. La première colonne de ce tableau donne des instructions géographiques, la seconde indique les lieux, et dans la troisième, le voyageur voit d'un coup d'œil les posades qu'il doit choisir de préférence, et apprend en même tems à connoître les productions du pays indiqué.

récompense que j'exige de lui pour tous les soins que j'ai donnés à son instruction. Mon tems, dans ces voyages, étoit consacré aux progrès de l'Histoire naturelle, et j'ai cherché par là à imiter le travail de l'abeille qui n'a d'autre désir que de déposer son butin dans la ruche commune.

J'ai tâché de rassembler et de décrire avec le plus d'exactitude possible, les objets variés et dignes d'être remarqués dans mes différens voyages, et j'ai toujours vu avec des yeux admirateurs ces chefs-d'œuvres de la Nature, dans l'espoir de faire partager à mes lecteurs mon juste enthousiasme pour leur divin Auteur.

J'ai dû, comme principal héros de ces voyages, tracer mon histoire. « Car on aime à parler » de soi, dit Montaigne, et ceux qui censurent » le plus amèrement les écrivains à ce sujet, » privés du talent d'écrire, occupent sans cesse » les sociétés de leurs principes et de leurs » actions ». « On doit à cet égard, dit Gresset, » s'honorer des critiques, mépriser les satires, » profiter de ses fautes, et faire mieux ». Je demanderai donc grace pour quelques termes francisés qui m'ont paru mieux rendre le sens de la chose, et mon intention semble justifier cette licence. Je ne serai point disert, mais je serai vrai, et mes récits seront comme ceux des voyageurs devroient toujours l'être.

J'ai cru devoir ajouter dans le cours de ma

narration, des notes instructives demandées par des personnes qui n'ont point fait de voyages sur mer; ce qui m'a forcé de répéter avec quelque modification des descriptions déjà connues.

On trouvera peut-être étrangère à l'Histoire naturelle une digression sur la musique? mais qui n'est plus ou moins sensible à ses douceurs?.! « Intérrogeons les animaux mêmes, dit Gresset, » interrogeons le peuple ailé des airs, le peuple » muet des ondes, le peuple fugitif des forêts et » des rochers, et tous se montreront sensibles à » l'harmonie (1) ». Consultons maintenant la classe des êtres raisonnables, et pour nous rapprocher davantage de la simple Nature, choisissons le tableau d'une nourrice qui cherche à endormir son enfant au berceau; y parviendra-t-elle avec des menaces?.. apaisera-t-elle les pleurs de son nourrisson en le grondant?.! Ses chants seuls sauront le calmer en berçant mollement son imagination pure. Tel est le pouvoir indicible de l'harmonie!

Enfin j'ai voulu instruire, intéresser et être utile, y suis-je parvenu? c'est ce que l'avenir me prouvera. Heureux, si j'ai acquis des droits à l'indulgence de mes lecteurs!

---

(1) *Voyez* le savant discours de Gresset sur les pouvoirs de l'harmonie.

VOYAGES

VOYAGES

D'UN

NATURALISTE.

APRÈS un orage violent (1), lorsque les gouttes d'eau commençoient à filtrer moins précipitamment du chaume de notre retraite; alors que les moutons, sortant de leur abri, commençoient à bondir en cherchant leur pâture, le ciel épuré reprenant son azur éblouissant, et le tonnerre sourd ne s'annonçant plus qu'au lointain, M. Desdunes Lachicotte, oncle de mon épouse,

(1) Ces orages sont connus dans les Antilles, sous le nom de *travade* ou *tornado*. Ces pluies des pays chauds sont toujours accompagnées de tonnerre. Le ciel, quoique paroissant serein, laisse pourtant apercevoir à l'est un petit nuage noir porteur de la foudre et des éclairs. Ce nuage amoncelé s'étend lorsqu'il doit pleuvoir; alors s'élève un tourbillon de poussière, et incontinent le firmament s'obscurcit. L'éclair sillonne les nues, et le tonnerre se fait entendre. Les cataractes du ciel entr'ouvertes, il tombe une pluie abondante pendant l'espace de deux heures environ; après lequel temps l'horizou s'éclaircit, et le ciel reprend son azur.

et notre bon hospitalier à Saint-Domingue, me voyant soupirer en suivant des yeux un couple de pigeons en amour, chercha à me distraire d'une pensée accablante qui agitoit alors mon cœur. Ainsi, pour calmer mon impatience, et soulager mes maux par un récit, il me pria, au nom de l'amitié que je lui portois, de lui raconter tous les événemens remarquables d'un voyage que j'avois entrepris, pour débattre auprès du gouvernement les intérêts de sa famille, devenue la mienne. Après lui avoir dépeint l'état cruel d'un époux et d'un père au moment d'une séparation, peut-être éternelle, je commençai ainsi, à l'aide de mon journal.

Vendredi 25 mai 1798, à quatre heures du matin, il fallut se séparer. Après avoir étroitement serré sur mon cœur la jeune épouse qui m'étoit chère, je la quittai en silence, pour aller encore jouir une fois avant mon départ, à la vue du sommeil paisible de notre bel enfant, à peine âgé de six mois. Les petites jambes en l'air, une main appuyée sur les bords de son berceau, l'autre sur l'oreiller, je considérai quelques instans l'état de repos dû à une ame aussi pure. Qu'il étoit beau! Son teint animé des plus fraîches couleurs, sa bouche entr'ouverte laissant échapper une paisible respiration, ajoutoient encore à mes justes regrets. Je ne voulois point troubler

son sommeil, et je ne pouvois me résoudre à le quitter, sans le serrer encore une fois dans mes bras paternels. Je cédai à mon doux penchant, mais avec tant de modération que le pauvre enfant ne se réveilla pas.

La mère de mon épouse et moi, nous montâmes en voiture, où j'entendis avec peine les conversations bruyantes des voyageurs. Leurs plaisanteries grossières me fatiguoient, car j'étois attendri. Bientôt hors des barrières des Champs-Elisées, nous arrivâmes à Neuilly, dont, pour la seconde fois, j'admirai la hardiesse du pont. Nous traversâmes le Pecq et Saint-Germain-en-Laye, au milieu d'une affluence considérable de peuple; c'étoit un jour de marché.

Avant d'arriver à Meulan, nous vîmes à droite de la grande route une pente escarpée garnie de vignes, pièces de blé, plantes légumineuses et fourragères. En sortant de cette ville, le paysage change tout à coup; il devient plus riant, et son aspect plus agréable. La rive gauche offre un pays de plate forme, orné de prairies naturelles, que baigne la Seine serpentante, et et qu'ombragent de longues allées de saules, qui réfléchissent leurs rameaux déliés dans l'onde du fleuve. De hauts monts hérissés de rochers escarpés bordent aussi l'horizon lointain. Quelques chaumières éparses çà et là diversifient la

nature du paysage. On voit aux environs de ces habitations fortunées, cerisiers, amandiers, ormes et noyers, dont les rameaux et la verdure différemment nuancés contrastent élégamment avec l'émail de la prairie, dont ils relèvent la bigarrure et l'éclat par leur couleur uniforme.

On remarque aussi sur ces côteaux des réduits paisibles au milieu d'un bois sombre, dont l'aspect charma ma mélancolie, cette volupté du malheur. La rive de ces côteaux moins boisée sert de pâture à la lourde génisse, à la chèvre légère et lascive, ainsi qu'au paisible agneau, qu'on voit brouter autour des sommités du feuillage nouveau. Quelques garennes isolées décorent aussi le côteau enrichi d'une source précieuse qui se trouve sur le bord de la route, et qui jaillit du sommet d'un rocher couvert de mousse.

Ici, sur le bord d'un fossé, le jaune palissant de la funeste tithymale s'éteint auprès de la paquerette bigarrée, et de la vive couleur du ponceau. Là, j'aperçois, au milieu d'un tapis d'une verdure uniforme, s'élever une belle lampsane, qui prête à mon imagination une douce allégorie. Bientôt mes yeux suivent les ondulations purpurines d'un sainfoin en fleur, qui fixe mes regards et mes pensées.

Le paysage, en sortant de Mantes, est sec, sérieux et aride. Il n'a plus l'aspect gracieux de

celui des environs de Meulan. Il a cependant ses beautés, et offre à la vue de vastes champs de blé et un riche vignoble. En quittant Boulé, on admire un pays élégamment boisé. A la gauche de la route, un côteau y offre les taillis les plus agréables, tandis qu'à la droite, s'élève un parc couvert de hautes futaies. La Seine baigne les murs du château, et la rive du fleuve est parsemée de gros têtards de saules.

Après le dîner que nous fîmes à Bonnières, nous voyageâmes pendant une heure, en voyant de belles prairies où la paquerette, l'adonis, les renoncules, l'espargoute, l'orvale, et tant d'autres plantes champêtres étalent leurs brillantes couleurs. La rive opposée de la Seine est bordée de bocages touffus, où l'on voit le charme et l'ormeau unir leurs rameaux, et les confondre avec ceux de l'épais coudrier.

On y remarque les sentiers parsemés de fleurs de toute espèce; l'humble pervenche, la vipérine et le lierre terrestre en font l'ornement. La colline escarpée offre à l'œil du curieux spectateur des carrières ouvertes, divisées par couches bien distinctes de marne, d'argile et de silex, dont les bancs forment des stries de toutes couleurs. Un sentier étroit, obstrué par les nouvelles pousses et tiges des haies d'aubépine, conduit à la sommité, et perfectionne ce ravissant tableau.

Au milieu de cet intéressant séjour, que la Seine baigne de son onde à peine frémissante, se dessinent des languettes de terre qui forment des péninsules amplement garnies de marsaults, coudriers et osiers sauvages. Non loin de ces réduits silencieux, on distingue, au milieu de l'eau, des rets de pêcheurs construits en osier, et qui, par leurs contours irréguliers, détruisent la monotonie de cette glace liquide qui en ce lieu semble y couler sans murmure.

Les environs de Vernon font plaisir à voir.

Les rejets des bois qui se trouvent en amphithéâtre en sortant de Gaillon, offrent, par leur étendue considérable, un coup d'œil imposant, et sont renforcés à la sommité par une large bordure de haute futaie. C'est là que l'on commence à rencontrer des plantations de poiriers et de pommiers dont on fait le cidre, cette liqueur agréable et rafraîchissante.

En arrivant au pont de Vaudreuil, se trouve à droite dans une vallée profonde un site enchanteur. La Seine s'y subdivise en deux branches qui se rejoignent, après avoir formé par leur embrassement une île tapissée d'un beau gazon. Cette île décrit un ovale régulier. Sa rive est bordée de marsaults dispersés çà et là en grand nombre, et négligemment plantés. On rencontre de superbes vergers entourés

de haies vives. C'est là que le cultivateur foule aux pieds le genet éclatant, tandis que d'une main il cueille des fruits qui servent à étancher sa soif et calmer ses besoins.

A la gauche du pont de Vaudreuil, l'art veut ennoblir la nature en lui prêtant ses ciseaux, et la conformant à des régularités trop austères. Un vaste château s'y trouve environné de longues et antiques allées qui y aboutissent en tous sens. De hauts frênes composent et dessinent ces colonnes, dont le couronnement verdoyant et delié est véritablement imposant.

On y cultive la gaude (1), plante pyramidale, qui donne une teinture jaune du plus bel éclat, et dont on fait des envois considérables à l'étranger. On remarque dans ces parages des acres de terre plantés de chardons à foulons pour les manufactures voisines de draps d'Elbœuf et de Louviers. On y cultive en plein champ des asperges, artichaux, oignons, et autres plantes potagères. On traverse ensuite la forêt du Pont-de-l'Arche, plantée de hêtres en grande partie : elle a près de sept mille arpens.

Nous repartîmes de Rouen samedi 26 mai, à

(1) Reseda luteola foliis simplicibus, lanceolatis, integris. Linn. 643.

cinq heures du matin (1). C'est une ville assez mal bâtie, mais bien située, et agréable par ses promenades publiques; intéressante par son port, où l'on commence à voir des goélettes et autres bâtimens de cabotage. La grande route, en sortant de la ville pour se rendre au Hâvre, est plantée de doubles allées d'ormes non élagués. Les campagnes riveraines de la route sont champêtres, et offrent de chaque côté un coup d'œil différent. On voit à gauche de grasses prairies traversées et arrosées par la Seine. De l'autre, une colline très-haute ornée de beaux vergers, de potagers féconds, et d'agréables maisons de plaisance.

Nous traversâmes la forêt de la Valette, très-dangereuse par la fréquence des assassinats qui s'y commettent. Nous arrivâmes à Barentin, village à quatre lieues au delà de Rouen. Il est

(1) Cette ville, capitale de la Normandie, est la patrie de plusieurs grands hommes, parmi lesquels on compte Pierre et Thomas Corneille, Jouvenet, Nicolas Lémery, Fontenelle et autres. On y remarque un pont de bateaux qui s'ouvre pour laisser passer les vaisseaux. C'est auprès de cette ville que sont les eaux minérales de Saint-Paul, à 24 lieues sud-ouest d'Amiens, 68 nord-est de Rennes, 42 nord par ouest d'Orléans, 41 nord-est du Mans, 28 nord-ouest de Paris, long. 18 deg. 45, 20. Lat. 49 deg. 26, 43.

situé dans un fond richement boisé, et entouré de collines rapides. On y voit de belles plantations de poiriers et pommiers pour le cidre. On cultive dans ce pays, pour prairies artificielles, du trèfle au lieu de sainfoin. On y remarque de belles cochoises, parées avec une propreté qui devroit être enviée du reste de toutes les femmes de la campagne.

Nous passâmes dans Yvetot, bourg commerçant, où se trouvent plusieurs tuileries. Les dehors en sont variés en plantations d'arbres propres à la construction. On y voit beaucoup de cochoises en grand costume, la plupart occupées à filer du coton pour les manufactures de Rouen. On échardonne les blés dans ce pays, avec des pinces en bois très-longues, larges et plates à leur base. De jeunes agneaux bondissant près de leur mère, et des génisses suivant à pas lents les vaches qui les ont nourries, font la richesse des propriétaires, et l'ornement des pâturages de ces lieux. Nous y vîmes un nombre prodigieux d'élèves.

Plus loin, la grande route traverse une futaie de cinq rangs d'arbres de front, de quatre cents toises de longueur, et égale de chaque côté du chemin. Ces voûtes romantiques portent un abri bien précieux pour le voyageur fatigué. Cette chaussée dépend d'un château nommé *Nano-*

teau. Les puits ont cent vingt-cinq pieds de profondeur, d'après le rapport d'un ingénieur de la marine qui voyageoit avec nous.

Bolbec est traversé par un courant d'eau qui prend sa source près de la grande route. Cette espèce de canal sert à faire tourner les moulins. Il est utile également aux teinturiers, tanneurs et manufacturiers d'indienne.

Le grand chemin d'Arfleur, village situé à deux lieues du Hâvre, se trouve dans un creux, entre deux amphithéâtres de maisons de plaisance parfaitement boisés. Dans ce pays, la plus petite chaumière a son parc qui en dépend. De hautes futaies contournent l'extérieur du domaine, tandis que les arbres fruitiers sujets à la maraude et au pillage, ornent l'intérieur, et sont attenans à la maison du propriétaire, pour une plus parfaite surveillance. Les maisons y sont bâties en silex concassé, de sorte que le crépis qui les unit ne cachant pas la teinte du caillou, il semble voir des murs construits en poudingue.

Nous approchions du Hâvre de Grâce, lorsque nous rencontrâmes des voitures chargées de meubles et autres effets, et des groupes d'habitans qui, fuyant leurs maisons, alloient chercher leur salut dans la fuite. L'enfance et l'adolescence marchant les premiers, avoient, malgré cette

calamité, la physionomie de l'enjouement; l'âge viril qui les suivoit hâtoit le pas en sanglotant, tandis que les vieillards s'efforçoient de suivre en silence leurs enfans, leurs amis qu'ils ont vu naître. On nous apprit que les Anglais se disposoient à bombarder la ville.

Le lendemain de mon arrivée au Hâvre (le dimanche 27 mai 1798), je sortis l'après-midi pour me transporter sur le rivage de la mer. Je goûtai son eau pour la première fois. La marée commençoit à remonter, et jeta sur les galets une quantité considérable d'étoiles de mer, de varechs et de fucus, que mes yeux avides convoitèrent bientôt pour ma collection d'histoire naturelle.

Nous aperçûmes à regret que le nombre des vaisseaux de la station anglaise étoit augmenté, ce qui nécessairement devoit prolonger l'embargo, et ne permettoit plus d'entrevoir l'époque du départ de deux goélettes anglo-américaines, sur l'une desquelles j'espérois un passage. Je fus consolé de ce contre-tems, lorsque j'appris que le capitaine de la Julienne ne vouloit point révéler aux passagers le lieu de sa destination, et que celui de la Sophie, de peur d'être inquiété par les Anglais, ne vouloit recevoir à son bord que des anglo-américains. Vous n'avez donc qu'un parti à prendre, continua le commissaire prin-

cipal de la marine, auquel j'avois été recommandé par le ministre, c'est de retourner à Paris, et d'en repartir pour Bordeaux, où il vient d'arriver deux vaisseaux neutres qui n'y feront pas long séjour. Cependant, malgré ce nouvel espoir, nous ne pûmes renoncer à celui de nous embarquer au Hâvre.

Les Anglais par leur station opiniâtre en la rade, empêchant les courses des pêcheurs, nous ne pûmes manger encore que des limandes et des homards. Je regrettois d'autant plus cette pénurie, que je brûlois d'essayer mon pinceau, dont l'emploi m'avoit été conseillé pour l'intérêt de mon journal.

Je fis, toute la journée du mardi 29 mai, de nouvelles tentatives pour obtenir un passage sur le vaisseau la Sophie; mais j'eus la douleur de voir mes démarches vaines. Cependant je regrettai moins ce passage en examinant la Sophie, brick tellement petit et incommode pour les passagers, qu'à peine pouvoit-on se promener sur le pont, tant il étoit embarrassé d'ustensiles propres à la navigation. On m'apprit en outre que nous y serions fort mal nourris pendant la traversée. Quoique tous ces inconvéniens soient supportables pour celui qui aspire au bonheur d'un prompt retour, cependant il fallut se résigner, et renoncer à ce nouveau projet.

Le soir, j'acceptai l'offre qu'on me fit d'assister au départ de deux frégates françaises. Je saisis avec empressement ce spectacle nouveau pour moi. Comme on détendoit les voiles, un homme tomba à la mer; déjà on ne le voyoit plus, lorsqu'une embarcation qui vole à son secours le réchappe à l'instant. Je vis avec plaisir la contenance noble et imposante de ces frégates, qui d'abord sortirent lentement des bassins du Hâvre. Leur démarche encore peu assurée leur faisoit fendre tranquillement et sans résistance l'onde calme et sans écume, qui pressoit mollement leurs flancs. Leur mouvement étoit à peine sensible à l'œil, mais bientôt elles arrivèrent en pleine mer, et les flots mugissans commencèrent à les presser, et à se rassembler en montagnes autour d'elles. Bientôt ces masses énormes, naguères si tranquilles dans leur mouvement uniforme, commencèrent à être poussées fortement par le vent, et voguant avec célérité, elles échappèrent bientôt aux yeux des nombreux spectateurs.

On nous dit le lendemain que probablement ces deux frégates avoient été rencontrées par les croiseurs anglais, qui ne quittoient pas les parages voisins; car on entendit de terre, depuis trois heures du matin jusqu'à neuf, un feu roulant. On ne connoissoit point encore les résultats de

ce combat naval. Curieux de découvrir en pleine mer nos frégates, je dirigeai mes pas vers les phares de la Hêve, et dans mon chemin je côtoyai la mer agitée. J'aperçus d'abord deux frégates qui sembloient en ramener une au Hâvre, lorsqu'une bordée de la batterie de terre fit virer les trois bâtimens, qui disparurent en un clin d'œil, en continuant le feu le mieux nourri jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans qu'on ait pu connoître l'issue de ce nouveau combat.

Je revins par un chemin creux très-profond, site romantique en pente tortueuse, étroite et très-sombre. Le soleil ne pouvoit échauffer cet endroit, sans cesse rafraîchi par les fontaines qui en arrosent les bords garnis de divers espèces de géranium et de fougère, dont le feuillage élégant cède avec grace au souffle du moindre vent. La triste armoise occupe aussi quelques parties de ce terrain, au milieu duquel on rencontre un donjon bâti sur un mur en ressif, qui se trouve enterré et confondu dans une palissade de sureaux.

On arrive par ce chemin enchanteur à Saint-Adresse, village situé à une lieue du Hâvre, qui s'étend vers la mer, et où l'on rencontre partout des fontaines bordées de larges bardannes, de l'élégant arrête-bœuf, de l'odorant marrube, de l'ache ombellifère et de la mauve purpurine.

Les habitans de ce pays sont presque tous pêcheurs.

Nous apprîmes que les deux belles frégates, à la sortie desquelles j'avois assisté, ayant rencontré les Anglais, se battirent pendant douze heures avec eux. La vaillance éprouvée du capitaine Peuvrieux, qui les commandoit, fut encore mise à l'épreuve. Déjà tout couvert de blessures honorables, il réunit à sa grande valeur les qualités de bon marin. Il ne voulut pas amener pavillon, mais sa frégate hors de combat, criblée par les boulets et faisant de l'eau, fut échouer sur le rivage d'Yves.

On nous servit des chevrettes (1) et des orphies (2). Ce dernier est un poisson long et étroit, dont l'arête supérieure de la mâchoire, dentelée en scie de même que l'inférieure, est beaucoup plus longue que cette dernière. Ce poisson est très-délicat; ses arêtes qui sont en petit nombre sont d'un beau vert d'aigue marine. L'après-midi, je fis le tour des bassins du Hâvre avec le commissaire de la marine, qui m'annonça que pour la sûreté des vaisseaux neutres,

---

(1) Ou salicoque, ou bouquet; gibba squilla. Petit crustacé de mer, armé d'une grande corne au front.

(2) Esoce orphie; esox bellona. Lacépède, tom. V, pl. VII, no. 1.

et crainte de leur incendie en cas de bombardement, il alloit les faire passer à Honfleur. Cette nouvelle m'affligea, parce que le bâtiment sur lequel nous avions le projet de nous embarquer étoit compris dans ce départ.

Je me donnai encore toute la soirée beaucoup de mouvement pour assurer notre départ. J'allois de vaisseau en vaisseau accabler de questions ceux qui étoient à bord, puis enfin je repris ma promenade ordinaire vers le rivage. Une flotte anglaise étoit aux prises avec le fort de Savenelle, qu'elle assiégeoit vivement. Le feu qui commença à six heures du soir se faisoit encore entendre à minuit. Non loin de la rive du Hâvre, cette belle scène d'horreur étoit contemplée par tous les habitans. Chaque coup sourd du canon, chaque bordée anéantissoit, faisoit palpiter le cœur des pères, parens et amis, qui, du rivage considérant ce choc impétueux, adressoient des vœux au Ciel pour les combattans qui leur étoient chers.

Le lendemain matin, j'allai sur le bord de la mer. Le feu de la veille duroit encore; mais nous apprîmes avec satisfaction que le fort avoit, par ses ripostes, fait plus de mal à la station qu'il ne lui en avoit été fait.

J'aperçus un vaisseau à trois mâts faisant voile vers le port. C'étoit un bâtiment de la Nouvelle-Angleterre,

Angleterre, dont on signala le pavillon. On envoya une trentaine de chaloupes pour le haler, car la marée étoit basse. Il venoit de Philadelphie, et il étoit chargé de riz et de tabac. J'appris du capitaine lui-même qu'il étoit adressé à M. Delahaie, négociant au Hâvre. Il me fixa l'époque de son départ, mais ne put me dire s'il se chargeroit de passagers. Je conçus donc le projet de m'adresser à M. Delahaie, car ce bâtiment nous convenoit infiniment mieux que les deux autres prêts à mettre à la voile. Ce négociant me laissa dans la même incertitude, attachée aux évènemens de guerre.

Fatigué du séjour de la ville, je voulus visiter les environs du Hâvre. Après avoir examiné les remparts que baigne la mer, j'allai chercher la solitude vers la côte des Ormeaux, ainsi nommée par la grande quantité d'ormes qu'on y voit s'élever. On aperçoit de cette côte la Seine confondre ses eaux douces à l'onde salée de la mer. On y cultive des pommes de terre, non butées comme dans le Gatinais, mais par sillons réguliers. On les façonne avec une mare à manche très-long, de sorte que les cultivateurs ne travaillent point dans cette posture fatigante, inséparable de la forme raccourcie que l'on pratique dans le Gatinais, où les habitans ont dans leurs travaux le corps courbé jusqu'à terre.

La côte disposée en plusieurs étages doucement inclinés, est formée de diverses galeries. Dans le bas on remarque des prairies artificielles en trèfle, luzerne, entremêlées de pièces de terre en lin, blé et plantes légumineuses; à mi-côte, se trouvent les portes d'entrée des parcs qui font la décoration de cet endroit charmant. Dans les galeries supérieures s'élèvent les bâtimens de plaisance élégamment bâtis, et qu'ombragent des futaies silencieuses. Les murs de clôture en sont artistement construits; ils sont composés de lignes transversales diversement nuancées : le grès à bâtir ou quartz imparfait en forme la base, et s'élève un peu au dessus du niveau de terrain; de gros silex noirs font la seconde couche, qui est surmontée de deux rangs de briques posées à plat l'une sur l'autre, et ainsi de suite. Cet assemblage récrée l'œil, et imite la mosaïque. Les maisons bâties dans ce genre offrent des dessins plus réguliers et mieux choisis.

J'admirois avec extase la beauté de ces climats, lorsqu'un groupe de femmes ignorantes me voyant prendre des descriptions, s'approchèrent de moi, en me traitant de conspirateur. Vouloir les convaincre de mon innocence, c'eût été augmenter leur caquet fatigant et insupportable : me taire étoit le parti le plus sage; je le suivis, et m'éloignai en silence.

On ne sauroit trop élever la beauté de ces sites champêtres, où la nature généreuse étale avec prodigalité ses riches parures. La fleur pyramidale du marronnier d'Inde et les massifs de pommes-roses y composent un ensemble très-agréable. Le chant du coucou, faisant trembler pour leurs œufs les petits hôtes des bois, interrompit leur doux gazouillement; il disparut, et bientôt le chantre du bocage, le rossignol, se dérobant au feuillage où il s'étoit réfugié, sortit de son silence pour célébrer l'heureuse absence de son ennemi, et ranima la nature attristée par la présence de cet oiseau de mauvais augure.

On voit çà et là, sur le penchant de cette montagne, des pavillons de toutes formes, les uns couverts en ardoises, et les autres en chaume. Ces derniers, pour mieux sympathiser avec la nature qui les environne, n'ont pas l'austère symétrie, la parfaite régularité des premiers; mais ils me plaisent infiniment davantage au milieu d'un bocage. Il me semble voir en eux une paisible cabane où tout voyageur fatigué a le droit d'aller prendre du repos, et choisir cet asile hospitalier pour se mettre à l'abri des injures de l'air et des intempéries de la saison.

Le chant des oiseaux fut encore interrompu un instant. Le chant des oiseaux?... eh! qui peut le troubler?... Une meute de chiens courans

acharnés après un lapin, le ramenèrent près du chasseur qui le tira, mais sans succès; car j'entendis au mot *tayau*, les chiens redoubler d'ardeur. Je me rappelois avec plaisir cet exercice si attrayant pour moi.

Je choisis, pour arriver au sommet du côteau, un chemin qui y conduit. Il est très-serré, creux, à pic et tortueux. Les possessions des riverains sont à l'abri des malfaiteurs, non seulement par la hauteur du ressif, mais encore par des haies vives et épaisses, où la ronce cruelle, l'ortie et le mûrier sauvage sont autant de sûrs moyens de les écarter.

Je parvins au sommet, où je restai en extase, en admirant l'étendue de pays qui s'offroit distinctement à ma vue. Je remarquois d'abord que la grande route qui se trouve au bas de ce côteau si élevé, a pour rive opposée des carreaux de terre disposés en longs sillons, et des prés couronnés de saules. Plus loin, ce sont des ormoies, autour desquelles on voit paître des bêtes à cornes. Enfin c'est la Seine qui charrie tranquillement, sur un sable graveleux, son onde blanchâtre : de l'autre côté du fleuve est un côteau moins élevé que le premier, mais plus généralement boisé; moins garni d'habitations, et par conséquent plus solitaire. C'est la côte de Grâce, au bas de laquelle se trouve le pays d'Honfleur. Je voyois le soleil dorer par les

reflets de sa brillante lumière, une large carrière de marne, dont la couverture, formée de gazon d'un vert uniforme, relevoit encore mieux la blancheur de cette terre.

De la côte où je me trouvois, on découvre à plus de douze lieues en mer, et très-distinctement, les objets qui semblent rapprochés, quoique la superficie de l'Océan offre toujours un brouillard dû à son évaporation continuelle.

On trouve dans ces bois beaucoup de houx, du jonc marin et des fougères.

Au delà du sommet de ce côteau se dessine un genre plus sérieux. De longues pièces d'avoine, de blé et de pois à brebis, recouvrent ce sol fertile, et promettent au laboureur qui les a cultivées une récolte riche et abondante. Cette côte n'offre aucune fontaine, l'eau ne s'y trouvoit qu'à une profondeur excessive; mais la beauté du site dédommage amplement de la peine qu'on est obligé de prendre, en allant la puiser au bas de la montagne.

En cueillant de la véronique mâle, je vis sortir à mes côtés une fauvette inquiète : elle s'échappa avec précipitation du milieu d'une touffe de coudriers où elle avoit ses petits. Cette bonne mère, connoissant sa foiblesse relative, se contentoit de voltiger autour de moi, en exhalant des cris plaintifs, comme pour implorer

ma pitié. Je m'éloignai, et la fauvette à tire d'ailes regagna son petit domaine, recéleur du fruit de ses amours.

Le jour suivant, en songeant au jeune enfant que j'avois quitté, désolé de ne point recevoir de ses nouvelles, j'allai promener mes rêveries, et répéter mes plaintes à tout ce que je rencontrois dans les prairies opposées à la côte que j'avois foulé la veille, et qui se trouvent au delà de la vieille rivière, avant d'arriver au village appelé *le Nouveau-Monde*. Ces prés peu ombragés n'étoient pas assez sombres pour ma tristesse. Je me trouvai au milieu des troupeaux que je voyois hier de la côte, mais ce spectacle pittoresque ne pouvoit fixer mon imagination. Le chant des bergers augmentoit mes souffrances, la vue des enfans redoubloit mon chagrin. N'éprouvant de soulagement que dans la concentration et la solitude, je fuyois jusqu'au chant des oiseaux qui gazouilloient à l'envi sur la lisière du bocage. Je ne désirois que les accens plaintifs de la tourterelle. Inquiet, prêtant au moindre bruit une oreille attentive, je profitai du malheur d'une merluce à qui un pâtre venoit d'enlever ses petits, pour gémir avec elle.

Je me trouvai au delà du village du Nouveau-Monde, dans un chemin étroit où le jour pénètre

à peine. Il est bordé d'ormeaux et de sycomores qui, plantés sur un terrain plus élevé, sembloient m'enterrer dans ce ravin solitaire. Ces arbres enlacés de haies épaisses, et dont l'écorce est revêtue d'un lierre grimpant, sont si touffus, que je ne pouvois distinguer l'intérieur du bocage. Une brèche, que je rencontrai fort heureusement, me fit apercevoir de beaux vergers sombres, où l'on met paître de jeunes poulains. Je pénétrai dans un verger clos de buissons, et je m'assis à l'ombre d'un gros pommier. Ces vergers, multipliés pour la richesse et l'utilité des habitans de la Normandie, sont contigus les uns aux autres, et très-solitaires par l'enlacement de leur verdure. Les prés qui tapissent leur sol, servent de pâture aux animaux qu'on y laisse en paix brouter le fourrage sans cesse renaissant. Les arbres fruitiers, y confondant leurs rameaux, rendent ce réduit on ne peut plus champêtre et très-isolé, quoique chaque propriétaire ait près de son enclos sa chaumière ensevelie dans les épais branchages de frênes, charmes, ormes et sureaux. Aux haies des entourages se marient des arbres plantés au milieu çà et là, pour leur parfaite impénétrabilité.

Je regagnai la côte des Ormeaux pour rentrer au Hâvre. Je pris tous nouveaux chemins pour moi. Il est, entr'autres, un sentier au bas d'un

taillis en pente, à mi-côte, dont rien ne peut exprimer la rusticité naturelle. Il est sombre, souteux pour les timides, et sa seule approche les fait trembler. Il semble qu'au premier pas, au premier détour, on doit y perdre la vie ; on craint en un mot qu'il ne cache un assassin. C'est un simple sentier étroit et tortueux, long d'un quart de lieue environ, plus bas de cinq pieds que la plantation de jeunes peupliers qui en font l'ornement et l'ombrage.

La soirée étant belle, je parcourois la côte d'Egouville lorsque je rencontrai madame R., ma belle-mère, qui étoit venue au devant de moi. Assis tous les deux à l'ombre d'un portique de marronniers d'Inde, considérant la vaste étendue des mers, aspirant déjà au moment où entre le ciel et des gouffres affreux, sous l'auspice bienfaisant du Roi du Monde, nous devions voguer sur la plaine liquide de l'Océan, et perdre de vue cette terre chérie, dans une partie de laquelle résident tous les objets qui nous rendent la vie intéressante, nous combinâmes notre retour, et nous promîmes de nous rappeler de cette conversation, de la touffe d'arbres qui nous ombrageoient, enfin de toute la côte, si nous revenions par le Hâvre : il nous sembloit déjà goûter le plaisir indicible que nous éprouverons à porter, en attérant au retour de notre voyage, nos ro-

gards avides vers cet endroit témoin de nos souhaits et de nos désirs.

Le lendemain samedi 16 juin, voulant connoître parfaitement les environs du Hâvre, je cherchai à me perdre dans la campagne couverte de récoltes qui cachent, par leur multiplicité et leur abondance, les chemins à la vue. Je voulois mettre à l'épreuve les remarques que j'avois prises précédemment pour reconnoître jusqu'aux sentiers. Je ne me trompai point, et marchant dans tous les sens, je me trouvai enfin où j'en avois conçu le projet.

Après avoir parcouru sinueusement la côte d'Egouville, avoir côtoyé tous ses vergers, ses ormoies et maisons de plaisance, je me rendis par un chemin creux dans la vallée où est situé le charmant village de Saint-Adresse, dont j'ai déjà parlé. Je le traversai dans une partie qui ne m'étoit pas encore connue, et j'assistai à la récolte du lin. Je sortis ensuite de ce profond enfoncement par des landes de bruyères, de joncs marins, de fougères; et parvenu au sommet de l'élévation, je découvris avec plaisir l'endroit que je cherchois : c'étoit la pointe de la Hève, où sont situés les deux phares. J'en demandai l'entrée qui, moyennant un léger salaire, n'est jamais refusée. Je me proposai de l'augmenter, afin d'y voir le cabinet d'histoire naturelle qu'on

m'avoit dit être assez beau, mais hélas! quelle fut ma surprise!....

Dans un galetas étroit, chambre à coucher de la fille du gardien, se trouvent remplis de poussière quelques cailloux roulés du Hâvre, multipliés à l'infini. Les uns offrent les cristallisations les plus communes et les plus mal choisies, les autres des sédimens calcaires, ceux-ci des géodes cassées, dans l'intérieur desquelles on reconnoît à peine la présence d'une calcédoine imparfaite. Je passe à l'ornithologie, ne trouvant plus rien de remarquable dans le règne minéral.

Quatre oiseaux déplumés, et ridiculement empaillés dans le principe, sont couchés sur le ventre, et attendent qu'une main salutaire les délivre de la honte de paroître, en cet état, aux yeux d'un public mécontent de les voir aussi maltraités.

De grosses nattes de chanvre qui garnissent, en attendant que le tisserand les mette en œuvre, les tablettes inférieures, composent le règne végétal.

Le plancher lui-même n'ayant pu, par pénurie, être garni d'objets curieux, on y voit accrochés des os de morue, des carapaces desséchées, seules pièces d'ichtyologie; des fouets de bois et de cordes communes, mais qui ont la haute

prérogative d'être tressés par les nègres. Enfin, dans un petit coin sont les plus beaux morceaux ainsi placés sûrement, afin d'être examinés les derniers. Le premier de ces deux objets qu'on ne montre qu'avec surprise, est un serpent privé de sa tête, et dont le corps mal préparé laisse voir la paille que sa peau recouvre. Il a à peu près cinq pieds de longueur, et est gros seulement comme une de nos fortes anguilles; mais les démonstrateurs le regardent d'une grosseur monstrueuse. La seconde pièce, non moins intéressante par son état délabré, est un caïman si petit, qu'à peine né, on a eu la barbarie de lui arracher les entrailles, et de lui laisser le ventre ouvert, comme on le voit encore à présent; à la faveur de laquelle incision on aperçoit une baguette qui tient sa peau tendue. Il a à peu près quatre pouces d'épaisseur, sur vingt de longueur, la queue comprise! quel monstre!!... Fatigué de ma complaisance, je sortis en haussant les épaules, et me rappelant l'axiome de Bernardin de Saint-Pierre, sur les cabinets d'histoire naturelle : « Ou la nature est morte, ou « l'art est animé ».

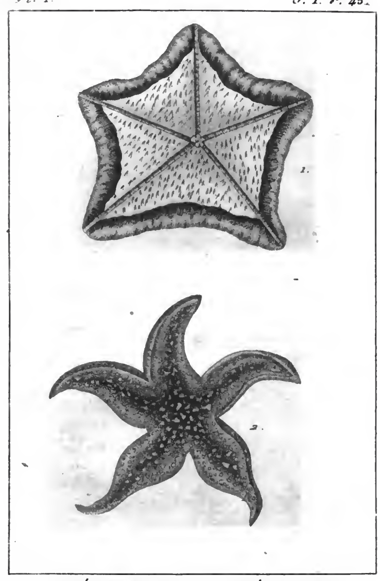
Le même conducteur me fit monter aux phares établis dans deux tours séparées l'une de l'autre. Leur nombre les distingue de celui de Dieppe, avec lequel souvent, dans l'obscurité

des nuits, les navigateurs le confondoient lorsque le phare étoit seul. On arrive à la lanterne par cent quatre marches ; dans cette lanterne, garnie de glaces très-épaisses, sont pratiqués circulairement deux rangs de réverbères très-gros, et qui se meuvent pour leur préparation journalière, au moyen d'un cric que baisse ou élève à volonté une vis de rappel ; car les réverbères sont fixés à un cylindre. Chaque fanal a quarante mèches ; et comme la fumée qui s'en dégage est en si grande quantité, que bientôt, si elle n'avoit point d'issue en raréfiant l'air, elle parviendroit à éteindre les fanaux ; on a placé au sommet de la voûte qui a la forme d'un cône renversé, deux tuyaux de tôle qui servent de conducteurs à la fumée.

Au retour des phares, je côtoyai les bords de la mer retirée du matin, et qui commençoit à remonter. Elle avoit laissé sur le sable, sillonné par chacune de ses ondulations, des étoiles de mer (1) et (2) et des fucus en quantité. On y

(1) M. Victor Poulet m'en procura une, fort rare en ces parages, et que je crois peu connue ; j'en offre la figure (pl. 1ère., fig. 1ère.), sous le titre, Stella marina medio alba, et circum roseo fimbriata.

(2) L'espèce appelée *Astérie falciforme*, composée de cinq rayons égaux ou lobes fendus en dessous suivant leur longueur, a chacun de ses rayons large à sa



1. l'Astérie frangée *de rose*. 2 l'Astérie *falciforme*.

Pl. 1.

rencontroit aussi des amas de vermiculites qui dénotoient la présence de polypes, ces vers merveilleux qui se reproduisent de leurs propres tronçons. Tout le monde sait qu'en coupant un de ces vers filiformes en vingt ou trente morceaux, de chacun il renaît à l'instant un ver semblable au premier, et dont l'organisation est la même.

Je m'approchai des rets de pêcheurs pour les examiner. C'est une enceinte de perches recouvertes de pousse-pieds. Elles sont retenues et assujéties dans des amas de pierres qui forment une espèce de chaussée, revêtue elle-même de varechs de toute espèce, et de petits glands de mer. La disposition des pieux où sont attachés les filets, a la forme d'un croissant presque fermé, mais dont le manche est très-long. La marée montante pousse vers ce piège qu'on nomme *fourrée*, les poissons et coquillages qui trouvant une ligne droite, la suivent pour mieux s'embarrasser dans les détours du filet, car ils arrivent dans l'intérieur; et la mer, en se reti-

---

base, et qui s'étrécit vers le bout. Elle est d'un rouge chamois, bordée de violet (pl. 1ère., fig. 2) : c'est l'astérie falciforme des vers echinodermes de l'Encyclopédie, par ordre des matières. Elle est très-commune au Hâvre. On les confond souvent avec les *scolopendroïdes*.

rant, les laisse alors dans très-peu d'eau que le pêcheur vient faire écouler par une bonde, afin de s'emparer promptement de sa proie; car s'il tardoit, les prisonniers, à force de tournoiemens, parviendroient à retrouver l'issue qui leur servit d'entrée, et les crustacés surtout gagneroient à pas précipités la mer, pour s'y mettre en sûreté jusqu'à la nouvelle marée.

Je trouvai dans ces pierres, outre les objets dont j'ai parlé, une lune (1), beaucoup de cancres de toute espèce et de diverse grosseur, qui ont soin de se retirer avec assez de célérité, lorsqu'ils apercoivent un être vivant. Ils sont aussi méfians que l'araignée terrestre, dont ces crustacés sont les dignes sœurs quant aux habitudes et mœurs; mais ces crabes diffèrent des araignées terrestres, par des formes extérieures propres au séjour tumultueux que la nature leur a destiné. Leur carapace ou enveloppe calcaire est dure et propre à résister aux durs frottemens des flots, qui les écraseroient dans le roulis impétueux de leurs volutes écumantes, si le corps de ces animaux étoit compressible et sans appui. O Sagesse divine! Par-tout tu laisses des preuves de ton inconcevable profondeur!

---

(1) C'est le Zée Forgeron, Zeus Faber. (Lin.) Lacépède, tom. IV, pag. 570.

Ces crabes apercevant un ennemi, commencent par fuir; mais, si leur fuite est trop lente, que leurs mouvemens ne soient point assez précipités, elles s'enfoncent dans le sable, et cherchent à disparoître ainsi aux regards de leur persécuteur. Quelquefois on les aperçoit; alors se voyant sans ressource, elles vont elles-mêmes au devant de l'agresseur, et cherchent à le pincer de leurs tenailles meurtrières, toujours en marchant de côté.

Je trouvai aussi beaucoup de lépas, espèce de coquille univalve, le plus souvent recouverte de pousse-pieds. Il y en avoit de toute grosseur, mais leur drap marin, à la première vue, m'a empêché de bien examiner les sous-divisions dans lesquelles on les range d'après leurs formes et couleurs. Ce coquillage convexe a la base très-évasée, il n'est point uni à sa surface, mais ciselé de stries, de profondeurs et d'anfractuosités relatives à l'espèce.

J'aperçus aussi des anémones de beaucoup de variétés (1). C'est un animal zoophyte, qui a

(2) Ce zoophyte, de l'ordre des vers mollusques, est très-bien décrit par Valmont Bomare, dans son Dictionnaire raisonné d'histoire naturelle. C'est l'Actinia, l'Actinie de M. Bruguiere, docteur en médecine, auteur de cette partie des vers mollusques de l'Encyclopédie, par ordre de matières.

la forme d'un sein coupé net à sa base. Cet animal s'adhère par cohésion aux pierres et cailloux les moins en vue, et il y reste ainsi, comme une plante parasite sur l'arbre, aux dépens de qui elle vit, à la différence près que l'anémone ne demeure ainsi implantée que pour y attendre sa proie, dont elle peut se passer pendant deux ans, ainsi que me l'a certifié M. Lefebvre, contrôleur de la marine en ce pays, qui en a conservé dans de l'eau de mer pendant ce laps de tems, et qui les en a retirées encore vivantes.

L'anémone de mer a une consistance molle et flasque. Quand on la presse, il en sort beaucoup d'eau dont elle tire apparemment toute la partie nutritive. J'en vis de la grosseur du pouce, d'autres infiniment plus grosses. L'anémone au mouvement des vagues se dilate par le sommet de sa convexité, elle s'étend et étale toute sa beauté. Ce que dans les fleurs radiées l'on nomme *fleurons*, l'anémone les emploie pour saisir la proie dont elle se nourrit : ce sont autant de bras. Enfin, je revins chez mon hôte, après avoir admiré de toute mon ame ces merveilles tous les jours renaissantes, et qui échappent à tant de regards indifférens.

Ayant appris d'un passager d'Honfleur, qu'un bâtiment porteur de dépêches, alloit sous quatre jours mettre à la voile pour la Nouvelle-Angleterre,

terre, et que ses provisions étoient faites, je me présentai chez M. Poupel, commissaire de la marine, pour le prier de mettre à exécution la recommandation que lui avoit faite le ministre de s'intéresser à notre départ. Il me reçut avec son aménité habituelle, mais j'eus la douleur d'apprendre la cessation de ses fonctions. Il est généralement regretté, et lui-même paroît souffrir de ne plus être utile à sa patrie.

Nous nous embarquâmes à onze heures du matin, ma belle-mère et moi, sur le passager d'Honfleur. La mer étoit houleuse, les flots ballottés avec impétuosité se blanchissoient, après s'être soulevés et brisés vers le sloupe, qui laissoit derrière lui un sillon d'écume. On remarque dans le passage d'Honfleur, qu'à la jonction des eaux de la Seine à celles de la mer, la majeure partie des passagers éprouvent incontinent des nausées, des maux de cœur, et enfin n'obtiennent de soulagement à l'incommodité qu'on nomme *le mal de mer*, qu'après avoir vomi. Aussitôt les tintemens d'oreilles et les étourdissemens cessent, comme par enchantement. Cette traversée a cela de particulier, que même d'anciens marins naviguant depuis quinze et vingt ans, et qui ont fait le voyage des Indes sans éprouver aucune incommodité de la mer, se plaignoient aux flots de leur inconstance, qui les rendoit tous malades.

Nous fîmes cette traversée de trois lieues en une heure, et descendîmes au Cheval-Blanc, chez des hôtes très-prévenans. Cette auberge, recherchée par sa situation, borde la rade, et est effleurée par les pavillons de tous les bâtimens qui arrivent du Hâvre à Honfleur. Nous y avions sans cesse le flux et reflux à observer de notre appartement. Que le bruit de ces vagues renaissantes est majestueux ! Souvent séparées l'une de l'autre, elles semblent se poursuivre, et voltigent comme des brisous sur le sable, qu'au milieu de l'eau même elles ont laissé à sec il y a quelques heures, pour rejoindre la masse d'eau qui se trouve devant eux. Par une merveille digne de la nature, les oiseaux aquatiques, tels que les mouettes, goélands et autres, profitent des instans où le sable est à découvert pour s'y reposer de la fatigue de leur natation, et faire la chasse aux petits crabes, chevrettes et autres crustacés marins, qui veulent en vain échapper à leurs recherches en s'ensevelissant dans le sable ; ils ne peuvent se soustraire aux yeux de ces tyrans volatils, qui les dévorent sans pitié.

Nous fûmes témoins de nos fenêtres d'un spectacle bien intéressant pour les voyageurs, mais dont les répétitions journalières ont émoussé la curiosité des habitans du pays, quoique cependant beaucoup d'entr'eux ne se lassent point

de l'admirer. A la marée montante, nous distinguâmes à une très-grande distance, du côté du Hâvre, une trentaine de petits points noirs séparés, lesquels, en grossissant à leur approche, nous firent reconnoître une escadre de barques de pêcheurs poussée avec la rapidité de l'éclair par le torrent des flots de la marée montante. Chacune de ces barques se rendoit à diverses destinations, mais leur commune habitude est de ne point se séparer jusqu'à la hauteur d'Honfleur, d'où la division prend la direction qui lui convient. L'œil à peine pouvoit suivre cette flotille dans sa course légère et précipitée.

Notre contemplation fut interrompue par les cris d'un jeune enfant qu'un groupe de peuple fit entrer à l'hôtel. A peine âgée de six ans, cette jolie créature jouoit avec un de ses camarades qui le fit tomber à la mer. La peur d'être grondé par son père électrisa les puissances motrices de cet enfant, au point qu'il gagna seul, sans secours et je ne sais comment, l'escalier de pierre par lequel on descend à bord des bâtimens.

Ce jeune enfant étourdi par sa chute, autant que par le concours de spectateurs qui lui faisoient mille questions à la fois, ne pouvoit s'exprimer de manière à donner des renseignemens

convenables sur le nom de ses père et mère. Il n'étoit connu de personne, cependant il n'excita pas moins la compassion de nos hôtes, qui lui prodiguèrent les soins les plus désintéressés.

Ils fermèrent les portes, de peur que personne n'entrât et ne fût témoin de leur bonne œuvre, qu'ils disoient eux-mêmes n'être qu'un devoir bien doux. Ils firent allumer un grand feu pour réchauffer l'enfant transi et tout mouillé. Ils le changèrent de vêtement : le linge le plus blanc fut choisi. On lui fit avaler du vin chaud avec beaucoup de peine, car il avoit perdu connoissance ; puis, à force de questions faites aux voisins, l'enfant fut reconnu. Nos hôtes allèrent préparer la mère sur cet événement, afin qu'elle ne grondât pas son fils sur-le-champ, de peur d'une nouvelle révolution qui pourroit avoir des suites funestes. Cependant, graces aux soins qui lui furent prodigués, le petit espiègle qui avoit avalé beaucoup d'eau de mer, la vomit heureusement après avoir pris le vin chaud.

Il est inutile de dépeindre la situation de la mère, qui vint à la rencontre de son enfant. Tremblante et en sanglotant, quoiqu'assurée que son fils avoit échappé au danger, elle embrassa avec transport l'être foible que Dieu lui avoit conservé si miraculeusement ; et après avoir

comblé de remercîmens les hôtes qui s'en défendoient, cette bonne mère partit avec son enfant bien enveloppé dans une couverture.

Ayant appris dans la journée que le capitaine que nous cherchions nous avoit croisé, et qu'il étoit au Hâvre pour vingt-quatre heures, nous prîmes le parti de l'attendre; et pour charmer notre ennui, nous allâmes l'après-dîner admirer les beautés de la côte de Grace, ainsi appelée, parce qu'à son sommet est établie une chapelle célèbre dans le pays par l'affluence de voyageurs qu'elle attire des quatre coins de la terre. Elle est vouée à Notre-Dame de Graces. Tous les marins après de longs voyages, ou hors des naufrages auxquels ils ont échappé, viennent remplir leur vœu aux pieds de la mère du Rédempteur du monde. Quelques jours auparavant, il étoit venu un matelot qui, seul ayant échappé d'une manière miraculeuse à un naufrage certain, en se vouant au moment de l'immersion de son vaisseau à Notre-Dame de Graces, promit d'aller en pélerinage visiter les lieux qui lui sont consácrés, si par sa puissante intercession il obtenoit de l'Arbitre des destins une existence dont ses compagnons étoient déjà privés. Cet homme, sévère observateur d'un vœu si solennel, fit à pieds cinq cents lieues pour l'accomplir, et consacra le souvenir de sa délivrance par un tableau

historique qu'il plaça à la suite de tant d'autres qui en font l'ornement.

On fait beaucoup de dentelles à Honfleur. Toutes les femmes y sont occupées la majeure partie du jour; les unes se servent de tambours, d'autres de grosses pelottes qu'elles tiennent sur leurs genoux.

Nous allâmes à bord du brick la Sophia, où nous trouvâmes le capitaine qui nous y attendoit, et nous proposa un thé avec beaucoup d'instances. Il nous reçut avec une affabilité peu commune aux anglo-américains, et nous fit l'offre de sa complaisance pendant la traversée, si le consul consentoit à ce qu'il nous prît à son bord. Nous voguâmes donc encore sur les flots de l'incertitude.

Les pêcheurs inquiétés dans leurs sorties par les bâtimens de la station anglaise, laissoient les marchés dans une pénurie désolante. Cependant, comme voyageur curieux, je m'aperçus qu'il est un moyen d'oublier la disette, et j'usai du grand mobile pour satisfaire ma fantaisie. Soudain, je vis arriver turbot (1), truite saumo-

(1) Ou Rhombe, Pleuronectes maximus, Linn; Pleuronectes oculis sinistris, corpore aspero, Arted., Gronov.; Rhombus maximus asper, non squamosus, Willughb.: en Angleterre, Turbot et Bret; et dans la Normandie, Bertonneau, suivant Valmont Bomare.

née (1), éperlans (2), soles (3), huîtres et chevrettes. La volaille à Honfleur y est hors de prix : nous y bûmes de très-mauvais cidre qu'on nous servit, je crois, pour nous forcer à demander du vin vieux de Bordeaux, qui coûte beaucoup plus cher, et qui par conséquent remplissoit mieux les vues de l'hôte. Les fruits y sont délicieux. Rien n'égale le parfum de ceux récoltés sur les côtes, et qui y reçoivent l'action bienfaisante des rayons du soleil. Les abricots qu'on nous servit étoient d'une saveur incomparablement plus délicate et plus embaumée que ceux trop vantés de Paris et de Montreuil même.

On me donna des graines de melons. On sait

---

(1) Salmo lacustris, Lin.; salmo caudâ bifurcâ, maculis solum nigris, sulco longitudinali ventris, Arted.; salmo caudâ sub bifurcâ, maxillis æqualibus, lateribus et capite maculis minutis, nigris crebris, Gronov.; Trutta lacustris, Jonston, Willughb; Trutta salmonata; Parvus salmo, Charl.; Trutta dentata, dorso et capite dilutè ex viridi cærulescentibus, maculis nigris undique et in pinnâ adiposâ adspersa, Klein : en Angleterre, Salmon-Trout; en Allemagne, Torel.

(2) Osmerus eperlanus.

(3) Pleuronectes solea, Linn. Pleuronectes maxillâ superiore longiore, oculis à sinistrâ, corpore oblongo, squamis utrinque asperis, Arted.; Buglossus seu solea, Willughb., etc.

que ces productions d'Honfleur jouissent d'une haute réputation, et elle est bien acquise. L'air pur qui alimente leur végétation donne à ces fruits une supériorité à laquelle ne peuvent pas prétendre ceux venus dans les clapiers des environs de la Capitale. Je vis chez M. Lelievre, ancien capitaine de vaisseau, un de ces melons pesant trente-deux livres; il étoit savoureux et exquis; quelques-uns de cette grosseur, néanmoins rare, furent vendus jusqu'à trois louis, et de suite dépêchés pour la Capitale. Le prix commun des melons ordinaires est depuis trois jusqu'à six et sept francs, mais j'ai eu occasion d'observer que les petits, toutes proportions gardées, sont d'une qualité inférieure à ceux d'une plus belle espèce.

Nous repartîmes pour le Hâvre le 23 juin, après une résidence de trois jours à Honfleur; nous profitâmes de la marée de cinq heures du matin, espérant avoir plus de fraîcheur dans notre traversée, mais elle fut longue et ennuyeuse par les fréquentes bordées qu'il fallut courir; en un mot, le vent devint si contraire que nous louvoyâmes pendant trois heures devant la rade, sans pouvoir entrer.

Je fus reçu avec beaucoup d'égards par le nouveau commissaire de la marine, à qui j'allai faire ma visite et présenter mes félicitations. Il

m'engaga à aller voir le contrôleur de ce corps, chez lequel j'aurois, me dit-il, à examiner un assez beau cabinet d'histoire naturelle. Je me présentai donc, sous les auspices de M. Leroi, chez M. Lefebvre. Combien nous appréciâmes ensemble les charmes irrésistibles de l'histoire naturelle, superbe science, lorsqu'elle ramène le contemplateur à la source de ces merveilles, autant qu'elle est futile lorsqu'on la restreint à classer, d'après des systêmes connus et combattus, les échantillons des chefs-d'œuvres de la nature, dont l'être qui réfléchit ne peut et ne doit voir la pompeuse structure, qu'en versant des larmes d'admiration et de reconnoissance.

Le cabinet fut ouvert, et M. Lefebvre commença sa démonstration par la conchyliologie. Il me présenta quelques coquillages assez rares, tels que le scalata (1), l'œuf (2), la griffe, espèce de bénitier de Saint-Sulpice (3), le rateau des îles

(1) Coquille univalve de la famille des vis. Elle est composée de sept spirales, ou orbes. Les petites sont communes dans le Golfe adriatique, dit M. Dargenville; aussi ces coquillages rares, parce que les Indiens les recherchent pour leurs ornemeus les plus précieux, ne sont-ils estimés que quand ils ont plus d'un pouce de hauteur.

(2) Testacé du genre des porcelaines.

(3) Coquille de la famille des Peignes.

Scechelles (1), le marteau (2), la couronne d'Ethiopie, etc. Les madrépores y sont en petit nombre, mais bien conservés; j'y remarquai un superbe pinceau (3), un très-bel abrotanoïde, le millet (4), d'assez belles pétrifications, quelques reptiles, tels que crocodile, caïman, le serpent devin, et un caméléon conservé dans l'esprit-de-vin; j'y trouvai aussi un groupe d'oiseaux, parmi lesquels se voyoient une frégate (5), de petites perruches, le jaseur de Bohême (6), un courli rouge d'Amérique (7). J'examinai aussi une très-belle pointe de Narval, et quelques poissons de mer, tels que le coffre triangulaire (8), la courte-épine (9), la lune (10), la baudroie

(1) Coquille bivalve du genre des huîtres.

(2) Ostreum mallei forme, espèce d'huître appelée *Crucifix* par les Hollandais.

(3) Penicillus marinus, zoophite ressemblant en quelque sorte aux pinceaux des peintres.

(4) Madrepore.

(5) Hirundo marina major; apus rostro adunco; Barr.

(6) Garrulus boëmicus.

(7) Ou flamand.

(8) Ostracion tricornis.

(9) Diodon Attinga, Linné.

(10) Tetraodon mola, Linné.

petite (1), le long nez, espèce de requin (2); M. Lefebvre possède surtout beaucoup de plumiers et d'habillemens de sauvages, ainsi que des carquois, et leurs flèches empoisonnées.

Ce naturaliste venoit de recevoir une collection de peaux d'oiseaux de l'île de la Trinité, ainsi que des insectes et de fort beaux papillons. La richesse des couleurs de ces derniers renouvelle mon admiration pour ces merveilles si communes dans la nature. Qu'il est beau de voir qu'une poussière aussi subtile que celle qui recouvre les ailes transparentes et friables de ces légers volatils, soit susceptible de se maintenir ainsi rangée par nuances; et que des atomes aussi délicats soient revêtus d'un coloris aussi constant dans les espèces qu'il est élégant, tandis qu'au moindre contact tout est confondu, et que les figures, naguères agréables par la diversité de leurs couleurs, rentrent en un instant dans le néant d'où Dieu les a tirés!

Je reconnus beaucoup de papillons semblables à ceux de France, tels que celui du chou, du navet, le nacré, la belle-dame, la petite-tortue,

(1) Tachée, Lophius Histrio, Linné.

(2) Espèce de chien de mer, qui a pour caractère une nageoire derrière l'anus, sans avoir les trous des tempes, et un pli de chaque côté de la queue.

le citron, etc. Dans les scarabées, j'y retrouvai le monocéros, le bupreste, le dermeste, le scorpion, les scolopendres et les capricornes, etc. Dans les quadrupèdes je remarquai un paresseux (1), et dans les cétacés un très-beau priape de baleine.

M. Lefebvre remit à un autre jour l'inspection des oiseaux qu'il venoit de recevoir, parce que les caisses n'étoient point déballées.

J'allai déjeûner chez un Hambourgeois, M. Randon de Lucenay, que j'avois rencontré en loge, et qui voulut bien m'offrir des lettres de recommandation pour Philadelphie. Il accomplit sa promesse avec une latitude bien généreuse, puisque, sans me connoître, il marquoit au négociant auquel il m'adressoit, de m'avancer les fonds dont je pourrois avoir besoin, et que dès ce moment il les regardoit comme avenus pour son compte. Ce procédé délicat est commun aux amis de notre ordre, et j'ai eu occasion pendant mes voyages de me féliciter plus d'une fois de faire partie de cette respectable association.

On nous servit un breuvage très-agréable, et dont M. Randon de Lucenay me donna la com-

(1) C'est un antropomorphe, ou animal à figure humaine. On divise ces animaux en didactyles, c'est à dire, pourvus de deux doigts; en tridactyles, et pentadactyles, ou pourvus de trois ou cinq.

position que voici : dans une pinte d'eau bouillante, on jette un quarteron environ de graines d'hieble (1) et autant de sucre. L'infusion bien combinée, on passe le tout au travers d'un linge, avec expression, et l'on obtient de ce mélange un sirop pourpre qu'on laisse refroidir, et auquel on ajoute une demi-bouteille de vin de Bordeaux. On trempe des rôties de pain dans ce breuvage, que je trouvai très-bon. La jeune femme, M[me]. Randon de Lucenay, afin d'ajouter encore à la bonne réception de son mari, sortit avec lui dans le parterre, pour m'y composer suivant l'usage de leur pays, malgré l'ardeur du soleil, un bouquet qu'ils vinrent m'offrir. Je sortis confus de toutes leurs honnêtetés.

Je fus le lendemain matin chez M. Lefebvre, qui m'avoit attendu pour faire l'ouverture de sa caisse. Le premier oiseau qui frappa ma vue, me rappela la richesse des moyens du Créateur. C'étoit un colibri d'une très-petite taille, et habillé des plus vives couleurs. Quel merveille que ce plumage! quel vernis inaltérable recouvre ces pennes dorées! quels reflets chatoyans, quelles ondulations diverses! On ne distingue point dans cet assemblage le composé des couleurs. Celui qui les implanta dès leur état de molécules orga-

(1) Sambucus Ebulus. Linn. 386.

niques, n'a point recours à la molette, et à l'essai des nuances. Le vernis qui donne un éclat si brillant aux plumes de toutes couleurs (*versi colores*) de ces oiseaux charmans, n'a point à redouter qu'une sécheresse l'écaille, que l'humidité le détruise, n'en altère l'éclat, ou que le froissement divise ce qui est inséparable. Il n'est aucune préparation humaine qui puisse rendre à la vue le velouté scintillant de la gorge de cet oiseau, où se trouvent réunis la topase, le rubis, l'hyacinthe, l'émeraude et le saphir.

Je vis un autre oiseau, dont le blanc pur du plumage n'est altéré que par une étroite ligne noire qui sert de cravate à l'oiseau. C'étoit un crabier de petite espèce, dont la grosseur est celle de notre pluvier; ses pattes et son bec sont d'un rose vif.

M. Lefebvre développa ensuite des gorges de gros-bec. Quelle belle réunion de couleurs distinctes! Ce ne sont plus, comme dans le composé du colibri, des reflets chatoyans et irisés. Le génie fécond du Créateur est trop incommensurable pour ne pas se multiplier à l'infini. Ce sont des touffes de plumes qui présentent des taches de diverses teintes éclatantes. On y voit briller successivement le noir de jayet près le blanc éblouissant, à côté du jaune vif, puis une trace orangée bordant la tache plus foncée;

enfin le rouge de feu couronnant cette réunion magnifique et inimitable.

M. Lefebvre passa à une infinité d'autres espèces toutes différentes. Les oiseaux de proie, tyrans du foible, sont parés de couleurs sombres, et repoussent bientôt les regards qui préfèrent le doux éclat de l'innocence ; il semble qu'on soit plus intéressé à la vue de leurs victimes.

J'assistai l'après-midi à une pêche du rivage bien intéressante pour l'observateur déiste. Lorsque, deux fois le jour, la marée se retire, elle laisse sur le sable à découvert ou dans les interstices de rocs caverneux, des coquillages qui n'ont pu être entraînés par le reflux, ô Sagesse infinie ! ô libéralité journalière ! c'est là que les habitans pauvres des ports de mer viennent réclamer de l'Auteur de la nature une subsistance, dont l'étonnant bienfait n'a jamais été interrompu. Ce Père des pères ordonne aux flots de jeter deux fois le jour, et repousser loin d'eux homards, crevettes, crabes, étrilles, tourteaux, poissons, etc., qu'il destine à ceux de ses enfans accablés d'indigence. Forcée d'obéir à la voix de son puissant maître, la mer parsème exactement ses rivages. On voit des familles entières marquées au coin de l'infortune, attendre leur repas d'un reflux secourable, et trouver

dans ces lieux une nourriture qu'elles n'ont qu'à ramasser.

D'autres font une cueillette de varechs, qu'ils brûlent pour obtenir des cendres le sel de soude.

En visitant la fourrée d'un pêcheur occupé à ramasser le produit du reflux, il m'offrit un animal très-singulier par sa forme, et féroce par ses mœurs. Tyran de la rocaille, il est l'effroi des homards, crabes, etc., et en détruit une grande quantité par la succion. C'est une espèce de séche, qu'on appelle vulgairement *chatrouille* (1). [Planche II.]

Cet animal est d'une consistance semblable à celle de la raie, c'est à dire, charnue et cartilagineuse. Sa tête est armée de huit ramifications

(1) C'est le poulpe; Octopus, dont M. De Lamarck donne l'analyse suivante : Corps charnu, obtus inférieurement, osselet dorsal, très-petit, corps contenu dans un sac non ailé; bouche terminale faite en bec de perroquet, et entourée de huit bras égaux munis de ventouses sessiles et sans griffes. Le poulpe donne ainsi que le calmar, loligo, dont le corps est pourvu de membranes ou ailes, une liqueur noire qu'il lance contre ses ennemis. Il rejette aussi une humeur rouge qui lui donne cette couleur lorsqu'il est cuit, ce qui arrive en cet état à tous les poissons mous.

qui





Le Poulpe Octopus, *appellé vulgairement* Chatrouille, *au Havre*...





qui lui servent de bras pour s'emparer de sa proie. Ses yeux sont saillans, et sa bouche est remplacée par des cavités multipliées au long de ses bras, au moyen desquelles il opère une succion parfaite, et fait arriver, par des cauaux appropriés, le sang que doit élaborer son estomac. Ses viscères sont renfermés dans une poche qui elle-même est contenue, et roule dans une autre qui lui sert de tégument extérieur. La chatrouille est très-irrascible, et sait se venger de ses agresseurs; c'est pourquoi, lorsqu'on l'inquiète, et qu'elle se voit dans l'impossibilité de se soustraire aux agaceries de son persécuteur, elle lui témoigne son désir de vengeance, en lui lançant avec vivacité une matière noire semblable à l'encre, et qui peut même, au besoin, y suppléer (1); mais je le répète, ce n'est qu'à la dernière extrémité que la chatrouille emploie ce moyen de défense.

La chatrouille nage avec une agilité étonnante, à l'aide de ses huit bras, ce qui la rend difficile à être saisie dans l'eau. Il est dangereux de se baigner dans les parages qu'elle fréquente,

(1) C'est de cette liqueur qu'on obtient la sepia, couleur noirâtre qu'on met, particulièrement à Rome, en bâtons comme l'encre de la Chine, et qui est plus douce à la vue.

car elle est prompte à saisir une jambe, et à y commencer une succion qui affoiblit promptement. Il est difficile de s'en débarrasser lorsque l'adhésion de cohésion est établie, à moins d'interrompre l'effet du vide en la coupant en deux. M. l'abbé Dicquemarre, célèbre naturaliste du Hâvre, entendit un jour de foibles cris en se promenant vers le rivage; il court au bruit, et aperçoit un enfant ceint par un de ces animaux, et dont il ne pouvoit se débarrasser. Les pêcheurs ont soin de les tuer, à mesure qu'ils les rencontrent, car ils font une grande consommation de coquillages, et diminuent sensiblement la récolte de ces journaliers.

Je fis, le mardi 17 juillet, connoissance avec deux jeunes gens, amateurs des beaux arts. L'un, M. Villain, arrivoit d'une expédition aux îles Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas et Puertorico, dirigée et sous les ordres du capitaine Baudin. M. Villain avoit accompagné plusieurs naturalistes, envoyés par le gouvernement pour recueillir les productions naturelles de ces pays, et fournir à leur retour des observations utiles. Le second, M. Poulet, fils d'un armateur du Hâvre, digne du beau nom d'ami, et qui, à des talens distingués en peinture et musique, joignoit un bon cœur, et surtout une modestie rare.

Comme je m'étois proposé d'enrichir à mon

retour mes cabinets d'histoire naturelle de productions recueillies dans mes voyages, et de costumes annexés à mes journaux, M. Poulet voulut bien guider au lavis mes pinceaux encore novices, tandis que M. Villain perfectionna en moi l'art d'empailler les oiseaux. Il se servoit d'une pommade conservatrice, dont l'usage étoit dangereux par les poisons subtils qui en font le composé; je la remplaçai donc par une autre que j'imaginai, et dont j'obtins les plus heureux résultats; la voici :

POMMADE CONSERVATRICE

Pour tout corps corruptible du règne animal.

Huile essentielle de térébenthine . . .	℥	I.
Huile d'olive	℥	V.
Chaux vive en poudre	℥	V.
Sel d'alun en poudre subtile	℥	IV.
Camphre dissous in alcohol.	ʒ	IV.
Aloës succotrin	℥	V.
Herbes aromatiques en poudre subtile.	Pug.	I.

J'avois des chances à courir, des pertes à essuyer. Je pouvois être réduit à interrompre ma collection par la pénurie d'objets nécessaires. Le besoin éveille le génie, et ne pouvant me procurer au Hâvre des yeux d'émail pour les oiseaux que je me proposois d'empailler, je crus

devoir les remplacer par d'autres, exécutés au moyen de cire à cacheter de diverses couleurs. Par exemple, pour obtenir les yeux du crabier, on présente une épingle à un bâton de cire jaune, enflammée au feu d'une bougie, et non d'une chandelle qui la noirciroit; on en détache assez, pour avoir une masse de la grosseur de l'œil qu'on veut imiter. Cette pâte arrondie se forme d'elle-même, ayant soin de tourner doucement l'épingle entre ses doigts dans le sens horizontal. Lorsque le globe a acquis sa perfection, on le laisse refroidir; après quoi, on ajoute un point de cire noire dans le milieu de l'orbite. Cette goutte résineuse se convexe d'elle-même, et imite parfaitement la visière de l'œil de l'oiseau. Cet œil achevé, on retourne l'épingle, et on en fait autant à l'autre extrémité; après quoi, on coupe le laiton par le milieu, et on a une paire d'yeux.

Quant aux yeux d'une seule couleur, on se contente d'enduire l'épingle de cire noire de la grosseur d'un grain de chenevis. On présente près de la flamme de la bougie cette petite sphère, qui par la chaleur s'arrondit, pourvu qu'on tourne un peu l'épingle entre ses doigts, et qu'on la plonge aussitôt dans un verre d'eau froide qui conserve sa forme, en fixant et resserrant toutes ses parties.

La journée du 20 juillet fut consacrée à faire une partie de chasse avec M. Randon de Lucenay. Nous côtoyâmes la mer jusques à Arfleur, qui est distant du Hâvre de sept quarts de lieue. Nous étions à la poursuite d'oiseaux de mer, lorsqu'il nous arriva une singulière aventure. Fatigués de l'excessive chaleur, et apercevant un bâtiment assez considérable que nous prîmes pour une auberge, nous résolûmes d'y faire halte, et de nous y rafraîchir. Ce bâtiment étoit un magasin à poudre, dans lequel la sentinelle commit l'imprudence de nous laisser pénétrer, armés de nos fusils. A peine, en présence du chef du poste, on s'empara de nous, et l'on nous désarma, comme agens de la station anglaise. Cependant, ne voulant point être plus long-tems en butte aux menaces de nos gardiens, je déployai mon sauf-conduit et ma commission, à la faveur desquels on nous rendit la liberté, après nous avoir accordé des rafraîchissemens, et blâmé de notre imprudence.

En retournant au Hâvre, la marée étant basse, nous trouvâmes beaucoup de hérons. J'en tuai un, et plusieurs alouettes de mer qu'on rencontre par bandes sur le bord des ruisseaux, dans les prairies voisines du rivage.

Je montai le soir à la côte d'Egouville, et me présentai à la maison de campagne de M. Poulet,

où j'eus l'honneur de faire connoissance avec le père, autant respectable par son âge, qu'estimable par sa sévère moralité. Je fus touché de l'union qui rapproche sans cesse l'un de l'autre les cinq enfans. Les deux frères étant musiciens, nous fîmes quelques trios, après l'exécution desquels on proposa une promenade dans l'intérieur du jardin. Cette habitation, agréable par son antique verdure et ses couverts sombres, est embellie à une des extrémités par un pavillon d'été, qui sert de salle de lecture et de concert. Il est hexagone, et domine la rade, de manière à en former le plus commode observatoire pour le peintre et le marin.

Après avoir admiré de très-beaux dessins faits par M. Poulet fils aîné, je me disposai à descendre la côte, mais ce fut en vain que je voulus partir seul; MM. Poulet père et fils, en me comblant d'amitiés, vinrent me reconduire jusques à moitié chemin, précisément au coup de canon de retraite de la station anglaise. On sait que c'est un usage pratiqué par les marins en station, de tirer un coup de canon au lever et au coucher du soleil. En saluant l'aurore, il semble indiquer l'heure du travail, comme à l'approche de la nuit il annonce un repos prochain.

Le samedi 4 août, M. Poulet fils aîné, étant venu nous inviter de la part de son père à aller

dîner le lendemain à la côte, j'allai le reconduire, et nous nous égarâmes le long du rivage, où pourtant je rencontrai un pêcheur à qui j'achetai, moyennant une somme très-modique, un assez bel esturgeon, ainsi qu'un turbot et des crabes. Nous ramassâmes ensuite des étoiles de mer, des lépas, à la faveur de la marée basse, ainsi que des pyrites martiales cloisonnées de la plus grande beauté, de même que l'espèce de ludus helmontii (1). Je revins, chargé de trésors précieux pour le naturaliste contemplateur.

Le dimanche matin 5 août, nous montâmes la côte d'Egouville pour aller dîner chez M. Poulet, dont la campagne solitaire offre les points de vue les plus pittoresques. On nous reçut dans le Kiost, d'où l'on découvre la pleine mer à très-peu de distance. Nous restâmes long-tems à considérer cette immense étendue qui suit tous les jours les ordres de la nature, et jamais ne passe les limites qui lui ont été fixées. Nous admirâmes cet élément terrible et redoutable pour l'être malheureux qui se prive spontanément du bonheur de mettre toute sa confiance en celui qui ne trompe que par des bienfaits.

---

(1) Pierre pesante, ordinairement calcaire, traversée de cloisons spatheuses, pyriteuses ou séléniteuses; ce qui lui donne une surface composée d'angles et de compartimens polygones.

Nous fûmes reçus comme nous l'avions demandé, avec amitié et franchise, et point avec cette fastueuse cérémonie qui altère le plaisir d'être à la campagne. Le bon papa M. Poulet, vêtu selon la saison, nous montra son petit domaine qui réunit l'utile à l'agréable. On y voit, au milieu d'épaisses charmilles qui établissent un double mur de clôture, de longues allées de pommiers très-touffus dont on obtient le cidre, et qui par la réunion de leur cime donnent beaucoup d'ombre. C'est au centre, sur des tapis de gazon, qu'on voit paître la vache de la maison. Plus loin, c'est une bande de cannetons qui s'éloignent de leur vivier, pour aller paître la verdure. Au bout de chaque allée de poiriers, on pénètre dans de très-jolies tonnelles de charmilles consacrées à l'amitié, à la lecture ou à la méditation. Elles sont si inaccessibles aux rayons du soleil, et même à la grande clarté du jour, qu'on y prend souvent, entre famille, des repas frugaux et champêtres. Le nôtre fut très-agréable par l'union des cinq enfans qui ont entr'eux, jusque dans la moindre chose, les prévenances de la plus pure amitié. On oublie jusqu'à l'âge du père et de la mère, qu'on y voit avec sensibilité folâtrer avec leurs chers enfans.

Le lendemain, nous passâmes l'après-midi à Honfleur, M. Charles Poulet fils aîné et moi; il

me présenta chez M. Lelievre, commandant anciennement les bâtimens de son père, qui nous reçut avec affabilité. Il nous fit voir avant le souper ses melonnières, desquelles il fait une assez belle spéculation par sa correspondance avec la Capitale.

Nous repartîmes le vendredi matin, après avoir pris plusieurs vues de Honfleur (1). Nous eûmes à notre retour à dîner la famille Poulet, à qui nous ménagions le coup d'œil d'une joûte qui eut lieu sous nos fenêtres.

Au milieu de frégates couvertes d'un peuple immense, on ouvrit dans le bassin une joûte entre six bateaux destinés à rivaliser entr'eux de vîtesse dans un trajet à parcourir. Les nacelles deux par deux, et élégamment ornées, voguoient sous l'effort de six vaillans rameurs vêtus de blanc, et ceints d'écharpes de laine écarlate.

Le but de la joûte étoit de doubler, dans l'impétuosité de la course, un arc de triomphe posé au milieu du bassin, sur deux bateaux. Les aspirans étoient encouragés par une musique guerrière qui stimuloit leur ardeur. Le signal du départ étoit annoncé par un coup de canon. La colonne d'air à peine ébranlée, on voyoit dans chaque nacelle six rameurs brusquer à l'envi

(1) Je ne puis les ajouter à ce recueil ; elles ont été brûlées à Saint-Domingue.

leur mouvement unanime, ayant à leur tête un patron commandant, muni d'une lance garnie de rubans, et près de lui, le porte-étendart. Il étoit permis aux patrons de heurter les barques de leurs lances, et d'entraver par ce choc leur marche rapide.

Les vainqueurs furent reçus avec joie et applaudisemens; et parés des prix qui leur avoient été décernés, ils passèrent au milieu d'un cortège nombreux, au bruit des fanfares et des salves d'artillerie.

Nous vîmes lancer la frégate la Valeureuse. Dégagée à coups de hache du Ber qui la retenoit, elle entr'ouvrit majestueusement l'onde du bassin, qui frémissoit et écumoit en blanchissant sous son pesant fardeau.

J'observai près de là avec intérêt l'instinct merveilleux d'un chien barbet, qui a su profiter des soins donnés à son éducation. Un maître couvreur, ayant besoin d'un outil qui étoit au bas d'une échelle très-haute, envoya son chien lui chercher. Cet animal intelligent le rapporta, en montant les échelons avec rapidité.

Le samedi 18 août, la famille Poulet nous proposa une partie d'Honfleur, qui fut acceptée. Notre traversée fut très-courte et fort heureuse, quant aux influences de la navigation sur nos tempéramens. Nous fûmes reçus chez M. Le-

lievre, dont j'ai déjà parlé avec cette affabilité naturelle à l'homme de bien, franc et loyal. On eut pour nous toutes sortes de bontés, et pour nous dédommager de la privation de chasse imposée par une défense récente, on forma le projet, pour le lendemain, d'un repas champêtre au milieu d'un verger.

Le soir, en visitant le jardin, je fus puni de ma curiosité qui me porta à faire la dégustation des baies du bois Gentil (1). Leur saveur âcre et caustique me causa une cuisson semblable à celle produite par le poivre de Guinée. Cette exaspération dure l'espace de douze heures.

Le dimanche 19 août, nous partîmes de grand matin, comme il est d'usage dans une partie de campagne, afin de jouir des agrémens que la simplicité y fait éclorre, et qui sont les délices de l'homme simple. Notre marche étoit imposante par la quantité de personnes composant notre petite caravane.

---

(1) Daphne mezereum, Linné 509. Cet arbuste donne des baies ovales semblables à celles du myrte, mais contenant un suc très-caustique : elles rougissent en mûrissant. Prises à l'intérieur, elles causent des douleurs d'entrailles insupportables, accompagnées de diarrhées. On les emploie dans les appâts qu'on destine à la destruction des bêtes puantes ; et, par un des phénomènes de la nature, les oiseaux qui en mangent n'en sont point incommodés.

L'avant - garde, à l'instar d'une partie de la société, montée sur l'animal sobre et honteux, ou sur des chevaux, s'étant munie de parasols pour affoiblir la réverbération d'un soleil brûlant, suivoit ainsi que les autres la montagne, non sans fatigue, mais qui étoit oubliée par l'espoir d'un plaisir complet.

L'alégresse accompagnoit les héros de cette fête. Nous trouvâmes, chemin faisant, des sites délicieux dont nous prenions les croquis, enfin une route si champêtre, si isolée, qu'Honfleur et ses environs peuvent être regardés comme le pays du peintre et de l'homme de goût.

Nous arrivâmes à la cour de la ferme (1) par des chemins si sombres, que nous y ressentîmes de la fraîcheur, malgré la grande chaleur du jour, et tant silencieux que le calme, qui les fait rechercher par tout être sensible, n'étoit interrompu que par les cris joyeux de la cavalcade et des piétons.

Une table simple, quelques bancs placés près d'une chaumière au milieu de la cour, et sous le couvert d'énormes pommiers peu élevés, et dont les branches chargées de fruits se recour-

(1) C'est ainsi qu'on appelle les vergers clos de haies, au milieu desquels se trouvent çà et là de rustiques chaumières.

boient vers la terre, furent les premiers préparatifs de notre délicieux repas. Quelques pièces froides, l'amitié qui les présentoit, la contrainte qui en étoit bannie, toutes ces prérogatives attachées au séjour des champs, ajoutoient encore au doux plaisir de se voir réunis. Chaque convive, de sa place et sans même se tenir debout, pouvoit cueillir des fruits au dessus de sa tête. Ce qui rendoit cette halte plus intéressante encore, et rapprochoit ce repas de celui de l'homme naturel, c'est qu'à quelques pas de nous, on voyoit chevaux, bœufs, moutons, les uns étendus sur l'herbe, les autres la broutant, et autour d'eux, pêle-mêle, des outils aratoires. Voilà de véritables fêtes champêtres, et non point celles parisiennes, qui n'en ont le nom que parce qu'on y trouve quelques guirlandes de verdure, mais régularisées par l'art, et dépourvues des graces de la nature.

La gaieté et la simplicité des assistans attirèrent bientôt autour de nous la lourde génisse et sa mère; les oiseaux domestiques, le dinde et ses petits ramassoient avec soin les miettes de pain, tandis que de jeunes porcs accouroient en bondissant entr'eux, et se disputant les débris de notre table. Ce spectacle où l'homme corrompu ne sait trouver rien de charmant, étoit délicieux pour moi, et parfaitement conforme à mes goûts.

Deux enfans du fermier égayèrent la conversation par leurs saillies naturelles. Je pensois, ô mon fils, au premier langage de ton enfance!

Quelques parties de barres, un peu de musique que nous fîmes sur le gazon en nous servant pour pupitres du corps des pommiers, alloient terminer la fête, lorsque la mélodie fut interrompue par le bruit du canon. Nous nous portâmes vers la mer, et nous aperçûmes la station anglaise vivement aux prises avec les défenses redoutables du Hâvre, qu'ils assiégeoient depuis plus d'une heure. Le feu étoit roulant et si nourri, qu'un coup n'attendoit pas l'autre; et il y avoit réplique des deux partis. Nous fûmes témoins de cette belle horreur, et très-bien placés pour en admirer, sans aucun risque, les effets, s'ils étoient moins funestes. Le feu de chaque coup n'échappoit pas à nos regards attentifs, et inquiets de connoître l'issue du combat. La fumée tourbillonnante de la poudre évaporée formoit au dessus des batteries de petits nuages, qui bientôt agités par le vent se dissipoient pour se confondre à l'athmosphère. Le bruit des bordées mugissant avec majesté, et appelant la vérité de l'écho de notre côte, remplissoit nos esprits de crainte et d'amertume.

Nous quittâmes cet effrayant spectacle pour

aller dans notre salle de verdure manger du pain, et du lait caillé préparé proprement dans une large et grosse terrine commune. Debouts pour la plupart à ce repas pris à la hâte, nous couronnâmes la fête par un retour au frais, et guidés pas le clair de lune qui laissoit admirer la libéralité du Créateur, qui s'est veritablement complu à former, pour le contemplateur, les chemins, pittoresques qui nous conduisirent à Honfleur.

Nous repartîmes le lundi matin, après avoir visité les moulins à cidre, composés de deux meules horizontales que pressent un arbre à écrou. Le jus de ces fruits tombe dans une met semblable à celle du pressoir à vin, d'où il découle dans des poinçons destinés à le recevoir.

Nous arrivâmes pour le dîner chez M. Poulet, où on nous servit des huîtres de la Hêve, si larges que trois couvrent une assiette; elles sont excellentes. Je sus de M. Poulet, qui en envoyoit autrefois à Paris à des amis, que chaque huître rendue à sa destination revenoit à trois livres.

Le soir, s'éleva un orage qui me retint à coucher à la côte. Il se renouvela trois fois, et dura dix-huit heures, sans discontinuer et s'affoiblir en aucune manière: il étoit si effrayant, que d'après le rapport des anciens de la ville, on n'en éprouva

jamais de tel. Les coups redoublés et répétés par les échos de la côte faisoient trembler la maison qui nous réfugioit. Le tonnerre tomba en une infinité d'endroits, sur des affûts de canon, sur la fontaine du grand quai au Hâvre, sur des pommiers qui fur . fracassés, sur des masures qui furent ébranlées jusques dans leurs fondemens, enfin dans la mer, qui s'ouvrit avec peine pour le recevoir.

Le samedi 25 août, nous fûmes témoins d'une fête donnée par ses enfans, à M. Poulet père, et relative à son élargissement à l'époque de la terreur. Les jeunes gens me prièrent de faire quelques vers, afin d'intéresser la fête, et je me félicitai de trouver l'occasion de prouver ma reconnoissance à cette famille respectable. A la fin de chaque couplet chanté en sanglotant, on posoit une couronne sur la tête du bon papa, blanchie par les années, et chaque acteur attachoit à son habit une pensée. Je ne pus tenir à cette scène attendrissante, et j'admirai avec émotion cet exemple de piété filiale. Le père, en versant un torrent des douces larmes du sentiment, vint m'embrasser, et m'ouvrant son sein, sans pouvoir articuler, il me remercia par estes des beaux momens que je venois de lui aire passer.

Nous complétâmes la fête par une partie de chasse

chasse où nous fîmes des prodiges d'adresse, et dont nous revinmes courbés sous le faix de notre gibier.

A notre retour, nous fûmes témoins d'une punition infligée à deux marins rebelles aux ordres qui leur avoient été transmis par leurs supérieurs. Cette sorte de punition s'appelle *la calle humide*. Elle consiste, au coup de canon qui en est le signal, à précipiter du haut d'une vergue dans la mer le patient attaché perpendiculairement à une corde, comme on le fait horizontalement d'un lièvre qu'on met à la broche. A peine plongé dans l'eau, on l'en retire promptement en le hissant à bord. Ils n'éprouvèrent que la contrariété d'être mouillés, si ç'en est une en été. Au reste, pour se consoler mutuellement, les deux déserteurs allèrent aussitôt noyer dans le vin le souvenir de leur ignominie, et s'enivrèrent tous deux.

Le lundi 10 septembre, en me promenant sur le bord de la mer, j'aperçus les tristes débris de trois bâtimens qui venoient d'échouer sur le rivage, n'ayant pu résister à l'intempérie désastreuse de l'équinoxe. Je m'avançai sur la jetée pour considérer de plus près ce spectacle d'horreur. Un navire partagé, les tonnes de cidre dont il étoit en partie chargé voguant sur les flots, tandis que de petites barques alloient à leur rencontre;

le maître du bâtiment déplorant son triste sort; ces tristes effets excitèrent en moi une pitié bien naturelle. Les matelots moins intéressés à cette perte, réparoient le temps perdu, et oubliant le danger passé qui ne leur avoit pas permis de prendre aucune nourriture, ils se disputoient entr'eux du fruit qui complétoit la cargaison du navire. On les voyoit mordre avec voracité dans des pommes flottantes au gré des eaux, tout en plongeant pour s'emparer des effets du bâtiment, que leur pesanteur retenoit entre deux lames.

Ces désastres n'étoient que les préliminaires des suites de ce funeste équinoxe, qui s'annonça sous les caractères les plus effrayans. Un temps sombre et lugubre, un vent impétueux et terrible, un brouillard épais, puis successivement une pluie rapide, tous ces avant-coureurs d'un fâcheux événement annonçoient la tristesse de la nature. Les vaisseaux n'étant plus en sûreté dans le port, donnoient à craindre, dans leurs oscillations forcées, qu'ils ne fussent brisés. L'Onde salée, rebelle pour la première fois aux ordres de son Maître, franchissoit la jetée avec fracas, et engloutissoit sous ses volutes écumantes les maisons de la rade. Tous les lieux étoient inondés, et les vagues altières se promenoient tranquillement, après leur effet furieux, dans les

rues du Hâvre. Les habitans affligés, courant çà et là, portoient sur leur visage abattu l'empreinte de l'inquiétude. On étoit obligé, pour marcher à pieds secs, de profiter de planches égarées qui à l'aventure voguoient sur la surface de l'eau.

Je fus du nombre des curieux, et j'allai considérer cette belle scène d'horreur. Le vent étant trop impérieux pour pouvoir se tenir sans soutien sur les digues, on se cramponnoit à des pièces de bois de marine, ou autres objets stables. C'est là que je vis de très-loin en pleine mer s'avancer avec orgueil des montagnes d'eau, diminuant de volume à chaque ascension ondulée, venir enfin se briser contre les digues où nous nous trouvions, et par leurs époudrins nous submerger, sans qu'une course pût nous être salutaire, tant leur vélocité s'attachoit à nos pas.

Le tonnerre qui malgré le temps froid grondoit sans éclairs, l'impiété, la coupable impiété qui ne pouvoit se taire, l'eau des bassins dépassant de beaucoup leur niveau, tous ces fleaux, inconnus jusqu'alors, me firent rentrer en moi-même, reconnoître la foiblesse humaine, et plaindre les êtres téméraires qui osent insulter à la Puissance divine, qui dirige à son gré les effets de sa vengeance.

Les maisons mal assujéties trembloient dans

leurs fondemens. Le verre même ne pouvant résister à ces éruptions fougueuses, voloit par éclats; l'ardoise se détachoit à chaque pas, et menaçoit le passant de sa chute incisive et funeste.

La mort aussi frappa des victimes : dix matelots conduisant un sloupe touchoient à la rade, et se félicitoient déjà d'avoir échappé au danger éminent qui les poursuivoit depuis leur départ. Les habitans sur la jetée les croyoient aussi dans le port, lorsqu'un coup de vent fit faire capot à l'embarcation. Tout l'équipage se mit à nager, mais ne put dompter la furie des vagues dont ces marins étoient le jouet; et après avoir vainement lutté avec effort contre les flots, perdant haleine, et d'ailleurs effrayés par les cris de pitié des spectateurs, jugeant de leur péril sans pouvoir leur porter de secours, tant la mer étoit furieuse, ils furent tous engloutis. Il ne resta d'eux que dix chapeaux qui rappeloient aux assistans leurs devoirs envers des familles éplorées qui perdoient leurs protecteurs. On vit long-tems ces malheureux, en perdant leurs forces, déchirés par des lames contraires, s'avançant vers une mort assurée, lever encore leurs bras impuissans vers le ciel, et implorer de la terre un secours qu'on ne put leur donner.

La mer vagabonde en dépassant ses limites, les franchit aussi pour aller ravager les champs

cultivés, et dans le retour impétueux et brusque de ses vagues mugissantes, elle entraîna au milieu de ses gouffres et loin du rivage, soixante moutons, leur parc qui fut déraciné, et le pauvre berger qui pourtant eut la force de regagner la terre à la nage. Le reste fut perdu, sans qu'il en ait paru aucun vestige.

Le soir du troisième jour, quel contraste ! J'allai m'asseoir sur le bord de la mer devenue calme, et tout-à-fait revenue de sa furie. Je contemplai avec enthousiasme le coucher du soleil dorant une partie des flots frémissans, et non soulevés comme le matin par le vent qui étoit alors très-doux. Le ciel azuré n'étoit plus sillonné d'éclairs, un calme parfait avoit succédé au tumulte des flots, et les sens rassurés goûtoient un repos nécessaire : les fleurs flétries reprenoient leur fraîcheur, et le chant des oiseaux célébroit le retour du beau tems. En réfléchissant sur la terrible puissance de l'Auteur de la nature, j'étois pénétré de ses bienfaits qui dépassent de beaucoup sa juste colère, lorsque je vis revenir de la pêche quantité de petites barques rapportant, selon leur coutume, une abondance qui n'est jamais ralentie. Je profitai aussi des libéralités du reflux pour ramasser une quantité considérable de productions marines, parmi lesquelles

F 3

se trouvèrent les zoophytes sertulaires (1), le fongipore rameux (2), le fucus vert (3), et la dendrite violette (4).

J'appris le soir un événement bien remarquable, arrivé près d'Honfleur le premier jour de l'équinoxe, et qui condamne ceux qui refusent de croire à la prédestination. Au milieu des vagues en fureur on aperçut de la jetée du port de cette ville un bâtiment qui paroissoit être dans le plus grand danger. La mer étoit si houleuse que les marins d'ailleurs très-officieux, reconnoissant l'impossibilité de le sauver, et la presque certitude de chavirer eux-mêmes, refusèrent à la première instance, mais s'y décidèrent enfin d'après le vœu unanime des habitans.

Après avoir fléchi le genou devant le Dieu des mers, après avoir imploré sa protection puissante, ces hommes généreux s'embarquèrent

(1) L'espèce appelée, par M. Pallas, docteur en médecine, *la cuscute de mer*.

(2) C'est une production marine à Polipier.

(3) Plante marine de l'ordre des cryptogames, c'est à dire, cachant leurs fruits dans l'aisselle ou l'étendue de leurs feuilles : elles végètent au fond de la mer, et prennent, d'après leurs formes, différentes dénominations.

(4) C'est une espèce de fucus.

dans une goélette, un canot n'ayant pu soutenir la secousse des vagues sans être englouti, et volèrent au secours des naufragés, tandis qu'autour d'eux sombroient des pêcheurs et leurs barques, à la vue de leurs femmes et de leurs enfans réduits au désespoir.

Tous les spectateurs formoient des vœux pour la réussite de cette entreprise périlleuse, et suivoient des yeux chaque lame, si inconstante, que le bâtiment paroissoit à chaque instant devoir être englouti. Mais le ciel protégeoit leur résolution : ils arrivèrent au bâtiment qui n'avoit plus de conducteurs. Il paroît que le voyant hors de manœuvre, les matelots se seront risqués sur la chaloupe qui aura coulé, car on n'a plus entendu parler d'eux.

Ne pouvant ramener ce bâtiment tout démembré dans la crainte qu'il ne leur devienne funeste, soit par un choc violent, soit par sa masse qu'il falloit traîner, ils le laissèrent voguer au hasard, et reprirent route pour Honfleur. Tout à coup ils entendirent des cris perçans quoiqu'étouffés, et aperçurent ! ! ! . . . un homme échevelé luttant contre les flots, et prêt à perdre courage.

Les marins allèrent à lui, et eurent le bonheur de lui sauver la vie. Cet homme, si étonné de se voir hors de péril, avoit perdu la parole. Ce ne-

fut qu'après quelques instans de repos qu'il leur dit qu'il combattoit contre les flots et luttoit avec la mort depuis cinq heures de tems, et que quatre de ses compagnons avoient péri avec leur chaloupe qui avoit chaviré. Quelle prédestination merveilleuse !

Le samedi 22 septembre, on nous servit à dîner des lamprillons (1) d'une délicatesse extrême, et des poires de l'ambroise (2), les plus beaux fruits que j'aie jamais vu, et de la grosseur d'une bouteille.

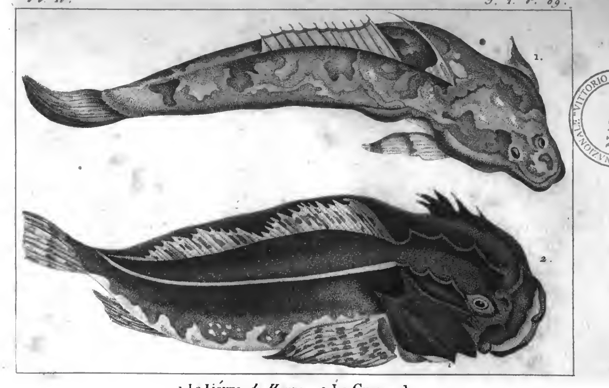
L'après-midi au milieu d'une fête, les matelots furent appelés à une joûte singulière. Un mât enduit de suif pour le rendre glissant sortoit horizontalement du sabord d'un vaisseau. Au bout étoit arboré un drapeau, dont la prise devenoit le signal de la victoire. Ce mât (3) étoit à douze pieds au dessus de l'eau, afin que les athlètes ne se fissent pas de mal.

Les uns au premier pas, d'autres plus avant ne pouvant conserver leur équilibre sur un cylindre si glissant, tomboient de toutes les positions dans l'eau, et reparoissoient aussitôt, puis-

(1) Petromyzon marinus, Linné; ou la Prycka.

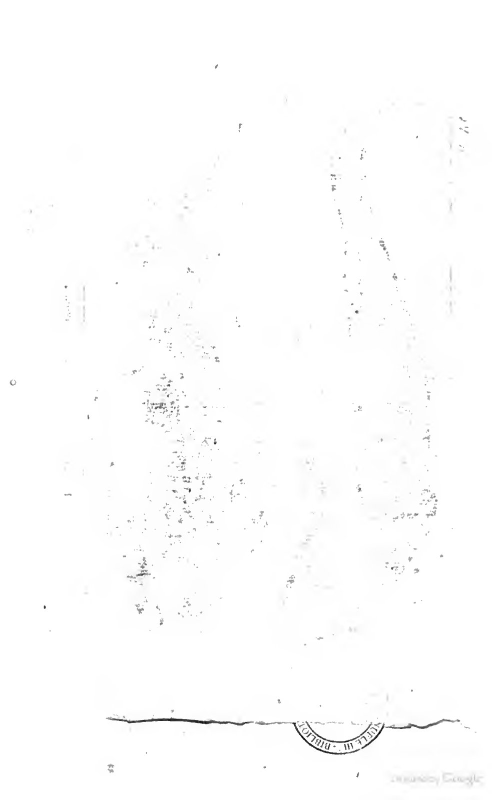
(2) Pyrus sativa, fructu autumnali suavissimo, in ore liquescente, Tourn. Inst. 619.

(3) Appelé *mât de Cocagne*.



1. Le Lièvre *du Havre*, 2. Le Crapaud.

[illegible]



qu'ils étoient tous plongeurs. D'autres à deux pas du drapeau chanceloient, et au lieu de la conquête de l'étendard, alloient cacher leur honte en plongeant au fond de l'eau, et reparoissant plus loin, sembloient y laisser jusqu'au souvenir de leur inaptitude. Il y en eut un cependant plus heureux que les autres; tremblant d'abord, mais ne se pressant pas, il atteignit l'objet de tant de peines, le détacha du cable, le lança dans l'espace fier de sa victoire, et plongea noblement dans l'eau, puis reparut avec le signe de son triomphe au milieu d'applaudissemens universels, et d'une musique guerrière qui célébra son adresse. On termina la fête par un combat naval et une descente, enfin par une prise de place, dont on fit la fiction pour exercer les troupes.

Un de mes pêcheurs habitués m'apporta pour dessiner plusieurs poissons de mer au nombre desquels se trouvoient, le crapaud (1), le congre (2), l'orphie (3). Dans l'estomac du premier

(1) Scorpæna horrida, Linné. Ce poisson a la tête aussi volumineuse que le corps. (Tome Ier., pl. 4, fig. 2).

(2) Muræna conger, Linné. Poisson apode et anguilliforme.

(3) Ce poisson appelé *aiguillette* en Bretagne, est aussi nommé *bélone*. On le pêche depuis mars jusqu'en

je trouvai de petits crabes entiers à moitié digérés, et dans le congre plusieurs crevettes (1). Ainsi ces animaux destructeurs des espèces au dessous d'eux, subissent la même loi, et sont dévorés eux-mêmes par le premier requin qui les rencontre. J'y remarquai aussi le rouget (2), poisson très-délicat, et très-reconnoissable par la structure de sa tête; la loche de mer (3) aux reflets dorés et brillans. Ce même pêcheur m'engagea à aller examiner chez lui deux poissons trop gros pour être transportés. Le premier étoit une roussette (4) de la famille des chiens

juin, à la clarté des flambeaux, au moyen de fouanes ou dards en râteaux.

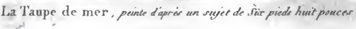
(1) La crevette franche ou chevrette, ou salicoque, Gibba squilla, est un petit crustacé de mer plus menu que la squille que l'on fait cuire comme les écrevisses.

(2) Mullus barbatus, Linné.

(3) Ou aphye marine. Gobius aphya, Linné; Aphua cobites, Willughb., Bellon.; Gobius uncialis, Pinnâ dorsi secundâ ossiculorum septemdecim, Arted.

(4) Ou chat marin ayant une nageoire derrière l'anus, et des trous aux tempes. Par une prévoyance admirable de la nature, cette espèce vorace ne fait que neuf à treize petits à chaque portée. Elle attaque jusques aux pêcheurs lorsqu'elle est affamée. Sa chair a le goût de musc. C'est avec leur peau teinte en vert ou autre couleur, que se fait le galluchat dont les gainiers font un grand usage.

Pl. III. T. 1. P. 91.

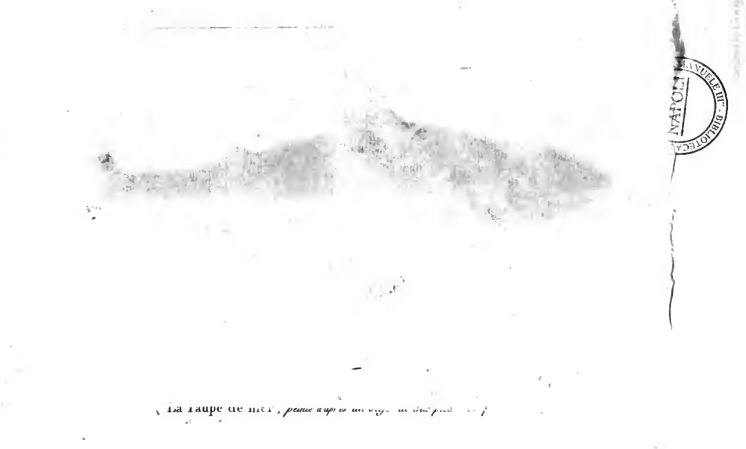


La Taupe de mer, *peinte d'après un sujet de Six pieds huit pouces.*



[illegible] bri [illegible]

[illegible] en bouto[illegible]
[illegible]nacelles.
[illegible]a vulgaris[illegible]
[illegible] Gedes[illegible]
[illegible] printe[illegible]
[illegible]



La Taupe de mer, *peinte d'après un* [illegible]

de mer, à peau rude et sans écailles; et l'autre, la taupe de mer (1), animal de six pieds et demi de longueur, ayant trois rangées de dents, et pesant deux cents livres. Ces poissons dont la chair est peu estimée se vendent aux pauvres gens encore assez cher; enfin la mustelle (2).

J'augmentai le soir ma collection de poissons en allant sous la Hêve y attendre l'instant de la marée. Je rapportai le maquereau (3), poisson très-connu et très-recherché pour sa délicatesse; la squille-mante, dont on fait beaucoup de cas (4); le coquet (5), intéressant par la variété de ses couleurs changeantes. Plus riche en parure qu'en saveur, le coquet cache sous des dehors brillans

---

(1) Ce nom lui est donné au Hâvre par les pêcheurs; c'est un chien de mer (pl. 3) qui a beaucoup de ressemblance avec le *très-grand* de l'Encyclopédie, par ordre des matières, planc. 7, fig. 19, à la différence cependant que la taupe de mer n'a sur les côtés que quatre évents ou boutonnières (Expiracula) et deux nageoires dorsales.

(2) Mustela vulgaris, Rondel., Willughb; Gadus mustella, Linné; Gadus dorso dipterygio, sulco magno ad pinnam dorsi primam, ore cirrato, Arted., Gronov.; à Venise, Donzelina, sorge marina; en Angleterre, Wistle-fish.

(3) Scombrus, scomber, Linné.

(4) Squilla marina.

(5) Poisson du genre du clupe.

une chair insipide. Le chien de mer (1), poisson dont la peau est employée par les menuisiers; il se vend à vil prix aux pauvres gens. Le bar (2), dont les gourmets font grand cas. La lune (3) qui porte sur chacun de ses flancs, au milieu à peu près et au dessous de l'épine dorsale, une tache circulaire d'un brun vert de la forme de la lune lorsqu'elle est à son plein. Ce disque est, ainsi que celui de l'astre nocturne, environné d'un cercle d'un jaune pâle, qui l'éclaire et dessine plus nettement la principale tache. On voit çà et là une quantité immense de petites marques que l'on peut comparer aux étoiles. La vielle (4), dont la chair est peu délicate; sa robe est un assemblage merveilleux de nuances et de dessins différens. Le coloris en est éclatant, et on y admire sans mélange plusieurs des cou-

(1) Le griset dont les caractères particuliers sont, six évents ou boutonnières de chaque côté, et une seule nageoire dorsale.

(2) Poisson recherché par les gourmets.

(3) Zeus faber.

(4) Ou tanche de mer, poisson du genre du labre. Labrus tinca, Linn. Labrus rostro sursùm reflexo, caudâ in extremo circulari, Arted.; Turdus duodecimus, in provinciâ vulgò Vielle, Gesner, Rondel.; Turdus vulgatissimus, Tinea marina venetis, Willughb.: en Angleterre, Wrase, Old-wife et Gwrach.

leurs primitives. Enfin le lièvre (tome I[er]., pl. 4, n°. 1).

J'étois occupé à dessiner ces divers poissons, lorsqu'on vint m'apprendre qu'il n'étoit plus pour moi d'espoir de partir par le Hâvre, et qu'on me conseilloit de profiter d'un parlementaire qui alloit faire voile de Bordeaux pour Charles-Twn. Il fallut se décider à changer de projet, et comme je pouvois disposer de quelques jours, j'allai au sein de ma famille y passer un tems, dont moitié fut consacrée à commencer un ouvrage qui m'avoit été demandé sur la culture du safran, et qui depuis mon retour a été accueilli avec indulgence par l'Institut, aux lumières de qui j'ai eu l'honneur de le soumettre. J'eus également occasion d'observer une fouine privée dont je dois parler ici, bien persuadé que ce récit ne pourra qu'intéresser le lecteur.

VIE PRIVÉE
DE FOLLETTE.

Ce n'est plus de l'animal carnassier, méfiant, farouche, évitant les regards des hommes, du tyran des basses-cours et des colombiers dont j'ai à décrier les sanguinaires habitudes; plus soumis et plus doux, l'individu dont je veux parler est affable, caressant et attaché principalement aux personnes de la maison où il reçoit l'hospitalité. Badin, excitant dans ses folâtres exercices, il force le phlegmatique Carlin à répondre à ses jeux, en sautant par dessus, grimpant, lui léchant le museau, enfin lui secouant les oreilles comme pour mieux le sortir de sa froide indifférence. A cela près de quelques coups de pattes qu'il reçoit toujours en bonne part, sans riposter, il décide le chat lui-même à quitter cette torpeur engourdie qui le rend si maussade à un certain âge, et l'oblige à partager sa gaieté.

La fouine dont la description devient inutile parce qu'elle est trop connue, cet animal à tête



La Fouine s'élançant sur Carlin pour se faire promener.



La Fouine s'élançant sur Carlin pour se faire promener.

fine et triangulaire, au corps souple et alongé, aux jambes très-courtes, à l'œil pénétrant, vif et rusé, à queue noire et touffue pour mieux contraster avec le brun-gris cendré de sa robe, au bond léger, galope ou saute plutôt qu'elle ne marche. Pourvue d'ongles très-aigus, elle grimpe avec facilité le long des murs, et va chercher à exercer son empire dévastateur dans les basses-cours ou colombiers, dont la plus petite ouverture assure un accès certain à cet animal souple, et qui s'alonge à volonté. Mais ce n'est que dans l'obscurité que la fouine se met en marche. Ses sanglantes exécutions se font la nuit lorsque tout repose, et que son œil n'a plus à redouter celui de l'homme.

C'est un très-bon chasseur, point d'affût, car elle n'en a guère la patience comme le chat, mais par surprise. Le bruit qui accompagne ses incursions, lui fait souvent tort; elle n'a point la modération, ni la prudence de la belette et du putois; que lui importe?...... elle est agile, et peut impunément braver le danger. En attendant ces risques à courir, la voilà dans le poulailler qui reconnoît sa proie, étrangle sans miséricorde, pille, mange les œufs dont elle est particulièrement fort avide; n'a de pitié ni pour les âges, ni pour les sexes; inonde de sang le théâtre de son carnage, et entraîne au loin une

partie de ses victimes, dont elle cesse le transport aux approches du jour, et dès les premiers mouvemens qu'elle entend dans la maison. Elle se retire alors en paix dans les greniers si c'est l'hiver, et y jouit du prix de sa cruelle victoire, en contemplant avec joie le monceau de ses victimes.

Comme les bêtes fauves de rapine, elle a logement d'hiver et logement d'été. Ainsi l'hiver, étant la terreur des basses-cours et des colombiers où elle exerce un ravage complet, l'été, elle devient, dans les bois qu'elle habite, le tyran puissant et féroce des peuplades ailées et des quadrupèdes. Elle surprend l'oiseau sur ses œufs!...... et voila toute une famille éteinte!... Egalement l'effroi des garennes, elle les dépeuple en peu de tems des lapereaux, et même des vieux lapins qu'elle surprend au gîte, et sur lesquels elle s'élance en s'y cramponnant avec opiniâtreté jusqu'à l'entière effusion de leur sang.

Si on lui donne la chasse au basset, quoique plus agile et plus légère que le chien, elle ne se fie pas à la rapidité de sa course, et sait fort bien, par prudence, échapper au lancer, et tromper les poursuites en s'élançant de terre dans un arbre creux pour faire perdre le train à ses persécuteurs, ou bien, à défaut de cette retraite, en se branchant dans un arbre. Des chiens arrivent au pied,

pied, mais elle insulte à leur impuissance, semble les mépriser, les nargue avec dédain, jusqu'à ce que le chasseur, accourant aux aboiemens redoublés de sa meute, la punisse à son tour et de son manque de prévoyance, et de sa témérité. Si le coup de feu n'a fait que la blesser, et que les chiens fondent sur elle pour la déchirer, elle les mord et s'élance sur eux avec fureur, se défendant jusqu'à la dernière extrémité avec le même courage et la même intrépidité.

Voilà donc un animal en liberté, très-irrascible, vengeur du plus léger outrage, agresseur même en certains cas; eh bien! qui le croiroit? la fouine à qui un célèbre naturaliste refuse la familiarité, cet animal tyran par caractère a su le plier, et provoque par ses caresses les bonnes graces de ses maîtres. Le chien lui-même, cet ami fidèle et sensible, ne témoigne pas plus d'affection que cette fouine dont j'écris la vie, et qui est âgée de quatre ans, et apprivoisée depuis l'âge de six mois. Elle n'a point l'arrière trahison du singe que la domesticité captive ne fait que masquer; insensible aux caresses, n'obéissant qu'au châtiment, il n'aime son maître que par spéculation de gourmandise. Cette fouine au contraire, n'a pas besoin du ton impératif nécessaire envers le quadrumane pour s'en faire obéir; celui de la

douceur coïncide mieux avec ses principes. Au seul mot de *Follette*, elle accourt sur-le-champ comme le chien le plus fidèle et le plus attentif à la voix qui l'a appelée. Si c'est un étranger, elle le flaire, cherche à s'assurer de ses intentions, et pour se les rendre favorables, elle le lèche doucement sans d'abord s'abandonner, puis retourne à l'un de ses habitués, comme pour s'assurer de lui si elle peut sans crainte se livrer à l'inconnu. Qu'il l'appelle alors sans crainte de refus, elle y vole, et reçoit des alimens qu'elle avoit d'abord refusés de sa main étrangère. Elle les mange devant lui, et fait mille singeries, voulant par là le remercier, et lui indiquer sa reconnoissance. Elle va ensuite retrouver ses maîtres; c'est alors qu'elle redouble de caresses, qu'elle affecte même de leur prouver qu'ils sont plus aimés encore, voulant par ces manières aimables dissiper jusqu'au moindre soupçon de jalousie.

On verra par les traits suivans, que Valmont Bomare a prononcé trop tôt, d'après Buffon, sur le caractère de cet animal.

« La fouine, dit-il, prise jeune, s'apprivoise » à un certain point, mais elle ne s'attache pas » et demeure toujours assez sauvage pour qu'on » soit obligé de la tenir enchaînée. M. de Buffon » en a élevé une qui s'est échappée plusieurs » fois de sa chaîne : les premières fois, elle ne

» s'éloignoit guère et revenoit au bout de quel-
» ques heures, mais sans marquer de la joie,
» sans attachement pour personne; elle deman-
» doit cependant à manger comme le chat et le
» chien. Peu à peu elle fit des absences plus
» longues, et enfin ne revint plus. Elle avoit
» alors un an et demi, âge apparemment au-
» quel la nature avoit pris le dessus, dit M. de
» Buffon. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui
» donnoit, à l'exception de la salade et des
» herbes. On a remarqué qu'elle buvoit fré-
» quemment, qu'elle dormoit quelquefois deux
» jours de suite, qu'elle étoit aussi deux ou
» trois jours sans dormir, et que pour lors elle
» étoit toujours dans un mouvement continuel.
» Tout ceci suppose un animal agile, éveillé,
» jaloux de sa liberté. Les vieilles fouines cher-
» chent toujours à mordre, et refusent toute
» autre nourriture que la chair crue ».

Je vais commenter une partie de ces observations par d'autres.

Nous avions remarqué que Follette n'aime point l'esclavage, et que le moindre lien qui en est le symbole, l'inquiète et la tourmente; c'est pourquoi dans les premiers jours on la laissa parfaitement libre dans les chambres. Elle n'abusa point de notre confiance, si ce n'est un jour qu'après avoir volé un perdreau dans ma

carnassière, le sentiment de l'objet de son penchant naturel lui ayant dit sûrement d'aller manger au loin sa rapine, elle s'éloignoit déjà fière de sa proie, lorsqu'un passant qui lui fit peûr la lui fit lâcher. Elle se déroba bientôt à nos regards, et l'ivresse de respirer un air libre la rendit pour cette fois sourde à nos voix.

Plus de Follette ! Désolation universelle. Tous les gens de la maison sont sur pied, mais ou peut-elle avoir été, se demande-t-on? Où laisse-t-elle les traces de son passage? Peut-être a-t-elle rencontré un frère, une sœur pour la guider dans sa marche incertaine? Son pied léger a déjà franchi les murs et les toits, et l'on n'entend plus le bruit trop sourd du grelot de son collier. Pourquoi ne lui avoir pas attaché plutôt une petite sonnette, se disoit-on? n'avoir pas prévu un semblable événement? La consternation devenoit générale; il sembloit qu'avec elle, elle emportoit tous les agrémens de la maison.

Déjà deux jours s'étoient écoulés, deux jours de deuil, deux jours de regrets; en vain le tambour en avoit publié la fuite à tout le village : un des habitans vient annoncer qu'une fouine qui paroît inquiète et pousse de petits cris, se promène sur son toit, où elle va et vient de long en large, sans sembler vouloir changer de destination. Nos enfans, les plus alertes, sont les premiers rendus à

la maison du villageois. Follette avoit déjà entendu leur voix qu'ils n'avoient pas encore paru. Agitée, cherchant de tous côtés à reconnoître d'où venoient ces sons chéris, quelle fut sa joie dès qu'elle reconnut ses jeunes bienfaiteurs ! Le trait n'est pas plus prompt que son élan vers eux ; elle a parcouru le toit avec la rapidité de l'éclair, s'élance vers les enfans, et par une plainte particulière et jusqu'alors inconnue, réservée sûrement aux circonstances d'attendrissement, elle leur témoigne alternativement le plaisir de les revoir en les léchant sans repos, et sautant d'une épaule à l'autre pour mieux manifester toute l'ivresse qu'elle ressentoit d'avoir retrouvé ses deux petits amis. Voilà, je crois, des preuves d'intérêt, d'attachement, de joie et de sensibilité.

Follette sent fort bien l'heure du repas arriver, et comme ce sont les trois époques du jour où elle est admise en pleine société, et qu'elle est très-sensible à cette faveur, elle la réclame dès le premier coup de la cloche en se présentant au treillage de son angar, où elle est en pleine liberté. Elle manifeste son désir par un petit cri plaintif qui se change en murmure si on tarde à lui ouvrir, preuve incontestable d'une familiarité volontaire. Cependant, quoique grondant fort, elle ne conserve aucun ressentiment, et sa colère s'évanouit aussitôt qu'on se présente pour

la prendre; et loin de chercher à mordre, elle joue incontinent, et lèche son libérateur. A peine introduite dans la salle à manger dont elle a prestement fait le tour pour s'assurer des localités, elle témoigne sa joie de se trouver en aussi bonne compagnie, premièrement à Carlin, son favori; le caresse, l'excite, et en redoublant, sa gaieté semble lui reprocher cet abord glacial si peu digne de ses démonstrations amicales; enfin, Carlin s'animant peu à peu, réfléchit en bâillant qu'il faut jouer aussi, se prête à tous les caprices de Follette, qui, se huchant sur son dos, se laisse ainsi promener, mais lui lèche les oreilles, ou lui cherche les puces pour se mettre au niveau de sa complaisance. (Tom. I[er], pl. V.)

Elle renouvelle ensuite connoissance avec les chats, pas aussi badins, et en reçoit le plus souvent des coups de griffes, qu'elle supporte sans se revancher. Un seul est son ami, et se plaît à mignarder avec elle, et faire assaut de gentillesses; mais Follette, la trop aimable Follette, de l'avis général, a toujours plus de graces, plus de souplesse, plus de délicatesse, et jamais les culbutes forcées où le chat, toujours dans son caractère, cherche à blesser, ne songeant plus qu'il joue.

Répondant à la voix comme le chien, elle s'élance sur la table dès qu'on lui permet,

et passe dans l'intervalle des plats avec une dextérité et une vîtesse surprenante. Elle n'a point de réserve pour certains alimens ; elle mange de tout, mais elle affecte des préférences pour certains mets dont elle est très-friande. Par exemple, elle aime passionnément le laitage, surtout lorsqu'il est sucré. Le riz au lait, les crêmes au café, chocolat et autres, les crêpes, gaufres et sucreries en général. Un morceau de sucre lui étant présenté, on pourroit par ce moyen la faire suivre par-tout, et obtenir même des supplications particulières. Lécher plus ou moins doucement, annonce plus ou moins d'affection, plus ou moins de reconnoissance.

Elle aime beaucoup le pain tendre en boulettes, les noix, les fruits, le fromage à la crême qu'elle lape surtout avec avidité; la viande, le poisson, les sauces de toute espèce; les légumes, comme haricots, épinards, cardons, salsifis et autres, lui sont bons, et satisfont son goût et son appétit. Elle mange des salades récemment assaisonnées ou confites, telles que laitue, romaine, cresson, escarole, chicorée sauvage, céleri et autres; enfin elle est omnivore.

Follette a un goût particulier pour la rhubarbe; il y en avoit sur une table, en infusion dans un pot à l'eau; elle s'élança d'abord avec empressement pour y introduire le museau, et

boire à même; on la laissa faire pour s'assurer de ce caprice singulier : puis l'ayant repoussée, elle revint toujours à la charge, remontant adroitement et avec célérité le nouet de linge qui la renfermoit, à l'aide de ses pattes de devant, se tenant, à l'exemple du singe, sur celles de derrière. On fut obligé de se fâcher pour l'empêcher d'être plus long-tems importune, et de lui montrer le fouet dont elle est fort craintive.

Follette s'accommode très-bien de l'usage des trois services, elle mange peu, mais elle aime à goûter de tous les plats. Sautant d'une assiette à l'autre, elle rend une visite intéressée à chaque convive; et pour salut d'abord, elle le lèche afin d'être autorisée à choisir dans son assiette tout ce qui peut lui être agréable. Elle attire avec sa patte le morceau qu'elle a choisi, ou le mange tout bonnement sans le déplacer, et fait ensuite des culbutes pour payer son écot.

Après le potage qu'elle lape fort lestement, elle mange ragoûts et entremets; suce fort délicatement les petits os qu'elle finit par croquer, moudre et avaler. Quand on lui donne du raisin, elle en témoigne sa joie par mille gentillesses en le mangeant, gentillesses qu'on aime à fixer et à suivre des yeux, et qui n'ont point l'inconvénient de rencontrer la maussade

et hideuse figure du singe, imitateur par excellence.

Follette est si bonne de caractère qu'elle se laisse retirer de la mâchoire le manger, même en trituration, par le grave Carlin qui bat en retraite et l'emporte très-phlegmatiquement, le tout sans rumeur de part et d'autre. Souvent même, devenue plus audacieuse, elle paie Carlin du même front, qui par représaille use envers elle de la même douceur. Quand elle n'est pas troublée dans sa mastication, elle s'en acquitte avec grace, mâchant très-vîte, et toujours aux écoutes, non point tant par crainte que par une suite de son caractère vigilant et sensible. Si le mets est un de ceux qu'elle préfère, elle le prend sur un autre ton; ce n'est plus cette douceur d'habitude pour les alimens ordinaires, mais elle gronde d'un ton de colère, et a par fois un cri aigu et très-fort, sans méchanceté pourtant, quand bien même on voudroit lui ravir. Son intention n'est que de faire peur.

Elle lape pour boire, parce qu'elle a la babine ou lèvre inférieure moins longue que la supérieure.

Un jour au dessert, elle nous donna la comédie. Après avoir visité tous les plats, et en avoir mangé ce qui lui plaisoit (car on la laisse agir à son aise), elle arriva à une assiettée de

de noix ; comme elle en est très-friande, on crut qu'elle alloit en manger. Comment va-t-elle les casser, disoit l'un ; ce ne sera point en les frappant à terre ou avec une pierre, comme le singe, disoit l'autre ; elle trompa toutes les conjectures; et après avoir ôté une à une toutes ces noix, elle se coucha en boule dans l'assiette où elle resta plusieurs momens bien tranquille, puis s'échappant en sursaut sans qu'on ait fait le moindre mouvement, on s'aperçut qu'elle avoit uriné dans ce nouveau berceau où son extrême propreté ne lui permettoit pas de rester plus long-tems.

Lorsqu'après les repas on veut la rentrer dans sa loge, elle prévoit cette contrariété, et cesse d'accourir à la voix qui l'appelle avec plus d'instance que de coutume; mais, afin d'intéresser l'action, on met Carlin à sa poursuite, qui, tout en jouant, parvient à la coiffer; on va la prendre alors sans peine. La pauvre Follette désolée fait ses adieux à celui qui s'en empare, le lèche, et paroît toute confuse d'être éloignée de la société. Pressentant sa captivité prochaine, elle ne veut plus manger de ce qu'on lui offre, tant elle a le cœur gros, et tant elle aime la compagnie, et craint la solitude. A peine la porte de sa retraite est-elle ouverte, qu'elle s'élance des bras de celui qui la porte, et court

cacher sa honte dans son foin d'où elle ne reparoît plus à ses yeux. Elle s'y recouvre si bien, qu'on ne peut plus retrouver le même trou qui lui a servi d'entrée, et quoiqu'inquiète par caractère, elle se laisse approcher, bercer dans ce foin, défiant au chercheur le plus habile d'être plus rusé qu'elle, et étonnée toujours d'être enfin découverte. Alors elle se reconnoît vaincue, et se laisse prendre sans remuer.

Il paroît que se mettre en boule, en se roulant sur elle et jouant avec sa queue, est un de ses grands amusemens, car on la voit presque toujours occupée à ces exercices, même lorsqu'elle est seule : elle entremêle alors avec ses pattes, linge, papier et tout ce qui se trouve auprès d'elle, afin de se rendre invisible, oubliant que son mouvement la décèle toujours.

Je l'ai examinée plusieurs fois dans sa loge, où je la voyois, soit dormir, ou jouer, ou se baigner, ce qui l'éloigne bien du caractère moral des chats. Elle fait des bonds très-vifs autour du vase qui contient l'eau, y trempe une patte, puis l'autre, enfin d'un saut la voilà dedans, d'un autre dehors, se secouant, et prenant mille élans plus gracieux les uns que les autres.

A l'exemple du chat, elle joue avec la souris

qu'elle a prise, mais n'est point aussi cuelle que ce tyran domestique qui lui donne mille morts par ses jeux perfides, en lui laissant et ravissant tour à tour l'espoir de la vie. Follette commence à lui appliquer le coup de dent, et après sa mort joue avec, comme elle le feroit de tout autre objet. Elle sait fort bien distinguer un doigt qu'on lui présente d'un morceau de chair, car elle le lèche, le mâche doucement pour jouer et en faisant la bascule, mais ne mord jamais.

La fouine, ainsi que le renard, marche le nez au vent; aussi distingue-t-elle, même avant d'être introduite dans le salon quand il y a un étranger parmi nous. Elle devient plus timide, et est alors plus avare de ses gentillesses; car cette arrivée imprévue l'intrigue au point, dès son entrée dans l'appartement, de la faire tenir long-tems debout, appuyée sur ses pattes de derrière, pour examiner le nouveau visage, en penchant l'oreille comme pour mieux fixer son attention, et ne perdre aucun des mouvemens de l'inconnu; bientôt elle reprend ses habitudes.

Livrée à elle-même dans un corridor dont tous les appartemens étoient fermés, elle sut distinguer la porte de la maîtresse, gratta, et se plaignit jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert; ce

qui détermine une familiarité purement volontaire, et nullement contrainte.

Ce qui prouve qu'elle n'agit point matériellement, et qu'elle sait fort bien distinguer les gens de la maison, c'est que dans un grand cercle de beaucoup de dames toutes parées, sa maîtresse s'étant cachée parmi la société, Follette ne fut pas un seul instant la dupe de cette supercherie; elle alla droit à elle sans être appelée, redoubla ses caresses, lui annonçant que par-tout elle sauroit la reconnoître, et lui témoigner son attachement pour elle. En vain voulut-on par des déplacemens réitérés, par l'absence même de sa maîtresse, chercher à surprendre son instinct et le mettre en défaut, les déplacemens devenoient inutiles à la reconnoissance, et l'absence ne faisoit que lui causer de vives inquiétudes et la plus sèche froideur. Elle étoit taciturne, déploroit son malheur, tapie sous quelque fauteuil, et y restoit constamment jusqu'au retour de l'être qu'elle chérissoit. Sa présence ranimant à l'instant sa gaieté et sa confiance, elle sortoit de son état taciturne pour aller témoigner à sa maîtresse sa joie de la voir de retour.

Follette aime beaucoup à se tenir sur la tête de ses privilégiés, elle y reste immobile quelques instans, ayant la forme d'un casque dont sa

queue forme la crinière. Elle passe ainsi d'une tête à l'autre, et lorsqu'elle est vis-à-vis le cordon de la sonnette, elle s'élance; et quoique suspendu et très-petit, elle se retient au gland. Le son une fois produit, lui causant probablement quelque plaisir, elle s'y laisse pendre et fait autour du cordon vingt tours de passe-passe pour occasionner de nouvelles secousses, et produire de nouveaux sons.

Follette quitte bientôt ce genre d'amusement, et grimpe en un clin d'œil au plus haut des jalousies, d'où elle redescend avec la plus grande adresse. Quelquefois de l'endroit le plus élevé elle se plaît, à la manière des chats, à se laisser tomber sur ses pattes, par un mouvement spontané qui fait prendre à son corps le centre de gravité.

Sa souplesse est telle qu'elle forme aisément un nœud de son corps. Elle se moule plusieurs fois autour des barreaux d'une chaise, avec une telle promptitude que l'œil peut à peine suivre ses mouvemens. D'autre fois, diversifiant son exercice pour nous le rendre plus agréable, elle écarte les jambes, et cache sa tête sous sa queue qui la recouvre, de manière à faire croire que c'est une boule. Au moindre bruit elle change tout à coup de position, et se trouve subitement sur ses pattes. Alors qu'elle est ainsi disposée à

folâtrer, elle provoque, et agace les animaux quand ils ne veulent pas jouer, saute, repasse dessus les chats, les chiens, jusqu'à ce qu'au moins ils donnent signe de joie ou de mécontentement. Elle ne se rebute pas, et tâche par de plus douces caresses, en léchant par exemple, de les intéresser en sa faveur.

Soit curiosité, soit un hasard qui produisit ce mouvement, un jour qu'elle trouva le forte-piano ouvert, elle toucha plusieurs notes, et sautant à chacun des sons, elle se plut à faire ce petit manège assez de tems pour faire croire qu'elle y prenoit plaisir. Une corde vint à casser, elle fit un bond très-haut, mais sans s'effrayer. Elle voulut seulement chercher à découvrir la cause de ce bruit imprévu. Elle grattoit avec ses pattes sur la table, mais avec tant de vîtesse que craignant pour le poli de l'acajou, et jugeant les résultats de l'expérience de Follette trop discrets pour nous, on prit la liberté de l'envoyer jouer plus loin. Elle revint aussitôt; mais, pour la détourner de ce projet, on lui présenta un morceau de sucre qui mit fin à ses observations.

Sa conduite humble et douce envers un domestique chargé du soin de lever les ordures qu'elle fait toujours dans la même place; et qui, suivant l'usage, commençoit à s'en lasser, et la

traitoit durement, nous fit voir qu'elle n'est pas rancuneuse. Elle le reconnoissoit de préférence, sautoit sur ses épaules dès qu'il approchoit, grondoit seulement un peu lorsqu'il sembloit vouloir la prendre, ne se rappelant que trop de ses étreintes cruelles; puis oubliant le mal passé, elle le léchoit pour le désarmer et distraire sa mauvaise humeur. Elle se laisse par lui suspendre par la queue, et balancer, puis remonte d'une secousse autour de son bras, en jouant avec lui.

Nous la vîmes un jour dans une cruelle perplexité : j'allois partir pour la chasse aux bois; d'autres chiens courans que les miens entrant subitement, et apercevant Follette, qu'ils n'avoient jamais vue, s'élancent en donnant de la voix; mais celle-ci rusée et prudente se précipite sous le poêle où elle se tapit, sans craindre leur fureur : nous eûmes le tems de les mettre en lesse, et de les faire retirer. La pauvre petite Follette sortit bientôt de son repaire, et, à sa manière accoutumée, vint par ses caresses redoublées annoncer combien elle nous avoit d'obligation de l'avoir échappée à un danger aussi éminent. Son cœur battoit encore.

On voit, par ces faits historiques, que les affections sauvages de la fouine, mitigées par

ce

l'éducation, la rendent très-susceptible d'apprivoisement. Quelle différence de Follette policée, ou de Follette primitivement sauvage! Inquiète et méfiante, on tente en vain, dans ce dernier cas, de la surprendre même à l'affût, pour peu qu'elle entende respirer.

Nous n'avons remarqué chez Follette, lorsqu'elle joue avec des animaux de sexe différent, aucun signe de prurit; et dans sa pétulance active, même au milieu de ses plus vives caresses, elle ne se permet aucun acte de lubricité.

J'ai dit plus haut que Follette, à la vue d'un être d'un sexe différent, n'éprouvoit aucun désir, ou du moins qu'elle n'en manifestoit point l'impression, parce qu'encore trop jeune, elle n'avoit pas éprouvé les besoins de la nature dans les titillations du rut; mais l'expérience m'ayant convaincu que Follette étoit un très-beau et bon mâle, je m'appliquai à le suivre dans tous ses mouvemens, et à l'étudier dans les progrès de sa première passion. Un jour donc que nous étions à table, c'étoit vers le 18 mars, une femme de chambre qui probablement étoit dans un tems critique ou autrement, vint à passer dans la salle à manger; Follette la suivit à la piste, jusqu'à ce qu'elle eut ouvert la porte du corridor qui conduisoit à l'appartement où elle avoit affaire.

Elle se dégageoit des caresses multipliées de l'amoureux persécuteur, et, l'ôtant de dessus son épaule, elle voulut le jeter dans la salle pour se dérober à son importunité; mais elle n'eut pas le tems de fermer la porte, que Follette s'est élancé sous ses jupons, et, sans la mordre, ne veut plus la quitter : la femme de chambre interdite veut repousser l'indiscret d'une main trop hardie, puisque se voyant rebuté, il la mordit à plusieurs reprises, tellement enfin que mon père, qui voulut lui faire lâcher prise, fut mordu lui-même d'une manière très-sérieuse. Que faire? Le sang ruisseloit et crioit vengeance; mais le souvenir du caractère de Follette parloit encore en sa faveur, et appaisoit les murmures des autres domestiques accourus au bruit pour porter des secours à la femme de chambre, qui s'étoit évanouie. Sa vie lui fut accordée, aux conditions de le priver de la cause de sa fureur; ce qui fut exécuté le lendemain sans que l'animal poussât un cri, s'étant laissé prendre, et n'ayant pas même cherché à se venger contre ses mutilateurs. Trois jours s'étoient écoulés, que Follette tapie dans un coin refusoit la nourriture, et n'osoit plus reparoître en cet état; on l'accusoit d'avance d'être devenue farouche. Follette farouche ! . . . quel injuste soupçon ! Enfin elle

sortit de prison, mais si honteuse, qu'elle avoit perdu son enjouement, et marchoit devant nous en traînant lentement sa queue. Elle répara et fit oublier son escapade en se montrant bien plus familière et plus propre, s'étant corrigée enfin de tous ses défauts, au point qu'actuellement, sans qu'il soit besoin de la tenir en lieu clos, et d'aller la chercher aux heures de repas, on lui ouvre seulement la porte de sa cabane. Elle fait le tour de la cour, traverse un corridor pour arriver à la salle à manger, et reprend la même route lorsqu'il s'agit de lui donner congé, sans qu'il soit besoin de lui assurer un conducteur. Enfin elle est parvenue à un degré de domesticité complet.

L'aimable Follette, comme on le voit, a trouvé en moi, à qui on eut la barbarie de la sacrifier pour la peindre et la disséquer ensuite, un panégyriste zélé; mais ses mœurs adoucies, son instinct développé sans contrainte, la rendoient digne d'être observée et connue; je ne me repens donc point d'en avoir fait l'apologie, et de lui avoir conservé la vie.

Je m'arrête cependant à ces détails, ne pouvant pas prévoir des particularités sans cesse renaissantes. Le plus sincère éloge qu'on puisse faire de son amabilité, est d'assurer que plu-

sieurs personnes d'une fortune très-ordinaire n'ont pas craint de nous en offrir vingt-cinq et même trente louis, briguant les agrémens toujours nouveaux de sa société récréative.

C'est assez m'occuper de Follette, et craignant qu'un plus long récit cesse d'intéresser le lecteur, je vais parler de la culture du Safran.

CULTURE
DU SAFRAN
DU GATINAIS.

AVANT-PROPOS.

Je travaillois à mon Traité des Plantes usuelles de Saint-Domingue, lorsqu'un zélé partisan de l'agriculture m'observa qu'il n'y avoit rien de complet sur l'Histoire naturelle du Safran, et que toutes les instructions publiées sur sa nature, sa culture et son utilité, étoient disséminées dans divers Ouvrages qui n'étoient point à la portée de tout le monde. Sur l'avis pressant que cet Agronome me donna de rassembler les matériaux épars dans les Écrits immortels de *Duhamel*, et autres Auteurs qui ont traité cette plante bulbeuse, de réunir tout ce qui en a été dit, d'y ajouter mes observations particulières, et surtout des planches caractéristiques que

laissent à désirer les Ouvrages cités, et qui pourtant servent de complément à l'Histoire naturelle du Safran, je me mis de suite à l'œuvre, et j'ai fait mon possible pour que mon Code des Safraniers instruise suffisamment ceux qui auront à le consulter.

Monsieur *Pieyre*, Préfet du département du Loiret, lieu de ma résidence, et où cette plante précieuse entretient un commerce considérable, Mr. *Pieyre*, ami des arts, et protecteur de tout ce qui peut contribuer au bien de ses Administrés, eut la bonté de sourire à mon travail, et m'engagea à ne point laisser en porte-feuille un manuscrit intéressant pour les Agriculteurs, et à ne pas me réserver exclusivement l'avantage d'un Manuel dont la publicité pouvoit devenir d'une utilité générale.

Quelle fut ma satisfaction après ce

premier suffrage, lorsqu'ayant eu l'honneur de le soumettre aux lumières de l'illustre *Lacépède*, je reçus une nouvelle approbation de sa modestie encourageante, avec conseil de le soumettre à la sanction impartiale de l'Institut national, centre et foyer des connoissances humaines; même indulgence pour mon travail de la part des Commissaires chargés de l'examiner, et d'en faire le rapport à la Classe des sciences physiques et mathématiques, lesquels s'expriment ainsi :

« Nous devons à La Rochefoucault, » Duhamel et Lataille-Desessarts, la » connoissance des procédés employés » en France pour cultiver, récolter et » dessécher le Safran, article, comme » on sait, d'une assez grande impor- » tance dans la balance de notre com- » merce.

» Mr. Descourtilz, qui habite le canton
» où on cultive le plus le Safran, vous
» a remis sur sa culture un Mémoire
» accompagné de planches, dont vous
» avez désiré que nous prissions con-
» noissance. Ce Mémoire est rédigé
» avec ordre et clarté, et il satisfait à
» ce qu'on désire de savoir sur son
» objet, etc. »

Dès ce moment je ne balançai plus à publier mon Mémoire, et ma timide incertitude prenant le caractère d'une résolution fondée, je me décidai à l'offrir au Public, sous les auspices de Mr. *Pieyre*, Préfet de mon département, qui voulut bien me faire l'honneur d'en accepter la dédicace.

CULTURE
DU SAFRAN
DU GATINAIS (1).

Idées générales. La propagation de la culture du Safran depuis quelques années, mérite l'attention des spéculateurs. Il n'est point un agriculteur journalier, dans le Gatinais surtout, qui ne fasse des sacrifices pécuniaires et manuels pour tirer l'essence des soins exigeans que demande la culture de cette plante lucrative. L'homme aisé et propriétaire y consacre une portion de son terrain; et l'indigent, dans l'espoir de soulager son état de misère, se prive, économise et afferme à un prix considérable les terres propres à ce genre de culture. Il est bientôt au niveau de ses affaires, par l'avantage qu'il en retire.

(1) J'avois dédié ce Traité au Préfet du département où est située la terre de mon père, lorsque des circonstances m'obligèrent de réunir tous mes manuscrits au journal de mes voyages. Je prie donc ce magistrat de vouloir bien trouver ici l'expression de mes regrets et de ma reconnoissance.

Cette culture, qui ne peut avoir lieu en grand parce qu'elle exige beaucoup de bras, est particulièrement en vigueur dans les pays peuplés; elle ne peut donc être tentée avantageusement que par des pères de famille laborieux, qui trouvent à occuper d'une manière utile tous les individus qui la composent; car elle assujétit à des détails minutieux, seuls possibles à celui qui y trouve un intérêt personnel : c'est assez faire connoître que l'habitant bourgeois doit exclure de ses projets cette importante spéculation qui lui deviendroit trop dispendieuse.

Le célèbre Duhamel, dans ses Élémens d'agriculture, entre dans beaucoup de détails sur la culture de cette plante bulbeuse; mais des observations particulières tant sur la nature de l'oignon, que sur l'utilité et l'inconvénient de le perpétuer; d'un autre côté, la facilité où j'étois, en suivant dans le Gatinais les travaux des journaliers, d'ajouter au mémoire des dessins pour ne rien laisser à désirer au lecteur; toutes ces considérations m'ont déterminé à suivre les tracés d'un aussi bon modèle, et à recueillir après lui les particularités échappées à la rapidité du vol de ce savant observateur. Quelques réflexions politiques furent également un des points qui m'y décidèrent.

Je vais suivre dans son plan, Duhamel. Pline,

dit-il, fait mention du Safran d'Afrique, de celui de Sicile, de celui d'Asie; mais il ignoroit encore la culture de celui des Gaules.

La Rochefoucault, qui a écrit au siècle dernier sur le Safran cultivé dans l'Augoumois, dit qu'il y en avoit peu dans cette province avant 1520; mais que les habitans déjà reconnoissoient tout l'avantage de sa culture, d'après le produit lucratif des récoltes des bonnes années, qui payoient largement la valeur du fonds de la terre.

Importation du Safran dans le Gatinais. Si l'on en croit nos vieillards du Gatinais, le Safran y a été transporté, et sa culture tentée par un seigneur de Boines, qui l'apporta d'Avignon. Quoi qu'il en soit, ils conviennent unanimement que sa culture y est recherchée de mémoire d'homme. Elle y faisoit de sensibles progrès depuis la destruction du gibier, malgré la pénurie de bras; mais ce produit avantageux cessera bientôt de l'être autant, si, comme autrefois, les safraniers sont obligés d'entourer leur terrain, puisqu'à cette époque les échalas sont, indépendamment d'un prix exorbitant, d'un entretien dispendieux. Est-ce un mal pour l'intérêt des autres cultures?... Pourtant le seul désavantage de celle du Safran, est qu'elle détourne beaucoup de bras; ce qui nécessairement fait un

déficit en raison de la pénurie dans laquelle on s'en trouve.

Le Safran du Gatinais est estimé supérieur à celui du Languedoc, du Poitou, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, et même de la Normandie, etc. Aussi les négocians en ce genre ont-ils soin de mêler avec lui celui d'une qualité inférieure, qui s'empreint bientôt de son odeur pénétrante, et le décharge du réhaut de sa couleur. Cette supériorité paroîtroit venir de ce qu'on ne fume point dans le Gatinais les terres à Safran.

Description du Safran. Je transcris ici la description de Duhamel, qui ne peut être faite plus exactement.

Mathiole, dit-il, a nommé cette plante *crocum;* Jean Bauhin et Dodonée l'ont appelée *crocus;* Garpar Bauhin, dans son Pinax, et Tournefort l'ont appelée *crocus sativus;* enfin Park, et Ray dans son Histoire des plantes, lui ont donné le nom de *crocus sativus autumnalis*. Cette plante, ainsi que ses pistils desséchés, sont connus en français, sous le nom de *Safran*. C'est celui prescrit dans les Dispensaires de médecine, et tant recherché par les habitans du Nord.

Le Safran (planche VI) est une plante bulbeuse. Sa bulbe ou oignon est solide et charnue. Celles qui sont bien formées ont en-

1. Maladie du Fausset. 2. le Fausset. 3. la Mort. 4. Sclérote des Safrans.

[illegible]


NAPOLI
BIBLIOTECA

viron, non point seulement un pouce de diamètre sur un pouce et demi de hauteur, comme dit Duhamel, mais au moins le double. Elle est aplatie en dessous et en dessus; on y voit un enfoncement à peu près semblable à celui où est placée la queue d'une pomme. (Planche IX, fig. 1ère).

La substance de cet oignon est recouverte de plusieurs enveloppes sèches, de couleur fauve, formées par un nombre de filamens posés parallèlement les uns aux autres : ces enveloppes se nomment *la robe de l'oignon*. (Planche VI, *b*).

Dans une cavité qui est au milieu, et à la partie supérieure de l'oignon (planche IX, fig. v, *aa*), on aperçoit une, deux ou trois pyramides de couleur fauve et brillante (pl. IX, fig. iv, *aa*); et sur les côtés du même oignon, on en voit encore de plus petites (planche IX, fig. iv, *bb*) : c'est de ces endroits qu'on peut regarder comme des boutons, qu'on voit sortir les feuilles, les fleurs, et même les caïeux ; et quand on enlève les enveloppes coniques (pl. IX, fig. iv, *c*) qui forment ces boutons, on aperçoit un mamelon de même figure, qui, étant coupé suivant sa longueur, paroît être un petit oignon contenu dans le gros, et qui renferme les rudimens de la plante. (Planche IX, fig. vii, *aa*).

Le corps de la bulbe (pl. IX, fig. vi et vii)

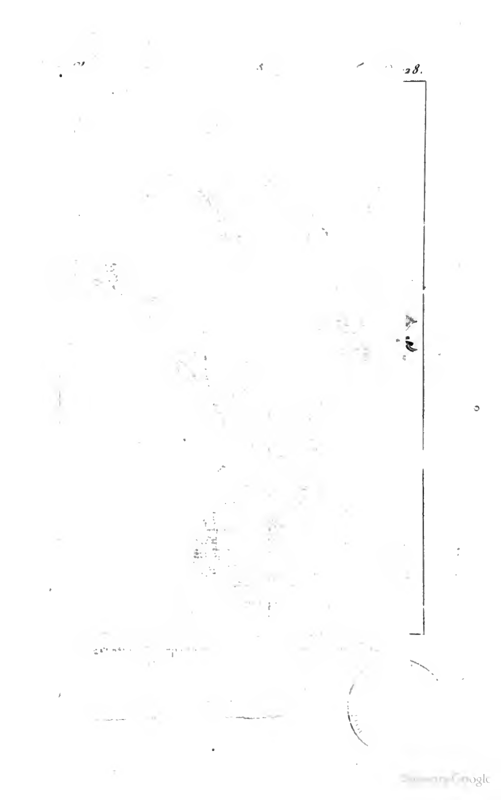
coupé en différens sens, paroît être d'une substance uniforme, et assez semblable à la chair d'une pomme.

Dans le mois de septembre, quand les pluies d'automne commencent à humecter la terre, sortent les racines de la base de la bulbe (planche VI, *dd*); les mamelons, dont je viens de parler, s'alongent, et la fleur commence à se dégager de la robe ou des enveloppes de l'oignon. (Planche IX, fig. 11).

Le bouton de la fleur enveloppé d'une coiffe mince formée de plusieurs membranes (pl. VI, *ee*), et porté sur un pédicule, s'élève pour gagner la superficie de la terre; à mesure que le pédicule s'alonge, ce bouton se dégage de sa coiffe, et se montre sous la forme d'un corps ovale (pl. IX, fig. 11), long d'un pouce et demi ou deux pouces, dont le diamètre est de cinq à six lignes; il est supporté comme sur un pédicule par un tuyau (planche VI, *f*) qui a au plus une ligne de diamètre. Ce tuyau est la partie inférieure de la fleur, et cette fleur s'élève au dessus du terrain d'environ deux pouces.

Cette partie fistuleuse de la fleur s'évase considérablement par le haut, où elle se divise en six grandes parties qui étant rassemblées forment le bouton (planche VI, *g*) dont nous avons parlé. Elles se séparent ensuite les unes des

autres



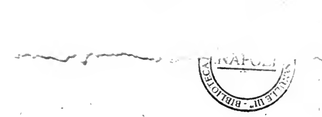


Progression de l'épanouissement des fleurs du Safran.

Analyse du Safran, *demi-Grandeur naturelle.*



[illegible] dans l'i[illegible]
[illegible] *bon* qui
[illegible] d'un [illegible]
[illegible] de deux [illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible] du peu[illegible]
[illegible]


NAPOLI

autres (*h*), elles s'écartent, et quand la fleur est épanouie (*i* et *k*), chaque découpure (*llll*) paroît un grand pétale ovale, de sorte que cette fleur ressemble alors à une petite tulipe fort pointue par le bas. Comme la couleur de cette fleur est d'un gris de lin violet fort tendre, les champs qui en sont garnis sont agréables à la vue. Souvent la fleur est bessonne, et porte alors dix et même douze pétales, et le nombre des stigmates, qui augmente en même proportion, a quatre, cinq et jusqu'à six flèches.

Trois de ces découpures sont un peu plus grandes que les trois autres; elles ont environ deux pouces de longueur, sur un pouce de largeur : on aperçoit dans l'intérieur de la fleur, des étamines (planche VII, *bbb*) qui prennent leur origine des découpures de la fleur; ces étamines sont composées d'un filet blanchâtre qui porte un sommet long de cinq à six lignes, formé de deux capsules qui, en s'ouvrant suivant leur longueur, répandent une poussière d'un jaune très-vif.

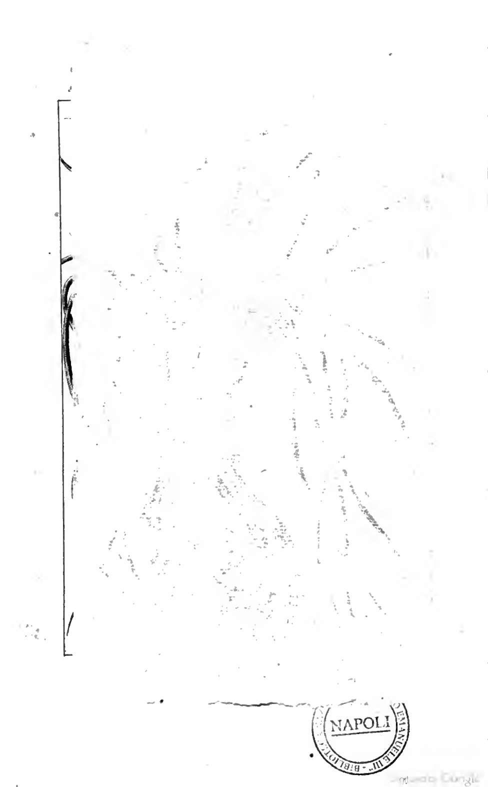
Le pistil (planche VII, *a*) est composé d'un embryon (*c*) sur lequel repose la fleur : il est ovale, et a environ un demi-pouce de longueur; il est supporté par un filet qui part de la bulbe même, et qui enfile toute la longueur du pédicule (*d*) qui est fistuleux. Cet embryon qui est

d'une forme triangulaire, devient, quand la fleur est passée, une capsule à trois loges qui renferment plusieurs semences rondes : le style qui est unique, enfile la partie étroite de la fleur (*f*), et quand il s'est élevé dans le disque de quatre à cinq lignes, il se divise en trois grands stigmates de quinze à dix-huit lignes de longueur. (Planche VII, *g*). Le style (*a*) est blanc, les stigmates sont d'un rouge vif et brillant; ils sont assez longs pour excéder un peu les échancrures du pétale. Ils sont plus menus à leur origine que vers leur extrémité où l'on remarque des cannelures assez fines. On verra dans la suite que ce sont ces stigmates qui fournissent seuls la partie vraiment utile du Safran.

Si l'on arrache un oignon dans le tems de la fleur, on voit les feuilles de cette plante depuis le nombre de deux jusqu'à huit (planche VI, *m m*, et planche IX, figure 11, *b*) qui sont renfermées par les mêmes enveloppes que la fleur. (Planche VI, *e*, et planche IX, *c*). Elles sont très-étroites, pointues, glabres, d'un vert foncé, et ont dans toute leur longueur de dessus une ligne blanchâtre. Peu de tems après que la fleur est passée, ces feuilles sortent de terre (pl. VIII); elles sont à la fin de l'hiver, période de leur accroissement, longues d'un ou deux pieds. Elles représentent une espèce de petite gouttière;

Multiplication des Oignons, pendant les trois années.

[illegible]



car elles sont creusées en dessus, et elles forment en dessous une arête. La partie des feuilles qui est en terre, est jaunâtre; celle qui est hors de terre est d'un vert éclatant, de sorte que les champs de Safran paroissent pendant tout l'hiver couverts d'une très-belle verdure. Ces feuilles jaunissent au printems, et peu à peu elles se dessèchent : on les arrache alors; et, pendant tout l'été, les champs de Safran que l'on voit bien cultivés, semblent être dénués de toute végétation.

Les petits mamelons de la troisième année (planche VIII, *aa*) attachés dessus les oignons de la seconde (*bb*), eux-mêmes végétant des débris de l'oignon épuisé de la première année (*c*), et qui ont donné naissance aux fleurs et aux feuilles, grossissent peu à peu pendant l'hiver : l'oignon qui les porte se fane, se dessèche, et devient aride à mesure que les nouvelles bulbes font des progrès (planche VIII, *c*); de sorte qu'au printems on trouve deux, trois ou quatre nouveaux oignons implantés sur les débris de l'ancien, qui est presqu'anéanti. C'est par rapport à cette multiplication qu'on est obligé de trois en trois années de relever les oignons pour les diviser.

On voit, par ce qui vient d'être dit, qu'on

peut établir pour le caractère du Safran, d'avoir, en place de calice, une coiffe membraneuse composée d'une seule pièce. Le pétale est unique; par le bas il forme un tuyau menu qui se divise à son extrémité en six grands segmens ovales. On aperçoit dans l'intérieur trois grandes étamines qui prennent leur origine du pétale, et qui sont beaucoup plus courtes que les découpures du pétale. Ces étamines sont formées de filets menus et de sommets composés de deux capsules longues, dans lesquelles la poussière fécondante est renfermée.

Le pistil est formé d'un embryon oblong, d'un style filamenteux qui s'élève à la hauteur des étamines, et de trois stigmates plus larges par leur extrémité que par la base, et striés suivant leur longueur.

L'embryon devient une capsule à trois loges, qui renferme plusieurs semences arrondies. (N°. 1).

Or toute l'analyse du Safran d'après le chevalier Lamark, dans sa Flore française, se réduit à faire connoître qu'il a les fleurs distinctes, disjointes, bissexuelles, pétalées; que son ovaire est sous la corolle; que la corolle en est polypétale, composée de six pétales; que la fleur a trois étamines, que la corolle est régulière et symé-

1. Le Colchique. 2, *Sa fleur de grandeur naturelle*. 3. La Carthame.



1.

trique, que les trois stigmates sont grêles, roulés et qui ne recouvrent point les étamines (*).

CULTURE DU SAFRAN. Je reprends mon récit.

TERRAIN QUI LUI EST PROPRE. Les terres fines, meubles ou glaiseuses ; les grouettes noires, surtout épierrées, sont celles les plus convenables à la végétation du Safran, qui ne se plaît pas dans les terres trop fortes, dans les sables ni dans les terrains humides. Il lui faut de huit à neuf pouces de fond. Il pullule plus avantageusement dans une terre noire, légère où les oignons plus gros que par-tout ailleurs ont jusqu'à deux pouces de

---

(*) La différence qui existe entre le Safran, et le colchique d'automne qui lui est comparable pour la forme extérieure (planche XI), se réduit aux caractères génériques suivans : fleur liliacée, ayant un seul ovaire chargé de trois styles, la corolle fort longue, dont le tube nait immédiatement de la racine ; une tige plate, comprimée et striée dans sa longueur ; un spath d'où s'échappent deux et quelquefois trois tiges ; chaque fleur composée de trois pistils distincts et non réunis, terminés par trois stigmates peu apparens, et de six étamines, en quoi le colchique diffère du Safran qui n'en est pourvu que de trois. Cette plante qui fleurit en automne avant son feuillage, qui ne paroît qu'au printems suivant, au nombre de quatre feuilles semblables à celles du lis blanc, se trouve dans les prés ; on l'appelle dans le Gatinais *ailleau*, et dans d'autres endroits *mort aux chiens*.

diamètre et sont vigoureux et bien nourris. Mais, si cette espèce de terre favorise la perfection de l'oignon, une terre roussâtre développe beaucoup plus de fleurs, qui d'ailleurs deviennent plus belles aux dépens de l'oignon. (N°. 2).

Qualité des oignons. On remarque également, dit Duhamel, que dans le même terrain se rencontrent deux espèces d'oignons; les uns larges et aplatis donnent plus de caïeux; les autres arrondis donnent plus de fleurs. On a vu sur un seul de ces derniers, trois germes et onze fleurs. L'oignon meurt tous les ans, et c'est le nouveau caïeu qui le remplace. Il se noue donc vers le mois de décembre, et à sa parfaite crue, laisse sous lui l'ancien oignon dont il a tiré toute la substance.

Différence dans les robes. Il est des oignons dont la robe est de couleur fauve; d'autres dont la nuance passe successivement de cette teinte foible au rouge, et rouge brun foncé; cela paroît n'influer en rien sur la qualité de l'oignon, et cette différence semble dépendre des veines de terre d'où ils ont été tirés. Souvent un seul oignon donne dix caïeux.

Température convenable. Le faux dégel et la grande gelée sont très-contraires au Safran. En 1789, dans l'hiver si rigoureux de cette année,

F. 1.

F. 4

a a b b c

F. 5

F. 6

F. 7.

a a

F. 2.

b c

F. 3.

Analise des Oignons. 3. le Tacon. 2. Fleur *sortant de la terre*.

les oignons gelèrent, et leur multiplication n'offrit aucun avantage ; en sorte que, pour réparer cette perte considérable, on eut beaucoup de peine à trouver de quoi replanter. (N°. 3).

Préparation de la terre. On donne trois façons à la terre qu'on destine au Safran. On se sert de houes ou de mares, d'après les usages des différens pays; on laboure, ou plutôt on fouette la terre jusqu'à neuf à dix pouces de profondeur, de manière à la rendre plus poreuse que le terrain qui l'environne, dont elle dépasse de beaucoup le niveau. On a soin de la rendre pour ainsi dire grumeleuse, et même pulvérulente, à force de l'épierrer et de l'émotter. Ce n'est pas que de petites pierres, jusque de la grosseur d'une noix, nuiroient prodigieusement à la sortie de la tige du Safran, puisque la force végétative lui en fait souvent déranger de beaucoup plus fortes, mais ce sont des efforts inutiles qu'on a soin de lui épargner. Une motte lui fait beaucoup plus de tort en ce qu'elle est plus divisible, et qu'elle adhère à ses parties latérales. (N°. 4).

Époque des labours. La première façon qu'on appelle *hiverner* ou le *marage* , suivant les pays, se donne depuis la Saint-André, la Saint-Martin jusqu'à Noël.

La seconde façon qu'on appelle *biner* ou rafraîchir les terres, dans tout le mois d'avril, ou au plus tard dans le commencement de mai.

La troisième façon qu'on nomme *recouler* ou *rebiner*, se donne à la veille du plantage (N°. 5).

Le plantage a lieu de la mi-juillet jusqu'au 8 septembre, d'après les dispositions plus ou moins favorables de la saison. On ne fume point la terre en Gatinais, comme dans l'Angoumois, avec le fumier pourri de brebis, bœufs et chevaux, n'excluant que celui de porcs; mais, lorsque le terrain est une fois préparé et planté, il est piqué aux quatre coins de défenses ou branches d'épines qui servent à indiquer qu'on doit s'abstenir de marcher dessus, ne connoissant point, avant la sortie des fleurs, la direction des sillons parallèles dont l'intervalle sert aux safraniers à à poser leurs pieds pendant la cueillette.

Lors donc que la terre est bien ameublie et bien disposée par trois bons labours, on plante les oignons comme il suit : le cultivateur ouvre sur une des rives du terrain, une tranchée ou sillon de sept pouces de profondeur dans toute la longueur du champ ; une femme ou enfant le suit, et range à mesure au fond de la tranchée, les oignons sur leur base, à un pouce les uns des antres. Au bout du rayage le mareur en ouvre un autre à six pouces de distance, et jette à

mesure la terre du second sillon, pour combler le premier, et recouvrir les oignons qui se trouvent alors sous six pouces de terre. La grande habitude des safraniers dans la direction de cet ouvrage, fait qu'ils ne se servent jamais de cordeau pour la plantation, et cependant les raies se trouvent toutes régulièrement parallèles; ce qui donne un très-joli coup d'œil à l'époque de la sortie des fleurs.

Des cultivateurs plantent leur Safran aussitôt qu'il est arraché, et croyent devoir à cette pratique une plus belle floraison : d'autres qui ont arraché les oignons en juillet ne les replantent qu'en septembre, parce qu'ils prétendent qu'étant ainsi desséchés, ils sont moins sujets à se pourrir. Comme nous ne voyons point, dit Duhamel, pourquoi les oignons pourriroient plutôt la première année qu'on les met en terre que la seconde et la troisième, nous inclinerions pour la pratique des premiers. Cette réflexion est toute naturelle, et des safraniers versés dans cette culture, que j'ai questionné sur ce point, sont pleinement de l'avis de Duhamel, d'après leurs remarques dont ils m'ont fait part. (N°. 6).

Préparation des oignons. Les uns ne dérobent point le Safran ; d'autres dépouillent l'oignon de cette enveloppe au moins inutile, parce qu'alors ils sont plus à même de découvrir

la mort ou carie, de l'extirper dans les moins gangrenés, et de rejeter ceux sans remède, bien faits pour désoler une plantation en communiquant à leurs voisins cette maladie pestilentielle.

Quoique La Rochefoucault soit d'avis de diviser les gros oignons en autant de caïeux qui s'y rencontrent pour multiplier le nombre, néanmoins on n'obtient par cette méthode abandonnée, cette pratique délaissée, que des rejetons imparfaits; et l'on préfère en général une petite quantité d'oignons, bons, parfaits et bien constitués, à une plus grande d'une qualité médiocre et inférieure.

Développement des oignons. Un tems calme, serein et sans pluie, développe de l'oignon du Safran des racines en assez grand nombre; et dès que les premières pluies d'automne ont pénétré la terre, on voit bientôt poindre la fleur. On donne alors, entre les sillons, une légère façon de deux pouces au plus de profondeur, évitant bien de couper les fleurs naissantes avec la houe ou la mare.

Floraison. C'est vers les premiers jours d'octobre, époque d'une grande surveillance parmi les safraniers, que les fleurs sortent de terre. Les bras sont tous en activité pour les

recueillir, et ne leur point donner le tems de trop s'évaporer. Le développement s'opère quelquefois si subitement, que celui qui vient de passer dans un sillon n'est point arrivé au bout de la pièce, qu'il est obligé de parcourir de nouveau les mêmes raies pour y cueillir les fleurs écloses depuis son passage. (N°. 7).

Les feuilles (planche VIII, *e e e e*) paroissent après la floraison, et recouvrent la terre, pendant l'hiver, d'un tapis vert qui plaît à la vue, et qui devient le gîte des lièvres si la safranière n'est point entourée. C'est alors qu'ils font beaucoup de dommages, car leur dent meurtrière suspend la végétation, et empêche le développement de l'oignon.

Animaux nuisibles. Les lièvres et les lapins ne sont pas les seuls animaux à craindre; les taupes qui fouillent des souterrains, les rendent praticables aux rats, mulots et souris, qui sont très-friands des oignons; c'est pourquoi les safranières situées près des maisons sont le plus souvent endommagées.

Ce feuillage éteint sa verdeur sous l'influence du soleil du printems; c'est alors, vers la fin de mai, qu'on l'arrache pour le faire sécher, et le donner l'hiver suivant aux vaches qui en sont fort friandes. Ces feuilles cèdent facilement

à la main, la base près l'oignon en étant déjà décomposée (*). (N°. 8).

TRAVAUX DE LA SECONDE ANNÉE. Vers la mi-juin environ, on donne au même champ la première façon ou *raclage*, de trois à quatre pouces de profondeur. La seconde se donne à la fin du mois d'août, et c'est vers la fin de septembre que se donne la troisième, qui n'est qu'une sarclée de deux pouces de profondeur.

TRAVAUX DE LA TROISIÈME ANNÉE. Les mêmes dispositions de culture ont lieu pendant trois années consécutives, et ce n'est qu'à la quatrième, dans les mois de juin, juillet et août, qu'on arrache les oignons.

ARRACHIS DES OIGNONS. On se sert de la mare pour découvrir, dans chaque rangée, les oignons avec la plus grande précaution; c'est pourquoi on établit la tranchée un peu au devant de la place où ils ont été posés. Le mareur est suivi d'enfans qui les déterrent, et

(*) L'herbe s'arrache à la fin de mai, lorsqu'elle est sèche. On la laisse faner, puis on la ramasse. Elle convient aux vaches, et ajoute à la quantité et à la bonté de leur laitage. L'arpent fournit environ soixante gerbes de dix livres la première année, et cent gerbes les deux années suivantes. Quatre jours suffisent à un ouvrier pour arracher, faner et botteler le fourrage d'un arpent de Safran.

les transportent dans des paniers au bout du champ, où ils les mettent en tas reposer environ six semaines. D'autres les replantent presqu'aussitôt après avoir été arrachés. Ceux-ci les dérobent; ceux-là conservent leur enveloppe qui, comme nous l'avons déjà observé, est au moins inutile.

Usage qu'on fait des oignons. Ce n'est plus dans le même champ que peuvent se replanter ces oignons à Safran; ils ont épuisé par leur séjour trisannuel tout le suc nourricier du terrain, qui ne peut être propre à une semblable culture qu'après un repos de quinze ou vingt ans. On emblave ordinairement les arrachis de Safran en avoine mêlée avec du sainfoin, et quand ces plantes ont exercé la terre pendant neuf ans, on y plante ordinairement de la vigne, ou bien de l'orge, puis du froment. Duhamel observe que l'intervalle de vingt ans seroit bien moins long, si l'on étoit dans l'usage de restaurer ces terres épuisées en les fumant; mais l'innovation fut de tout tems proscrite par les paysans: ensorte qu'on ne peut résoudre d'une manière positive cette probabilité.

Ce n'est point la première année que la terre a épuisé en faveur des oignons une partie de ses sucs nourriciers, elle en possédoit bien au delà de leurs besoins; aussi, ne prenant que l'habitude

de son influence végétative, ils donnent moins de fleurs que l'année suivante, où les oignons ont commencé à se multiplier. Ce n'est que la troisième année que la récolte moins abondante, les fleurs plus grêles, annoncent que la terre a besoin de repos. C'est pourquoi l'on a bien soin d'arracher les oignons dans la quatrième année. La multiplication des caïeux est telle, que l'arrachis d'un demi-arpent produit en oignons de quoi planter un arpent et plus.

La Rochefoucault annonce que six boisseaux en ont produit treize en deux ans, et que cinq boisseaux en ont produit vingt en quatre ans.

Observations. La rigueur des hivers si funestes au Safran est la cause que les oignons sont plantés aussi profondément en terre; car, dans un pays où l'on n'auroit point à redouter l'influence des gelées, il suffiroit de les mettre à trois ou au plus quatre pouces sous terre.

Remarques sur la température. Un grand hâle, depuis le premier juin jusqu'au vingt-cinq, annonce une récolte abondante. Quand il pleut en juillet et août, on a peu de Safran à la récolte suivante.

Récolte du Safran. Un automne beau, sec et chaud protège le développement des fleurs du Safran, tandis que cette saison, venteuse, trop pluvieuse et froide, en ralentit la floraison.

Ainsi, si vers la fin du mois de septembre le tems chaud est accompagné de pluies douces, les fleurs se forment et pointent à vue d'œil, et leur parfaite sortie n'attend même point le déclin du soleil qui les a vu naître. Le matin, au réveil du diligent cultivateur, les champs, comme recouverts d'un tapis gris de lin violet, lui annoncent l'abondance, sourient à son travail, et promettent de récompenser largement ses peines et son labeur. Mais c'est l'époque aussi où cette culture exige sa plus grande vigilance; voilà les derniers soins qu'elle nécessite : il n'a pas de repos, pour ainsi dire, à espérer soit le jour, tems de la cueillette, soit la nuit destinée à éplucher les fleurs. Malgré toute cette sollicitude, ils sont souvent contrariés pendant cette récolte, et à la veille d'une complette abondance que la fécondité semble leur promettre. Ces malheureux journaliers éprouvent des pertes de leur abondance même; car, pendant la cueillette, un gros vent souvent meurtrit les fleurs, et une pluie les pourrit. C'est ce qu'on a éprouvé dans la même récolte en 1805, où après un semblable fléau, c'est à dire les fleurs d'abord contusées par le vent, ensuite pourries par une forte pluie qui en contrarièrent la cueillette, les fleurs ne se gardoient au plus que cinq heures, et faute de bras pour les éplucher en si peu de tems,

en raison de ce que cette récolte se rencontra avec celle de la vendange tardive, on en perdit une grande quantité qu'on fut obligé de jeter, sans le moindre espoir d'aucune spéculation.

COURS DU PRIX DU SAFRAN. Cette disette empêcha le Safran de monter. Comme il tire sa valeur de son abondance, et qu'en général plus il est rare, moins il est cher, il ne valut donc au commencement de 1806 que de 42 à 50 liv., tandis que les années précédentes où il y en eut en abondance, il valut jusqu'à 96 liv. et même cent francs la livre. C'est une remarque assez particulière. La cause qui en est toute simple, provient de ce que plus les récoltes sont abondantes, plus les levées en sont recherchées, et l'exportation considérable; il y a donc spéculation et concurrence de la part des commerçans; ce qui tourne toujours au profit du vendeur.

Lorsqu'il arrive des années où les fleurs se succèdent graduellement, on a bien le tems de tout ramasser et de tout éplucher, parce qu'alors les vendages finies, les safraniers n'ont plus d'autre soin que celui de cette récolte. En cette même année de 1806, les 5 et 6 janvier, je vis ramasser encore, dans le Gatinais, des fleurs en quantité dans les paroisses de Boësse, Echilleuses, Boines, Bouilly, Vrigny et Bouzonville; fleurs de

de caïeux écloses après les premières gelées, et dont la sortie fut favorisée par un intervalle moins rigoureux.

Dans une année ordinaire, la fleuraison dure environ trois semaines. Les huit premiers jours on récolte peu, les huit jours suivans abondamment, ce qu'on appelle la force; et les huit derniers ne sont employés, pour ainsi dire, qu'à glaner.

Description de la cueillette. Hommes, femmes et enfans, les paniers aux bras, sans autres instrumens que les ongles, vont plusieurs fois le jour aux safranières dans la foree de la fleur, et seulement deux fois par jour, le matin avant la rosée, et le soir dans les huit premiers et les huit derniers. Chacun d'eux prend son sillon, et pour cueillir plus commodément sans endommager les fleurs qui n'ont point encore paru, ils posent chaque pied dans les rangées ou intervalles latéraux de la raie des fleurs, et à l'aide des ongles, ils coupent le pédoncule ou queue de la fleur au niveau de la terre, c'est à dire bien au dessous de son bassin : quand ils en ont une poignée, ils la déposent dans le panier suspendu à leur autre bras. Si la grandeur du terrain comporte, pour cette cueillette, plus que chacun son panier, les hommes ont des hottes qu'ils remplissent, et indépendamment, ils ont au

bout du champ un âne, avec de vastes paniers qui servent à en transporter une bien plus grande quantité.

Epluchage du Safran. Les fleurs qui ne sont pas encore épanouies, et en qui il n'y a point eu ou très-peu de déperdition de principe odorant, sont aussi les plus faciles à éplucher. Il faut les cueillir promptement, car elles passent très-vîte. D'après la fraîcheur et la bonne qualité des fleurs du matin, on doit croire qu'elles poussent bien plus dans la nuit que dans tout autre tems. On a soin, en rompant la fleur, de rompre aussi le pistil qui est au milieu; car en restant, il feroit pourrir l'oignon, en lui communiquant sa décomposition.

Lorsqu'on a trop de fleurs pour les éplucher en une seule séance, on étend le surplus sur un plancher, afin de pouvoir les conserver d'un jour à l'autre; car elles ne pourrissent point chaque année comme en 1805, au bout de cinq heures de cueillette. Il faut néanmoins avoir bien soin de ne point les laisser en tas, autrement elles s'échauffent, s'amollissent, et deviennent plus incommodes aux éplucheuses pour la section. Que de chansons! que de contes dans ces réunions villageoises! Tous les éplucheurs, autour d'une table, prennent à mesure à la masse des fleurs posées au milieu, en détachent le pistil

de chacune en pesant sur le pédoncule avec l'ongle gauche, et retirent les stigmates ou flèches de la main droite, après qu'elles ont été rompues et séparées du pistil par cette section. Chacun met en tas devant lui les flèches, ou stigmates du pistil, et jette sous la table la corolle et les étamines comme inutiles. Il y a assaut de diligence, et souvent les meilleurs travailleurs acquièrent une double réputation auprès de leurs amantes.

Les plus adroits éplucheurs coupent le pistil très-peu au dessous de la trifurcation, et laissent par ce moyen au rebut avec la corolle la base, ou style (fig. VII, *a*), qui est un filet blanc, lequel n'ayant ni odeur ni couleur, ôte au Safran de sa qualité. Les marchands cependant aiment à voir un peu de ce blanc, qui annonce qu'on n'a point frelaté le Safran avec du safranum. Souvent la présence d'étamines, ou rognures de pétales qui se moisissent et communiquent une mauvaise odeur au Safran, suffisent pour en diminuer le prix. Chaque éplucheur peut faire sa livre de Safran vert par jour, et il en faut cinq livres de vert pour une livre de sec. (N°. 9).

Les gros safraniers ne pouvant suffire avec leurs enfans à éplucher seuls leurs revenus, louent des bras pour le tems de la récolte, et paient ou à la journée ou au poids. Dans certains

pays on donne de 5 à 6 sous pour chaque livre de Safran vert, mais dans les tems où les bras sont rares, le prix va de 40 à 50 sous; en 1806 on exigea jusqu'à 6 francs.

Dessication du Safran. A mesure que le Safran est épluché, on l'expose à trois ou quatre pouces au dessus de charbon couvert de cendres chaudes, sur un tamis de crin, pour l'y dessécher lentement. Une trop prompte évaporation, comme on le conçoit bien, enlèveroit tout le principe odorant volatil. On le remue de tems en tems, à mesure qu'il se dessèche. La fumée le décolore ou plutôt altère sa couleur. (N°. 10).

Cette opération se fait sous des manteaux de cheminée; car l'odeur, malgré toutes les précautions que l'on prend pour sa moindre dissipation, s'exhale encore de manière à incommoder ceux qui restent dans la chambre. L'expérience n'en a que trop malheureusement prouvé le danger, par la mort d'un garçon droguiste qui s'étoit endormi sur un sac à Safran. Si cette odeur modérée est favorable aux filles attaquées de chlorose ou pâles couleurs, elle devient dangereuse, comme j'en ai vu plusieurs exemples, aux femmes récemment accouchées, à qui elle occasionna des pertes qui cessèrent bientôt dès que j'eus fait détourner la cause de ces accidens.

Il est des pays où on fait dessécher le Safran

dans des terrines; mais nécessairement le vernis, et même l'usage auquel ces vases ont servi, doit lui faire contracter un goût et une odeur défavorables.

Lorsque le Safran est parfaitement sec et entièrement dépourvu de son humidité, on le met dans des boîtes fermant hermétiquement; d'autres négligent cette utile précaution, et le renferment dans des sacs de toile serrée, et lorsqu'on est prêt à le vendre, les hommes de peu de foi l'exposent à l'humidité pour le faire peser davantage.

Produit annuel. La première année, un arpent produit de quatre à cinq livres de Safran sec; mais la seconde et la troisième, il en donne de quinze à vingt, et même vingt-cinq.

Qualités exigées du Safran. Le Safran est réputé bon, lorsqu'il est bien sec, d'un beau rouge vif pourpré, sans mélange d'étamines ou de pétales, et surtout lorsqu'il n'est point sophistiqué avec du safranum. Celui du Gatinais est d'une qualité si supérieure, que les hardes des paysans qui en ont épluché et serré dans leurs armoires, en sont empreintes plus de six mois après. On profite de cette vertu communicative pour l'allier et le mélanger avec celui d'une qualité inférieure et inodore. (N°. 11).

Maladies des oignons. On reconnoît trois maladies sujettes à attaquer les oignons de Safran, savoir ; 1°. le fausset, 2°. le tacon, et 3°. la mort.

Le fausset ou tuette (expression du Gatinais) est une excroissance creuse en forme de tube qui se développe près du caïeu. On l'appelle ainsi, à cause de sa forme grêle et conique. (Planche IX, fig. 1re. *a*, et fig. 11). Devenant parasite pour l'oignon, le fausset vit à ses dépens, et altère sa substance. Cette déperdition nuit par conséquent à la formation des caïeux, et en diminue le nombre par-tout où il se rencontre. Cette maladie fort heureusement se propage très-peu ; et dans un quartier de terre à Safran, où existent cent soixante boisseaux, à mille oignons environ par boisseau, on rencontre au plus cent oignons qui en soient attaqués. Il paroît que cette maladie dérive du taconé, et qu'elle n'attaque que les oignons frappés de cette dernière infirmité. Duhamel croit le fausset également produit par le taconé.

Cause. Le fausset, dit cet observateur, est produit par une surabondance de séve qui occasionne une espèce de tumeur anévrismale.

Remède. Le seul moyen d'obvier à cet inconvénient est l'extirpation de ce tube, si l'oignon n'est point trop gâté.

Le tacon (Planche X, fig. III.) Est une espèce d'ulcère qui attaque la partie bulbeuse de l'oignon, et jamais ses enveloppes. Quand le mois de mai est humide, cette espèce de carie ou putréfaction se développe et fait de plus rapides progrès, surtout dans les terres glaises. Les terrains secs et pierreux, ou grouettes, y sont moins sujets. Le tacon s'annonce par une tache brune ou bistre qui se convertit bientôt en ulcère rongeur, lequel décomposant chaque jour, par corrosion, la substance de l'oignon, parvient de la circonférence au centre. Le cœur une fois attaqué, décide de la mort de l'oignon. (N°. 12).

Cause. Il paroît que le tacon, ou taconé, provient d'une surabondance d'humidité.

Remède. Le seul est l'amputation des parties corrompues. On laisse dessécher l'oignon, puis on peut le replanter.

La Rochefoucault veut qu'on plante à part tous les oignons attaqués et rendus sains, assurant que l'année suivante ils seront presque tous guéris. Cette précaution me paroît inutile, car si la tendance à la corruption n'existe pas parmi des oignons restaurés après avoir eu un principe de cette carie, à plus forte raison ne doit-on point craindre l'épidémie au milieu d'oignons sains et tous bien constitués.

La mort (Planche IX, fig. III.) Se reconnoît à des symptômes incontestables; c'est une maladie contagieuse qui fait les plus grands ravages. Jusqu'ici la cause n'en est point reconnue indubitable, malgré les assertions de Duhamel, que je citerai plus bas. Ce qu'il y a de certain, c'est que passé la mi-mai, l'oignon n'est plus sous l'empire de la mort; il ne la redoute qu'au moment du développement du germe, c'est à dire depuis la pousse des premières lignes jusqu'au premier pouce; alors il est sauvé, plus de danger pour lui : cependant, s'il en a été menacé, il ne donne l'automne suivant qu'une fleur pâle, frêle, languissante; pourtant il produit ses caïeux pour l'année suivante.

La mort frappe premièrement la robe, elle perd alors sa couleur gaie pour revêtir des habits de deuil; une couleur violet-noir est celle qui succède à la première d'un jaune cendré; elle hérisse toutes côtes ou bandes transversales de petits filamens âpres, rouges, qui non seulement attaquent les voisins, mais même traversent d'une raie à l'autre. (Planche IX, fig. III. *aa. aa*).

La robe (*bb*) ou enveloppe étant déjà détruite, la mort est bientôt aux prises avec l'oignon qu'elle décompose, dont elle consomme à son funeste passage toute la substance. Son empire ne s'annonce que trop sûrement par des manques

dans les terrains, des espaces dégarnis de verdure; car les feuilles, dès le principe de cette maladie, jaunissent et se dessèchent les premières, comme tirant leur entretien du centre de l'oignon qui est déjà détérioré. Bientôt il désole tous ses voisins, et les infecte de sa contagion mortifère, devenant le noyau et le foyer de cette épidémie dévastatrice. Il suffit d'un seul oignon gâté pour ravager en un an au moins six et même huit pieds de diamètre. Les progrès de cette épidémie ne s'arrêtent qu'à la pousse du Safran, c'est à dire à son premier développement végétatif; cette éruption lui rend la vie. Le soleil aussi purifie ces oignons quand ils ne sont pas gâtés sans ressource.

Une remarque confirmée par l'expérience prouve que toute terre à Safran sur laquelle rampe, avant les façons, de la vrille ou petit liseron, annonce qu'il n'y a pas d'oignons de morts; car la *mort* fait périr ces plantes, tandis qu'elle n'attaque pas les ponceaux, ou pavots rouges. (N°. 13).

Cause. Elle n'est provoquée ni par insectes, ni mousse, ni plantes parasites : elle est encore inconnue.

Remède. Il n'est donc point d'autre moyen d'empêcher la progression des ravages de la *mort*, qu'en interceptant toute communication

avec les oignons circonvoisins par des tranchées circulaires, rejetant sur le terrain maudit la terre de ces tranchées, qui seule suffiroit pour porter la désolation, étant déjà empreinte de ce vice préjudiciable et contagieux, tel qu'au bout de quinze et même vingt ans, il produiroit le même effet sur des oignons sains qu'on viendroit à planter dans le même terrain, primitivement théâtre de la mort.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que des pommes de terre plantées dans un terrain où il y avoit eu de la *mort*, ont été retirées pourries. La maladie ne vient donc point d'un corps étranger, mais bien de l'influence communiquée à la terre par la désorganisation de l'oignon. Voyons ce qu'en dit Duhamel.

Observations. Duhamel a observé plusieurs états différens d'après les progrès de cette épidémie. Les oignons du noyau, par exemple, dit-il, étoient totalement détruits; leurs enveloppes d'un brun terreux; une quantité de corps glanduleux d'un rouge obscur de la grosseur de fèves; le corps de l'oignon réduit en substance terreuse, où l'on ne voyoit que la trace des fibres de la bulbe.

Les oignons de la circonférence les moins attaqués de la maladie n'avoient d'autre marque de la contagion que quelques filets violets qui

traversoient les membranes de leurs tégumens. Quelques autres avoient sur leurs tégumens ou entre les lames qui les forment, quelques corps glanduleux, et on n'apercevoit sur les enveloppes de ces oignons que quelques taches violettes.

Les oignons qui étoient à la partie moyenne, c'est à dire entre le centre et la circonférence des endroits infectés, étoient dans un état mitoyen de maladie; mais la terre étoit entièrement traversée par des filets violets extrêmement déliés et aisés à rompre.

Comme je ne trouvois ces corps glanduleux et ces filets violets que dans les endroits infectés, je soupçonnai qu'ils pouvoient être la cause, ou du moins l'effet de la maladie. Ces corps glanduleux ressemblent à de petites truffes, mais leur superficie est velue; leur grosseur n'excède pas celle d'une noisette (planche VIII, fig. IV) : ils ont l'odeur du champignon, avec un retour terreux; les uns sont adhérens aux oignons de Safran, et les autres en sont éloignés de deux à trois pouces.

Les filets sont ordinairement d'un fil fin et de couleur violette, velus comme les corps glanduleux; quelques-uns s'étendent d'une glande à l'autre, d'autres vont s'insérer entre les tégumens des oignons, se partagent en plusieurs ramifications, et pénètrent jusqu'au corps de la bulbe,

sans paroître sensiblement y entrer. Ils forment dans cette route une infinité d'anastomoses et de divisions, et sont parsemés de petit nœuds ou ganglions, qui ne paroissent être autre chose qu'un amas de laine qui recouvre les corps glanduleux et les filets.

Ces observations m'ont fait penser, continue Duhamel, que les tubercules sont des plantes parasites qui se nourrissent de la substance de l'oignon, et qui, comme les truffes, se multiplient dans l'intérieur de la terre, sans se montrer à la superficie.

Il paroît certain que cette espèce de truffe se nourrit aux dépens de l'oignon du Safran, puisque ses racines pénètrent ses enveloppes, et s'attachent à sa propre substance qui dépérit à proportion du progrès que ces racines font sur l'oignon.

Si l'on joint à ceci une autre observation, qui est, que cette maladie fait presque tous ses progrès pendant les trois mois du printems, je ne crois pas qu'on puisse douter que cette plante parasite (*) n'en soit la véritable cause, puisque c'est en cette saison que les racines végètent et s'étendent le plus. Pour m'assurer de ce fait, j'ai

(*) Cette plante parasite est aujourd'hui très-bien connue. Voyez Bulliard, histoire des champignons,

planté quelques tubercules de la mort dans des pots où j'avois planté de la terre saine des oignons de différentes fleurs; en un an de tems, ces tubercules se sont multipliés dans ces pots, et ont attaqué les oignons que j'y avois plantés. J'ai depuis ce tems-là trouvé cette même plante parasite qui faisoit le même dommage à des hièbles, de l'arrête-bœuf, à des plants d'asperges, etc..... Cette petite truffe se nourrit, comme on le voit, de plusieurs plantes d'espèces fort différentes. Elle n'attaque point les plantes annuelles, ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la superficie de la terre. Mais, d'un autre côté, mes observations détruisent tout le merveilleux de la maladie dont il est question : il est naturel que cette plante parasite s'étende circulairement

---

page 81. C'est la sclerote des Safrans de Persoon, synopsie 119.

Cette plante parasite, dit Bulliard, est la plus petite des espèces de ce genre; c'est aussi la seule qui ait de véritables racines : elle s'attache particulièrement aux bulbes du Safran cultivé dont elle s'approprie la substance, et qu'elle fait périr promptement : aussi est-elle connue des cultivateurs sous le nom de *mort du Safran*. Il y en a de diverses grosseurs. Leur chair est ferme, rouge en dedans comme en dehors, et la chair paroît formée de petites écailles placées en recouvrement, ainsi qu'on le voit planc. IX, fig. IV, grossie par la loupe.

autour des oignons malades, puis qu'elle fait ses progrès par l'alongement de ses racines, et par la production de nouveaux tubercules. Si un oignon malade, ou une pellée de terre établit la maladie dans un champ sain, c'est qu'on y transporte en même tems la plante contagieuse : tout cela se passe, pour ainsi dire, en secret, puisque cette plante ne se manifeste point au dehors. On parvient à arrêter ses progrès par une tranchée, parce qu'on empêche les racines meurtrières de s'étendre; et c'est en effet le seul moyen que l'on puisse employer pour empêcher que cette maladie mortelle ne gagne tout un champ de Safran.

PROPRIÉTÉS DU SAFRAN.

Le Safran considéré sous le rapport de la médecine, a des vertus en grand nombre; il est,

Béchique, hystérique, diaphorétique, cordial, céphalique, ophtalmique, stomachique, carminatif, détersif, résolutif et assoupissant, etc.

Nous allons l'examiner succinctement sur toutes ces qualités, qu'il possède à un très-haut degré.

Comme béchique. C'est un bon expectorant, et recommandable dans l'asthme humide et

convulsif, ainsi que dans les embarras du poumon. Rivière ordonne avec succès aux asthmatiques un scrupule de Safran en poudre délayé dans du vin ; et Boyle, dans la même maladie, le prescrit en poudre ou en pilules, à la dose de 8 à 10 grains, avec un peu de sirop de violette, le soir en se couchant.

Infusé dans du lait, on le donne avec avantage en petite dose dans les affections du poumon, s'il n'y a point complication d'hémoptysie ou crachement de sang ; car il exciteroit certainement une hémorragie pernicieuse, par sa vertu irritante et ses principes volatils, âcres, huileux, aromatiques et salins, qui enflamment le sang, liquéfiant les humeurs, échauffent l'un et l'autre, et les rendent acrimonieux. C'est cette vertu contraire en ce cas, qui le rend recommandable dans les suppressions des règles, surtout en le combinant avec des préparations de Mars.

Comme hystérique et emménagogue. On en met infuser une pincée dans les liqueurs emménagogues, bouillons ou boissons ordinaires, infusions théiformes, contre la jaunisse ou chlorose. Il provoque donc puissamment les règles retardées ou suspendues, ou coulant trop lentement.

Lorsque les lochies vont mal, on l'administre

également, il enlève la cause de ce retard, comme *apéritif*, et calme en même tems tous les accidens à craindre, comme nervin.

COMME DIAPHORÉTIQUE. Dans les maladies *hypocondriaques*, et lorsqu'il est besoin de pousser à la peau, comme dans les fièvres éruptives, malignes, la petite vérole, la rougeole, les fièvres miliaires, lorsque l'éruption a peine à se faire, que la tête se prend, qu'il y a affection cérébrale, et *coma*, alors on le mêle avec le camphre, et il devient sudorifique.

On l'ordonne comme diaphorétique, mêlé à la squine, dans la goutte et les rhumatismes.

COMME CORDIAL ET ALEXITÈRE. On l'emploie avec beaucoup d'avantage dans les maladies pestilentielles et putrides. (N°. 14).

COMME CÉPHALIQUE. Dans les affections du cerveau, et la plupart des maladies du genre nerveux qui sont accompagnées de mouvemens convulsifs, contre lesquels il agit comme anodin.

COMME OPHTALMIQUE. On mêle sa teinture à l'eau de rose et de plantain dans les collyres prescrits, pour préserver les yeux des influences funestes de la petite vérole, ainsi que de la chassie.

On le mêle à des huiles douces, pour faire un liniment dont on frotte les yeux dans la petite vérole confluente, afin de les conserver. Un certain

certain praticien heureux le faisoit infuser dans de la crême jusqu'à ce qu'elle ait pris la teinture, et en frottoit le visage dans la petite vérole pour empêcher qu'elle ne cavât trop.

COMME STOMACHIQUE. Le Safran est la base de l'élixir de garus, puissant remède pour les estomacs froids, foibles, délicats et paresseux. Dans les coliques venteuses et indigestions, la dose est d'une cuillerée mêlée avec deux fois autant d'eau.

Il est à observer que ce remède échauffant prodigieusement, il faut savoir en modérer l'usage. Le Safran est également la base du *scuba*, liqueur stomachique.

COMME HÉPATIQUE. Le Safran est ordonné avec succès pour lever les obstructions du foie.

COMME CARMINATIF. Il pousse puissamment les flatuosités.

COMME DÉTERSIF. On l'emploie dans les gargarismes résolutifs, lorsque les effets de l'esquinancie sont lents, ou qu'il y a obstruction aux amygdales; alors ces gargarismes se préparent avec le safran, le lait, les figues grasses, la véronique mâle, la brunelle et la pervenche.

Pour l'extinction de voix on prescrit avec succès le remède suivant : Prenez une pincée de Safran, faites bouillir dans un poisson de

lait, et le faites prendre au malade, le plus chaud possible.

Comme résolutif et anodin. On l'emploie lorsqu'il s'agit d'apaiser l'inflammation des tumeurs, de la goutte et des rhumatismes, dans les cataplasmes de mie de pain et de lait qu'on ordonne à ce sujet; mais à plus forte dose, lorsqu'il s'agit de résoudre des tumeurs dures et squirreuses.

Enfin comme assoupissant. Le Safran, reconnu narcotique par expérience, n'est qu'anodin et assoupissant pris à petite dose; et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il est estimé comme le meilleur correctif de l'opium. Pris en trop grande quantité, à la dose de trois gros, par exemple, il cause la pesanteur de tête, ensuite le sommeil, puis des ris immodérés et convulsifs qui se terminent par la mort.

Nota. Son usage habituel, quoique d'une saveur très-amère, le rend moins pernicieux; car les Polonais dans leurs alimens en mettent jusqu'à une once, sans en éprouver aucun résultat fâcheux. Le Safran, en un mot, est pour les Polonais ce que l'opium est pour les Turcs, qui graduellement arrivent au point de le prendre impunément.

On peut, sans habitude contractée, en user

quelquefois sans danger à la dose d'un scrupule jusqu'à un scrupule et demi.

Il y a des pays où on le mêle avec le pain : en Italie, on en met dans la soupe et dans tous les ragoûts. On pourroit cependant s'en abstenir dans ce pays chaud, où son usage n'est point utile comme dans les pays froids.

On tire, par des procédés chimiques, la teinture et l'extrait de Safran ; mais beaucoup de médecins préfèrent son usage en substance ou en infusion, à ces préparations de l'art qui d'ailleurs sont moins faciles à se procurer dans les campagnes.

On demandera peut-être pourquoi le Safran, sagement administré, est nervin, anti-convulsif, et pourquoi à forte dose il excite des convulsions, et devient si funeste? L'auteur du Dictionnaire raisonné et universel de matière médicale offre la solution de ce problême. C'est apparemment, dit-il, qu'à dose modérée il fait couler modérément l'esprit animal; au lieu qu'à forte dose, il occasionne un flux immodéré des esprits.

Les stigmates de Safran, dit M. Vogel, répandent une odeur suave, provoquent le sommeil, égayent l'esprit, et excitent les jeunes gens à la joie. Schulz. præl. in disp. br. 236. Ils raniment les esprits, suivant M. Pringle, Trans.

philos.; et résistent fortement à la putréfaction: ils rendent l'urine rouge, apaisent les douleurs et les convulsions; procurent l'écoulement des règles, favorisent l'accouchement, modèrent la toux; mais il faut éviter de les prescrire à trop forte dose, ils deviennent un poison. On a des observations qui prouvent leurs mauvais effets; dans Zacut de Portugal, Prax. adm., lib. III, observ. 144; dans Borell., lib. IV, observ. 30, 35; dans Stenzel., de Anod. virt. ven. §. XXXIV. On lit in Comm. Norimb. 1735, pag. 220, qu'une cuillerée entière de Safran avalée avoit occasionné un vomissement énorme, et avoit fait rendre ensuite une quantité considérable de vers. Amatus de Portugal, curat. med., cent. V, pag. 71, et Hertodt, crocolog., ont observé que le Safran communiquoit sa couleur aux fétus des hommes et des brutes. Réduit en poudre, et répandu sur les excoriations des enfans, il les guérit, suivant Baeumler.

C'est dans ce siècle qu'on a découvert que le Safran contenoit une huile éthérée, mais en petite quantité.

Le Safran, dit Chomel, entre dans la thériaque, dans l'élixir de propriété de paracelse, dans l'élixir de garus, dans les tablettes de Safran de mars composées, la poudre d'hiarrhodon, le mithridat, la confection d'hyacinthe,

l'hiéraprica de Galien, les trochisques de camphre, les pillules dorées, et dans les pillules pour la gonorrhée de *Charas*.

LE SAFRAN CONSIDÉRÉ SOUS LE RAPPORT DES ARTS.

PROPRE AUX AMIDONNIERS. On peut faire de très-bel amidon avec l'oignon de Safran ; mais le prix en seroit trop cher par la quantité d'oignons qu'on seroit obligé de se procurer pour cette manipulation à laquelle il est plus sage de renoncer.

PROPRE AUX PEINTRES ET TEINTURIERS. Les stigmates de Safran fournissent une belle teinture, mais dispendieuse et difficile à fixer. Les peintres et architectes l'emploient pour le lavis des plans et l'aquarelle.

PROPRE AUX CONFISEURS ET DANS LES OFFICES. Il entre dans les crêmes, les gaufres, les biscuits, pastilles, conserves, scubac, etc.

SOUS LE RAPPORT DE L'INTÉRÊT PUBLIC ET DE L'INTÉRÊT PARTICULIER, la culture du Safran est également importante.

SOUS LE RAPPORT DE L'INTÉRÊT PUBLIC. Parce qu'elle fournit une branche de commerce assez étendue, dont l'objet est entièrement d'exportation. Il se consomme en France au plus la

millième partie du Safran qui s'y récolte aux usages indiqués plus haut.

SOUS LE RAPPORT DE L'INTÉRÊT PARTICULIER. Parce qu'elle est extrêmement avantageuse pour le cultivateur et le propriétaire locataire du terrain, ainsi qu'on le voit d'après le tableau suivant.

Au Safran succède ordinairement dans le Gatinais le sainfoin. Ce gramen, trouvant une terre meuble préparée par de fréquens et profonds labours, pousse des racines étendues qui en trois ou quatre années non seulement lui rendent, mais même accroissent sa fécondité par l'engrais qu'elles procurent; au point qu'on y récolte jusqu'à trois moissons de blé consécutives, sans repos et sans autre engrais. Ainsi une pièce de terre consacrée à cette culture produit en neuf ou dix ans trois récoltes abondantes en blé, trois ou quatre récoltes de sainfoin, au moins équivalentes à trois récoltes de blé de mars, et en outre trois récoltes de Safran, de manière que les récoltes de Safran sont tout l'excédant du produit net.

FRAIS DE CULTURE D'UN ARPENT DE TERRE A SAFRAN PENDANT TROIS ANS.

L'arpent de terre à Safran loué l'un dans l'autre 80 #, au lieu de 12 # environ pour cul-

ture ordinaire, est payé, pour trois années de jouissance . . . . 240 #.

Il faut pour le plantage 640 boisseaux d'oignons, qui font 160 mines, à vingt sous le boisseau contenant environ mille oignons 640

Contribution à 9 # par arpent l'un dans l'autre 27

Frais de cueillette et d'épluchage, à supposer qu'on ait besoin de journaliers, pour cinquante-cinq livres de Safran en trois ans, à quarante sous la livre . . . 110

Total des déboursés pour trois années de récolte . . . . 1017 #

PRODUIT DE TROIS RÉCOLTES DE SAFRAN.

La première récolte donnant environ . . . . 5 ℔

La seconde, produit moyen, . . 25

La troisième, produit moyen, . 25

Font . . . . . 55 ℔

Les cinquante-cinq livres de Safran sec, l'une dans l'autre à 50 #, font . . . 2750 #

Voilà le fonds de la terre triplé en une année pour le safranier propriétaire. On voit, d'après

L 4

cet exposé, qu'il n'est point d'exploitation dont le bénéfice puisse être comparé à celle du Safran. Le propriétaire locataire des terrains qui sont propres à cette culture, participe aussi aux avantages qui en résultent ; car il les estime généralement huit fois aussi chers que s'ils étoient en culture ordinaire.

NOTES.

(No. 1) Les graines contenues dans l'ovaire, dit M. Delataille-Desessarts, ne mûrissent point assez dans le Gatinais; c'est pourquoi on en néglige la récolte pour la multiplication de l'espèce, d'autant plus qu'on la régénère au moyen des caïeux dont le développement est plus sensible, et l'accroissement plus prompt. Cependant, si l'on veut par disette d'oignons avoir recours à ce moyen, on laisse une partie du champ de Safran sans en cueillir la fleur, et deux mois après sa défloraison, on coupe le pédicule au dessous de l'ovaire, qui forme une capsule triangulaire qui renferme le fruit. On la fait sécher au soleil pour la semer ensuite. On arrache les oignons provenus de cette graine trente mois après qu'ils ont été semés, et ils rapportent presque toujours la même année.

(No. 2) Le seul engrais convenable aux safranières, ainsi que l'observe M. Delataille-Desessarts, c'est le marc de raisin que l'on étend sur le sol, un mois avant le premier labour. On prétend que cette sorte d'engrais préserve l'oignon de ses maladies habituelles, ou du moins qu'il en devient le palliatif. C'est à tort que ce même observateur dit que les terres à blé et celles où la vigne vient d'être arrachée, ne sont pas trop convenables aux plantations de Safran; puisque rien n'est

plus propre à recevoir cette plante bulbeuse qu'un arrachis de vignes ou de chenevis.

(No. 3) Plus on plante creux, et plus les fleurs et les tiges sont belles et vigoureuses, et moins la gelée a d'empire sur les oignons. Il faut que le froid passe le dixième degré, pour qu'il gèle à sept pouces de profondeur. Les faux dégels seuls peuvent être défavorables aux oignous en ce qu'en les plaçant entre deux glaces, ils se fendent et pourrissent en peu de tems. Les vieux oignous gèlent plutôt que les nouveaux, parce que la proémiuence de leurs caïeux supérieurs et l'effort annuel de la végétation les rehaussent par an de huit à neuf lignes, et les portent bientôt presqu'à la superficie de la terre.

(No. 4) Le sol préparé à recevoir les oignons, on les dérobe et on les expose au soleil pendant quelques jours, pour en absorber l'humidité superficielle, et les planter ensuite dès le commencement de juillet.

(No. 5) Le recoulage, façon qui se donne au commencement de septembre, est destiné à enlever les herbes; c'est pourquoi il faut profiter d'un tems bien sec pour cette opération; car, par un tems humide, il se fait des mottes qui empêchent la fleur de sortir.

Les safraniers les plus expérimentés donneut une autre façon vers la mi-août. Ils disposent le terrain en billons de quatre à cinq pouces de hauteur exposés au midi, et après un mois les rabattent. Outre que la terre est plus ameublie, elle reçoit des influences bénignes du soleil, qu'elle communique ensuite par intus-susception aux oignons qu'elle renferme eu son sein, et les dégage par sa porosité de l'humidité contraire, dont la concentration est funeste aux oignons.

(No. 6) L'opération du plantage peut se faire en six jours par arpent, avec deux personnes. Il faut 12 oignons pour meubler un pied carré; ce qui fait 145,200 oignons par quartier, et 580,800 par arpent; ce qui fait environ 1260 oignons épluchés par boisseau, et 5040 par mine. On emploie 29 mines pour un quartier, et 116 pour un arpent.

(No. 7) La supériorité des fleurs du Safran du Gatinais, sur celles de la Beauce, sont dans les proportions de 8 à 10, c'est à dire que l'on comptera 8000 flèches par livre de Safran vert du Gatinais, et 1000 flèches de Safran de Beauce pour égale quantité.

(No. 8) Les taupes ne mangent pas les oignons, mais pratiquent des passages aux mulots qui en sont très-friands.

La diminution du gibier est bien favorable aux safraniers, qui n'ont plus alors besoin de clorre leur terrain. Il falloit soixante-quinze bottes de charniers par $\frac{1}{4}$ d'arpent de terre, ce qui fait trois cents bottes pour un arpent. Le charnier vaut de dix-huit à vingt francs les vingt-cinq bottes, ce qui fait deux cent-quarante francs pour entourer un arpent de Safran, outre douze journées d'un homme pour appointer et planter le charnier.

Les petits scolopendres, ou bêtes à mille pieds, sont aussi des animaux dévastateurs, et s'attachent particulièrement aux racines de l'oignon.

(No. 9) Il faut à peu près huit éplucheurs par arpent de Safran. On doit leur recommander de ne point travailler ayant les pieds dans le déchet inutile qu'ils jettent ordinairement sous la table, autre-

ment ils sont attaqués d'enflure. C'est ainsi qu'il arrive aux emballeurs par la poussière des étamines.

Il faut éviter d'éplucher le Safran recueilli par un tems de pluie, car il fait des flèches une pâte qui en détériore la qualité.

(No. 10) Lorsque le dessus du Safran blanchit, étant sur le tamis, c'est qu'il est assez sec d'un côté; alors on le retourne. Quand il se brise au toucher, c'est preuve que la dessication est parfaite. On le met alors hors de l'humidité entre deux papiers, et non du linge qui la conserve.

Certains paysans mettent quelques gouttes d'huile dans leur boite, et le remuent; cela lui donne un rouge plus vif, mais lui ôte de son parfum et de son velouté. L'opération de la dessication doit être lente. Il faut éviter la fumée et un trop grand feu. Trois quarts d'heure suffisent pour sécher une livre de vert; il faut deux poinçons de charbon pour faire sécher cent livres de Safran.

La vapeur concentrée fait enfler les yeux.

(No. 11) Le Safran d'Asie, surtout celui du Mont-Liban, rivalise seul le Safran du Gatinais, réputé le meilleur de tous, soit par les soins de sa culture, soit par la qualité identique du terrain. Viennent après les Safrans de Portugal, d'Espagne, d'Italie, du Comtat d'Avignon, du Languedoc et du Quercy; enfin le dernier, pour la qualité, est celui de Normandie.

Lorsqu'il s'agit d'emballer le Safran pour le faire passer à l'Etranger, on doit observer que plus il est pressé dans les sacs, et moins il est susceptible de

s'évaporer. D'autres le mettent dans des barils bien clos et enduits extérieurement de goudron.

Le Safran expédié pour les Grandes-Indes, se recouvroit d'huile dans des boîtes de fer-blanc ; maintenant on l'emballe dans des caisses de bois de chêne, hermétiquement rejointes, et garnies intérieurement d'un double papier qui retient l'humidité ambiante, et attire celle superflue ; puis on met cette caisse dans une autre, et le Safran arrive avec son parfum, et est alors recherché des Indiens.

On paye aux commissionnaires vingt-quatre francs, pour le double emballage en toile, d'un ballot d'un quintal. Plus deux $\frac{1}{2}$ pour $\frac{1}{100}$ de commission, outre les frais de transport et les droits d'exportation.

Souvent les marchands de Safran le sophistiquent avec du carthame (1). Le carthame diffère du chardon par les caractères distinctifs suivans : c'est une espèce de chardon à fleurs flosculeuses, dont chaque est semblable, et porte un style divisé en trois flèches, qui ne différent des stigmates du Safran qu'en ce qu'elles ne sont pas portées par un filet blanc, qu'elles sont plus petites, plus courtes, moins aplaties et sans odeur. (Planche XI, fig. III).

On le sophistique aussi en faisant bouillir des flèches et du sablon fin qui se colle et adhère aux

(1) Le carthame officinal ; carthamus tinctorius, Linnée. Carthamus foliis ovatis integris serrato-aculeatis. Lin. Mill. Dict. N°. 1. Gars. Vol. 5, t. 75. Carthamus officinarum flore croceo, Tourn. 457. Cnicus sativus S. Carthamus officinarum. Banh. Pin. 378. Carthamus sive cnicus, J. B. 3, 79. Raj. Hist. 302. N°. 1. Cnicus vulgaris. Clus. Hist. 2, p. 151. Cnicus S. Carthamus, Dod. Pempt. 362. Lob. Ic. 2, p. 19 ; vulgairement le Safran batard. (Pl. XI.).

fleurs, mais qui s'en détache à mesure qu'il se dessèche.

Une autre manière est d'y mêler du fil de la même couleur, mais cette sophistication est facile à reconnoître par la souplesse des brins, comparativement à l'état de friabilité des véritables flèches. Les fraudeurs le ressassent encore avec un peu de vermillon dans un sac, mais cette fraude est punie des galères.

(No. 12) Il faut extraire le tacon, et ne pas s'exposer à planter des caïeux qui en sont infectés. On guérit souvent les oignons du tacon, en les mettant pendant quelques jours dans du marc de raisin sec qui en pompe l'humidité superflue.

M. Delataille-Desessarts parle de l'emporte-pièce des jardiniers, composé de deux cilyndres mobiles et rentrans, pour enlever les oignons taconés, mais il faut tant de précautions pour ne pas couper les oignons latéraux et circonvoisins que cette pratique ne peut être mise en usage que par des journaliers adroits et intelligens.

(No. 13) L'oignon frappé de la mort, comme l'observe avec justice M. Delataille-Desessarts, décomposé à son centre, et converti en déliquium infect et visqueux, est ordinairement pétri d'une terre glatte et grasse qui prend sa couleur rousse.

Les corps glanduleux adhérens aux oignons frappés de la mort, sont durs, compactes, velus et d'une couleur pourpre foucé. Leur substance est composée de petits poils serrés, et qui ont le tissu et la contexture de l'étoffe du chapeau.

Le tacon diffère de la mort en ce que c'est une carie sèche que fuyent les insectes, et que les oignons

qui en meurent sont attaqués d'une espèce de vermoulure ou poudre assez grossière, au lieu que la robe de l'oignon frappé de la mort ne renferme plus en son sein qu'une décomposition bulbeuse très-humide, visqueuse, infecte, et remplie d'insectes.

M. Delataille-Desessart observe à tort qu'il croit avoir découvert que la maladie de la mort étoit occasionnée par un principe de putréfaction qui se trouve dans quelques veines de terre, et à certaine profondeur. Les raisons qu'il allègue sont, 1°. que plus on enterre ces oignons, plus ils sont sujets à la maladie; 2°. que des oignons mis dans de la terre prise dans un endroit où régnoit cette maladie, ne la gagnent pas si l'on a eu soin de faire sécher cette terre au soleil pendant quelques jours, et qu'ils y périssent bientôt sans cette précaution, preuve de l'influence de l'humidité superflue, et non de la terre. Il s'ensuit de là que l'influence aqueuse si funeste aux oignons de Safran, de la température plus ou moins humide d'une année, dépend la maladie appelée *la mort;* et que l'oignon trouve plus d'humidité à une certaine profondeur qu'à la superficie qui est bientôt desséchée par l'air et le soleil, tandis que l'humidité reste permanente à la profondeur moyenne, qui est le séjour des oignons.

3°. Ajoute M. Delataille, dans les pays méridionaux où on enterre le Safran à moins de profondeur, cette maladie y est à peine connue, et n'y fait des ravages que dans les terres naturellement humides (donc que c'est l'humidité permanente à six pouces de profondeur, expérience confirmée par les oignons qui végètent et fleurissent sur des cheminées sans le

secours d'aucun arrosement ni de terre), il n'est donc besoin à la terre que de garantir l'oignon d'une sécheresse infertile, en entretenant seulement autour de lui un peu de fraîcheur. La comparaison existe dans les années pluvieuses et les années sèches.

Une preuve encore de l'induction de mon assertion, c'est qu'on ne doit pas attribuer cette maladie à des veines de terre ; c'est que, d'après M. Delataille, §. III, page 52, les oignons de Safran étant un peu séchés et essuyés pour enlever les principes de putréfaction dont ils pourroient être couverts, et étant ensuite plantés avec des oignons sains, ils ne leur communiquent point la maladie.

4°. Qu'une terre infectée de mort, dont on aura ôté avec le plus grand soin les corps glanduleux, et dans laquelle on aura planté des oignons sans l'avoir fait sécher, leur communiquera la maladie, sans pourtant découvrir aucune trace de ces corps glanduleux, etc.; que ces prétendues tubéroïdes ou truffes sont toujours adhérentes aux côtés de l'oignon, au dessous, et que l'on n'en découvre aucune au dessus.

Ces corps glanduleux se conservent des années entières en terre, sains et sans se décomposer ; il paroit même que les insectes ne les recherchent pas.

Les oignons attaqués de la mort nourrissent deux espèces d'insectes; une espèce d'artison ou ver dessicateur et de petits scolopendres. Les premiers, de la grosseur d'un grain de blé, sont d'un blanc transparent l'hiver, et acquièrent une couleur pourpre l'été. Leur tête, armée de deux cornes, a toujours cette couleur. Leur corps est armé de six pattes. Ils déposent

déposent leurs œufs en nombre infini dans l'intérieur de l'oignou malade. Ces œufs éclosent au mois de mars, et les petits qui en sortent, vivent de l'oignon putréfié dont ils provoquent la corruption. Ils passent ensuite dans la partie saine, si elle est humide, et finissent par la corrompre aussi. L'humidité et ces insectes sont donc la cause de la mort.

(No. 14) C'est un puissant cordial, et son usage est précieux pour le mal de mer qu'il modère. On en prend un scrupule infusé dans un verre de vin de Madère ou d'Espagne le matin, autant le soir, pendant le tems que cette incommodité dure.

Notes historiques sur le Safran, d'après M. Delataille-Desessarts.

Des traditions anciennes nous apprennent que les Tyriens et les Sydoniens l'employoient pour peindre en jaune doré l'étoffe dont on se servoit en Asie pour faire les voiles des nouvelles mariées, qui se déroboient aux yeux les premiers jours du mariage, surtout pendant la cérémonie nuptiale. Ils s'en servoient aussi pour leurs parfums, les alimens et la médecine. Ils tiroient alors leur Safran du Mont-Liban, où l'on en cultivoit, surtout sur les bords du fleuve Eleuthère, nommé par les Romains *Vallania.*

Les Tyriens levoient encore leurs Safrans en Cilicie, où, d'après le rapport de Quint-Curce dans le troisième livre de son Histoire, il croissoit en telle abondance, qu'il a donné son nom à la forêt et à la ville de Coryce. Cette ville étoit considérable; les Romains entretenoient toujours une flotte dans son port, et tous les ans, en automne, on y célébroit

les noces du dieu Bacchus. Les prêtres et sacrificateurs étoient couronnés de fleurs de Safran.

Les Egyptiens et les Hébreux l'employoient dans leurs alimens. Homère et Virgile l'on chanté dans leur description des feux de l'Aurore. Les prêtres en ornoient leur tête dans le temple de Vénus.

Les auteurs et poëtes anciens nous disent qu'on faisoit usage du Safran dans les sacrifices, les spectacles et les festins. Pour cela, on le faisoit infuser dans de l'eau pour l'aspersion des temples, des théâtres et salles de festins.

Pline rapporte que l'on se couronnoit à table de cette fleur; que son évaporation neutralisoit les vapeurs du vin, et que les Cybarites buvoient du Safran avant de se livrer à la débauche de Bacchus ou de Vénus.

A Rome les aruspices, les femmes et les petits maîtres ne portoient de bonnets, de chaussures et d'habits que de la couleur de Safran; d'où ils nommèrent cet habillement complet, *crocota*; de là, suivant Plaute, l'adjectif crotarius : Cicéron et Ovide attestent les mêmes assertions.

Les Grecs l'employoient aussi, quoique pendant long-tems ils y aient substitué, à cause des guerres et du défaut de communication, l'holocrysson ou rose de Calabre, espèce d'églantier qui fournit une graine de laquelle on obtient une teinture d'un jaune doré.

DÉPART POUR BORDEAUX.

L'INSTANT du départ de l'Adrastus, vaisseau parlementaire, devant mettre à la voile pour Charles-Town, étant fixé, je m'arrachai une seconde fois du sein de ma famille, et me rendis à Paris pour faire route vers Bordeaux.

Nous partîmes de la Capitale vers les sept heures du matin, par un brouillard très-épais qui me dispensera jusqu'à Blois de décrire les lieux que nous avons parcourus, savoir; Etampes, Orléans, Baugenci, et Blois où nous couchâmes dans une auberge de beaucoup d'apparence, mais bien peu digne de la haute réputation que lui donne la trompeuse renommée. Ces villes, d'ailleurs connues, n'ont rien produit de nouveau à mes actives observations.

Le lendemain 27 octobre, nous déjeûnâmes à Amboise, village situé sur les bords de la Loire, et au milieu du paysage le plus champêtre et le plus pittoresque. Nous dînâmes à Tours, dont la beauté des environs est si justement renommée. La nature, qui y déploie avec prodigalité les richesses de la végétation, lui a

fait donner le nom de *jardin de la France.* On voit à l'entrée de la ville, à la droite de la grande route, le superbe couvent de Noirmoutier, immense par l'étendue de ses bâtimens, où étoient logés tous les ouvriers nécessaires aux réparations accidentelles de ce superbe édifice. Nous couchâmes à Sainte-Maure, où nous essuyâmes un orage assez violent, malgré l'arrière-saison.

Le 28, nous dînâmes à Châtelleraud, dont la coutellerie délicate est recherchée. A peine descendu de voiture, je me vis seul assailli de plus de vingt marchandes qui crioient continuellement à mes oreilles, en m'offrant chacune une douzaine de couteaux à la fois. J'étois si excédé et tant étourdi de ces instances réitérées par un commun intérêt, que ne sachant comment m'en débarrasser, je leur fis voir un couteau qui me suffisoit. A peine l'eurent-elles vu, qu'une marchande sauta dessus, et l'arracha de mes mains, sans attendre mon approbation, pour aller le faire repasser. Je fis courir après elle, et je fus obligé de me fâcher pour qu'elle me le rendît. Cependant cette première fougue, imaginée pour exciter l'envie des voyageurs à la vue de tant d'espèces différentes, étant passée, j'en choisis au moins un de mon goût.

Nous soupâmes à Poitiers, ville déserte par la suppression des nombreux monastères qui y entretenoient un commerce vivant, et une grande consommation. On y vit à bon marché. Nous eûmes la curiosité d'y demander du vin blanc paillé qui est assez bon. Il se fait ainsi : On choisit dans de vieilles vignes le plus beau raisin qui, sur toutes choses, doit être cueilli à la rosée du matin, et s'il se peut, avant le lever du soleil. On en étend une couche sur le pressoir, et on la recouvre d'un lit de paille, surmonté lui-même d'un autre lit de raisin, ainsi de suite, jusqu'à ce que le marc soit reconnu suffisant. On exprime légérement cette liqueur première qu'on entonne aussitôt. Ce vin, mis en bouteille au mois de mars, acquiert une qualité si parfaite qu'on le fait passer dans le pays pour du vin de Champagne, titre peut-être trop avantageux, mais qualité qu'on pourroit légérement modifier lorsqu'il a été préparé par les procédés décrits.

On n'achète dans ce pays de la moutarde que le soir. Alors on entend des hommes ceints de sangles de cuir, et portant de grands pots, pousser dans les rues un certain cri qui les fait reconnoître.

Le 29, nous passâmes le matin par Manles, remarquable par ses belles prairies. Le village

est affreux quant aux bâtimens, recouverts de tuiles semi-cylindriques, dont la pesanteur charge les toits de manière à en fatiguer la charpente. Cet usage a de plus l'inconvénient d'exposer les passans à être blessés par la chute de ces tuiles retenues par de grosses pierres posées au bord des convertures pour faire poids, et qui tombent au premier coup de vent. L'usage de ces toits est si invétéré, que les maisons qu'on y bâtit encore sont revêtues de ces masses colorées. Ce village qu'arrose la Charente, offre à son entrée un très-joli coup d'œil par de petites îlettes ou *oseraies* qui se trouvent au milieu de cette rivière. Le terrain, en sortant du village, est si pierreux qu'à peine on aperçoit la couleur rousse de la terre. C'est là où l'on voit commencer le labour des bœufs, réunis par un joug qui leur tient la tête en respect. Souvent ils sont guidés par un enfant. Les bouviers stimulent leur ardeur au moyen d'un aiguillon fiché au bout d'un très-long bâton. Ils ont avec ces animaux indolens un langage tout particulier. La marche de ces bœufs est lente. Souvent on les voit traîner des charrettes très-étroites.

Après avoir traversé une belle forêt de marronniers, nous dînâmes à Buffec, pays très-giboyeux. On y cultive par sillons le maïs, ou blé de Turquie.

Nous soupâmes à Angoulême, terrain renommé par les truffes qu'il produit. La ville est située sur une éminence très-élevée. Nous ne pûmes y entrer, parce qu'il étoit trop tard; c'est pourquoi nous couchâmes dans ses faubourgs.

Le 30, nous dînâmes à Barbezieux, dont les volailles ont une réputation bien méritée. C'est en sortant de cet endroit que commencèrent les chemins si mauvais, que nous eûmes jusqu'à Bordeaux. Il falloit arriver à Boisverd, et nous tirer d'un mauvais pas dû à la négligence de cette partie de la grande route. L'accident arrivé la veille par le renversement d'une diligence, et dans laquelle deux malheureux voyageurs furent mutilés, nous obligea de traverser les Bourgeons des ventes au moyen de dix chevaux, qui eurent néanmoins beaucoup de peine encore à enlever des mauvais pas notre diligence. Enfin, après de longues peines, nous arrivâmes à Chevanceau pour y souper. Ce pays est extrêmement giboyeux, et la chasse y est libre comme dans les environs de Bordeaux. J'y aurois acheté un chien braque de superbe race, mais la longueur de notre voyage me fit remettre au retour cette acquisition, si son maître n'en avoit pas disposé.

Le 31, nous commençâmes à voir de belles

forêts de pins près de Carvagnac. Nous dînâmes à Cusac, après avoir rencontré d'horribles chemins. On nous fit embarquer alors pour traverser la Dordogne, et arriver à Saint-André.

Nous couchâmes à la Bastide, et le 1[er]. novembre apercevant Bordeaux au delà du rivage de la Garonne, nous la passâmes à huit heures du matin, et entrâmes enfin à Bordeaux. Cette ville située sur les bords de la Garonne, est très-commerçante, et n'a rien des villes de province. Le prix des comestibles y est exorbitant, car les Bordelais qui sont très-recherchés dans le choix de leurs alimens, y font faire bonne chère à leurs hôtes.

Sur le bord de la Garonne qui donne mouillage à des sloops, goélettes, briques et autres bâtimens de cabotage, autour d'une vaste enceinte sont situées des galeries dans le genre de celles du Palais-Royal à Paris, et habitées de même par des marchands de toute espèce; cet établissement se nomme *bourse*. Les Bordelais sont gais, galans et somptueux. Les ventes publiques s'y font au son des trompettes. On y admire la structure de la superbe salle de spectacles.

Le lendemain de notre arrivée, jour des Morts, après avoir fait venir des huîtres vertes (1), très-

---

(1) Pour donner aux huîtres la couleur verte,

communes en ce pays, nous allâmes entendre l'organiste de l'église Saint-Dominique, dont le talent supérieur et la composition élégante tirèrent le meilleur parti possible de l'excellent jeu d'orgue qui décore ce temple. Les cérémonies du culte religieux s'y font avec beaucoup de décence, et même avec somptuosité. Il y avoit encore au milieu de la grande nef un mausolée qui avoit servi, ainsi que tous les attributs qui ornoient les piliers et le portique, à célébrer la mémoire des défunts.

La rigueur de la saison fut encore obligée de produire des roses pour les petits maîtres du cours, et des fraises pour les gourmets. On nous

dit Valmont-Bomare, les pêcheurs les enferment le long des bords de la mer dans des fosses profondes de trois pieds, qui ne sont inondées que par les marées hautes à la nouvelle et pleine lune, y laissant des espèces d'écluses par où l'eau reflue jusqu'à ce qu'elle soit abaissée de moitié. Ces fosses verdissent, soit par la qualité du terrain, soit par une espèce de petite mousse qui en tapisse les parois et le fond, ou par quelqu'autre cause qui nous est inconnue; et dans l'espace de trois à quatre jours, les huitres qui y ont été enfermées, commencent à prendre une nuance verte. Mais, pour leur donner le tems de devenir extrêmement vertes, on a l'attention de les y laisser séjourner pendant six semaines ou deux mois.

servit d'excellentes figues noires, et des raisins de Malvoisie qui sont très-doux et très-délicats.

Le 7 novembre, nous nous fîmes conduire à bord de l'Adrastus, d'où je pris dans l'après-midi quelques vues des bords de la Garonne. La parfaite tranquillité du bâtiment mouillé en rivière me permit d'observer ces côtes avec tous leurs détails.

Le dîner fut servi à l'anglaise, et nous en fit désirer de semblables pour toute la traversée; mais, hélas! l'arrivée du reste des passagers supprima sur-le-champ cette abondance avec laquelle on flatta d'abord nos espérances.

Juché dans mon cadre, non sans risque, puisqu'en y montant, je me froissai vivement la jambe, n'étant point accoutumé à une retraite aussi peu spacieuse; je m'y livrois au sommeil lorsqu'un vent terrible s'éleva, et confondant son murmure aux cris des rats qui jouoient et couroient dans l'intérieur du bâtiment, me tira de mon assoupissement, et me permit de me livrer à de singulières réflexions.

Les anglo-américains font un grand usage de thé, ils en prennent avec toute espèce d'alimens; c'est pourquoi ils en boivent de pleins bols à leurs repas. Cet usage est doux, et on peut facilement s'y habituer; mais quitter du bon pain blanc de Paris, pour un biscuit dur et vermoulu,

c'est en vérité céder à la raison et à l'urgence des affaires. Comme il falloit plier sous tous les inconvéniens de la traversée, je pris facilement mon parti.

Un alarmiste, car il s'en trouve par-tout, vint nous dire avec frayeur que dans les soixante passagers de la dernière traversée, il en étoit mort onze sur ce bâtiment qui ne devoit point être encore très-sain, nous observoit cet être pusillanime; que les uns n'avoient pu survivre à une dose inconsidérée d'opium; que deux demoiselles à peine à la fleur de leur âge furent également enlevées, par une fièvre épidémique, à leurs parens inconsolables; qu'un autre passager trop folâtre sur le pont, où, disoit notre compagnon de voyage, on a sans cesse quelque nouvel accident à redouter, n'apercevant point les écoutilles ouvertes (1), tomba à fond de cale, se cassa trois côtes, et mourut peu de jours après sa blessure.

Le premier pilote côtier, ayant reçu des ordres du capitaine de l'Adrastus, fit lever l'ancre, et mettre le cap sur Pouillac. L'onde douce nous conduisoit sans tangage ni roulis, lorsque le pilote eut des craintes pour le sort du bâtiment

(1) Ouverture du tillac pour descendre dans le fond du vaisseau.

prêt à toucher sur un banc de sable, que nous eûmes pourtant le bonheur d'éviter.

Nous côtoyâmes une péninsule qu'on appelle *Pâté de Blaïe*, à cause de sa forme aplatie. C'est un château fort où tous les navires armés vont déposer leurs canons avant d'arriver à Bordeaux. Cette forteresse peut faire feu sur ceux ci, en cas de refus ou de résistance, et empêcher de continuer leur marche hostile.

Le samedi 9 novembre, le pilote continuant son débouquement, fit mouiller devant Pouillac, bourg situé à dix lieues de Bordeaux. On nous y apprit un événement bien extraordinaire arrivé tout récemment. Un capitaine de corsaire étant descendu à terre pendant le désarmement de son brick, avoit auprès de sa cheminée deux barils de poudre qu'il s'occupoit à dessécher partiellement. Un de ses matelots entre dans cette chambre, et lui fait apercevoir son extrême imprudence. A peine eut-il parlé, que le feu se communiquant à la poudre, produisit une explosion fulminante qui fit sauter la maison. Le pauvre matelot fut écrasé en voulant fuir vers la porte, tandis que le capitaine se trouva transporté et accroché par ses habits à un chevron qui n'avoit été que brisé et démembré. Ce dernier existe encore, et nous fit examiner

la seule cicatrice, singulier effet d'une heureuse prédestination.

Le dimanche 10 novembre, le capitaine de l'Adrastus n'étant point encore rendu à bord, il falloit bien l'attendre, et s'accoutumer au genre de vie tout-à-fait singulier des anglo-américains. J'avoue qu'il étoit tout nouveau pour moi, au lieu de soupe, de prendre du bouillon clair dans lequel on émiette un peu de pain. Le thé, le vin et le chocolat se buvoient alternativement au dîner. Ce mélange auquel je n'étois point accoutumé n'affecta cependant aucunement ma santé.

Le lieutenant nous raconta l'histoire d'un matelot de son bord qui, devenu déserteur, tentoit de rentrer au nombre de l'équipage, après avoir voulu perdre ce même bâtiment. Voici le fait. Jonn', c'étoit son nom, vint de nuit, accompagné de plusieurs complices, à bord de l'Adrastus, dans le dessein de s'emparer de la cassette renfermant les papiers du bâtiment. La horde révoltée, rencontrant le second capitaine et le lieutenant, leur cherchèrent de mauvaises raisons, et les frappèrent avec tant de violence qu'ils les laissèrent évanouis tous les deux. Jonn', étant au fait des localités du bâtiment, descendit chercher la cassette; mais, ne la trouvant point, il s'éloigna tout confus de

voir ses beaux projets évanouis. Ce matelot infidèle avoit été séduit par un corsaire qui n'eût pas manqué de prendre à son départ l'Adrastus, privé de ses papiers.

Toujours attendant le capitaine, j'allai visiter en canot un corsaire élégant mouillé près de nous, et où nous fûmes parfaitement accueillis, grace au passager qui m'y présenta. C'étoit un ami intime du capitaine qui, après nous avoir salué d'un coup de canon, vint à terre avec nous à Pouillac. Il n'est point de village plus boueux et plus mal tenu que cette petite ville, qui n'offre rien au curieux de remarquable que ses bornes de stéatite (1) verte.

Le soir à minuit, tous les passagers arrivèrent avec le capitaine. Ce fut une entrée curieuse pour un observateur. Le tems pluvieux avoit mis à l'épreuve tous les nouveaux sujets de Neptune. Il étoit plaisant d'entendre les uns apostropher la nature de son intempérie ; les autres cherchant à réprimer en grognant le caquet continuel de dames qui, à peine arrivées à bord, vouloient s'assurer un empire absolu dans les bonnes graces de leurs compagnons de voyage. Les unes affairées, chargeoient leurs

(1) La stéatite ou speckstein est une pierre argileuse, aussi douce au toucher que grasse à la vue.

complaisans de mettre ordre à leurs ballots, et croyant être d'un grand secours, se contentoient en tempêtant de présider debout à l'arrangement de leurs énormes paquets.

D'autres allégées par la fortune, et n'ayant pas besoin de vérifier une nomenclature, désiroient dans le sommeil oublier l'inconstance du sort, et leur envie jalouse. Une autre vint se heurter contre une cabane basse et humide, qu'elle accusoit le capitaine d'avoir réservé à l'honnête indigence. A cette vue, ne pouvant plus contenir ses transports de colère, l'affligée se leva en fureur, frappa des pieds, refusa une semblable loge, en demanda une autre; et par suite de l'exigence qui accompagne toujours le sexe féminin sans éducation, proposa de faire déguerpir les hommes de la grande chambre pour se l'approprier; mais cela étant impraticable, puisque cet endroit étoit la salle de réunion, nous fûmes conservés à notre poste.

Il me tardoit bien à moi, tranquille dans mon lit, de voir cesser tous ces débats, de calmer mes sens, d'arrêter mes éclats, et de reprendre un sommeil trop-tôt interrompu. Sur mon avis, l'heure de la retraite fut décidée, et chacun se retira, non sans quelques murmures. Le capitaine indifférent et bon, rioit en estropiant des réponses françaises, et agaçoit encore l'hu-

meur atrabilaire de ces dames en colère, en plaisantant sur leur mauvaise rencontre. Cependant il étoit tard, et chacun pensa à aller prendre du repos.

Enfin le samedi 16 novembre, ce jour tant désiré arriva. Dès la pointe du jour on leva l'ancre, et nous appareillâmes vers la tour de Cordouan. Comme nous nous trouvions à portée du bâtiment stationnaire, le commandant envoya des officiers à notre bord pour s'assurer de la véracité de notre expédition, et grace à un passager, ami intime de l'un des officiers, la visite ne fut pas longue. Enfin vers le soir, après le coucher du soleil, le pilote nous abandonna à notre surveillance avec le meilleur vent possible, capable, en un mot, de nous éloigner en bien peu de tems des côtes dangereuses. Nous gagnâmes le large bien promptement, et filâmes dès notre départ jusqu'à neuf nœuds, ce qui fait trois lieues à l'heure. On mesure la distance qu'on peut parcourir en un certain tems donné, en calculant la marche d'un instrument comparatif, appelé *lock*. Il est composé d'une planche triangulaire qu'on rend pesante au moyen de plomb coulé. La corde qui y est attachée, et qu'on laisse filer rapidement pendant l'écoulement du sable de l'horloge à minutes, est nouée de distance en distance. Aussitôt que la quantité de sable est écoulée,

écoulée, on crie *stopp*, qui veut dire arrêtez; alors on retient en même tems la corde, et l'on compte combien il a filé de toises de corde pendant ce laps de tems ainsi déterminé. C'est d'après cette manœuvre que l'on calcule la marche du vaisseau.

Nous sortîmes le soir, du golfe dangereux de la Gascogne; mais la nuit fut terrible pour les débutans en navigation.

Dimanche 17 novembre, vers les quatre heures du matin, nous éprouvâmes un coup de vent si violent qu'il cassa une écoute (1) et la vergue (2) du mât de perroquet (3). La secousse qu'éprouva par ce contre-tems notre vaisseau, le bruit qui vint rompre le silence de la nuit, les cris de quelques passagers, et du capitaine qui s'élançant sur le pont, cria mal-adroitement, *sauve qui*

(1) Cordage fourchu qui sert à tenir les voiles tendues.

(2) Les vergues sont des pièces de bois longues et arrondies, attachées en travers du mât pour soutenir les voiles.

(3) Ce petit mât est arboré sur les hunes des autres mâts. Les hunes, comme on le sait, sont des espèces de guérites placées au haut des mâts, où se tiennent les gabiers ou matelots chargés de découvrir de loin.

peut, nous sommes perdus! toute cette rumeur enfin, en alarmant nos pensées, sembla obombrer la nature. Les cris du désespoir se faisoient déjà entendre de part et d'autre; les femmes mêmes, nos dames oubliant leur pudeur, vinrent près de nos lits, nous consulter dans le négligé le plus complet; et secouant notre assoupissement, nous interrogèrent sur les dangers présens. Bientôt se plaignant de notre sang-froid, elles nous supplioient avec plus de douceur de monter sur le pont pour y prendre des informations. On s'adressa le plus souvent à moi, comme le plus à portée de la chambre de nos dames; et, le dirai-je avec regret, c'est en cherchant à leur être agréable, qu'en m'informant, sur le pont très-glissant, de notre position actuelle, je me laissai tomber sur une coupe superbe d'ophite serpentin, provenant du mont Vésuve, qui fut brisée. Je la regrettai comme pièce précieuse de mon cabinet, et comme vase utile dans notre traversée. Cependant je consolai, du mieux possible, les timides nautilites.

La mer apaisa son courroux; l'onde en blanchissant n'étoit plus que moutonneuse, mais il falloit payer un tribut à Neptune, et je fus accablé de ce mal-aise qui, sans être dangereux, fait tant souffrir, et dans lequel les meilleurs toniques ne peuvent empêcher les

vomissemens, qui seuls procurent un prompt soulagement.

Le lundi matin 18 novembre, il venta petit largue, ce qui nous obligea de faire fausse route; mais le vent s'étant élevé sur les dix heures, nous filâmes le reste de la journée de six à sept nœuds.

Le mardi 19 novembre, nous aperçûmes de loin un bâtiment marchand; mais, comme il faisoit une route opposée à la nôtre, nous ne pûmes communiquer avec lui. Après un calme de plusieurs heures, nous filâmes trois nœuds.

Le mercredi 20 novembre, la brise du matin amena le vent nord-ouest qui nous fit filer de six à sept nœuds. Un témoin oculaire me rapporta un fait digne d'être cité par sa singularité, le voici : Pendant une tempête un matelot étoit près des haubans (1), occupé à larguer des cordages, lorsqu'une grosse lame qui vint couvrir le bâtiment l'emporta avec elle dans la mer; mais, à peine tombé, il est relevé par une autre vague qui croisa la première, et qui replaça le matelot à son poste. Il tomba seulement évanoui, et en fut quitte pour quelques contusions.

(1) Les haubans sont de gros cordages qui servent à raffermir les mâts, et d'échelles pour monter dans les hunes.

Le jeudi 21 novembre, le bâtiment mal lesté et sans chargement, étoit le jouet de toutes les lames. Le gouvernail, étant trop violenté pour qu'on pût le diriger, étoit amarré. Les voiles à moitié déchirées, les cordages dispersés sans ordre sur le pont, que les passagers et matelots avoient abandonné pour se calfeutrer à fond de cale, laissoient notre bâtiment au gré d'une horrible tempête que nous éprouvâmes à la hauteur des îles Madères. Le morne silence qui régnoit sur les gaillards (1) n'étoit interrompu que par la chute tonitrueuse des vagues qui venoient s'y écraser avec fracas. J'étois curieux de voir la mer en courroux; j'arrivai assez tôt sur le pont pour être témoin d'une belle scène d'horreur qui, fort heureusement, ne dura pas plus de cinq minutes. La violence des vents déchaînés m'ôtant la respiration, je suffoquois, et fus obligé de me couvrir d'un mouchoir la moitié du visage. Je ne laissai à découvert que les yeux pour contempler la puissance de cet élément irrité. Le capitaine, homme fort, forcé pour se tenir debout de se cramponner aux haubans, m'y soutint avec lui pour examiner à notre aise ce spectacle d'horreur. Notre gros

(1) C'est une élévation sur le tillac, à la proue et à la poupe.

vaisseau soulevé comme une paille légère, se bouleversoit dans tous les sens avec un fracas horrible causé par le mugissement des flots, et la rencontre des bouteilles et assiettes broyées par les malles sorties de leurs taquets (1). Une lame contraire qui cassa le petit *hunier* du mât d'artimon, pensa nous coûter la vie; et notre navire versé sur le côté par ce choc, faisoit de la bande de la moitié du pont, au point que l'eau pénétroit dans l'intérieur par les écoutilles. Nous étions pendant ce moment critique, le capitaine et moi, suspendus au dessus du gouffre qui nous eût englontis sans ressource, si les mains nous eussent manquées. Au moment où j'atteignis, pour descendre à la chambre, la première marche de l'escalier, je crus le vaisseau devoir être englouti sous quatre montagnes d'eau, dont la voûte resserrée et contiguë me déroboit le firmament, et qui dans leur chute effrayante inondèrent le pont et une partie des cabanes, en élevant de suite par leur affaissement notre vaisseau à une hauteur prodigieuse. Le ciel d'un noir grisâtre, entrecoupé de quelques

(1) Les taquets sont quatre petits morceaux de bois cloués au plancher enclavant aux quatre angles les malles, de manière à ne pouvoir être ébranlées par le roulis du vaisseau.

taches lilas et aurore sur un fond bleu foncé, offroit le plus riche coup d'œil, tandis que sur les flancs du navire venoient s'abîmer ces lames fières, dont l'approche majestueuse inspiroit véritablement une certaine crainte mêlée de respect. La base tourbillonnante en étoit d'un gros bleu noir, le haut de l'angle d'un vert clair d'émeraude, et la sommité panachée d'époudrins éblouissans. Ces montagnes humides s'avançoient en un mot avec la noble contenance d'un vainqueur.

Tous les passagers n'étoient point curieux d'observer, et sur le pont humide et glissant on ne rencontroit que des navigateurs exercés qui, malgré leur grande habitude de voguer, ne laissoient pas souvent que de faire des glissades de toute la largeur du bâtiment, lorsque le roulis étoit immodéré. Les chiens et autres animaux ne pouvoient rester un instant debout sans rouler. Ils étoient mornes, et leur tête baissée annonçoit leur mal-aise. Les cages à poules, ne pouvant résister aux lames, sortoient de leurs taquets, et alloient, pêle-mêle les volailles culbutées et estropiées, se promener sur le pont. On voulut rendre au timonnier le gouvernail, mais, dans l'impossibilité où il étoit d'en prendre encore la direction, il appela à son secours des matelots afin de lutter avec la

barre contre les flots encore soulevés et écumans.

Les passagers étoient la plupart dans leurs cadres, attachés avec des cordes, de peur d'en être jetés dehors par le roulis. Le craquement général causé par le disloquement de la charpente, offrant un bruit lent et criard, fatiguoit et les oreilles et l'imagination. A ce léger son se joignoit le bruit des tables renversées, de malles détachées, des bouteilles entières ou cassées qui à chaque lame étoient roulées avec vivacité vers le côté opposé du bâtiment. Ce tableau d'un désordre complet effrayoit les uns, et leur arrachoit des larmes que tournoient en dérision d'autres voyageurs plus rassurés, et riant à gorge déployée pour opérer un contraste. Enfin, les uns mangeoient de bon appétit, tandis que les autres attaqués du mal de mer, vomissoient à leurs côtés, avec des efforts et des contorsions accompagnées souvent d'éclats de rire. Telle est la vie intérieure qu'on mène sur un bâtiment.

Le vendredi 22 novembre, les vagues commencèrent à apaiser leur furie, et le vent diminua pour le malheur d'un mouton qui fut mené en triomphe au cook (1), pour être

(1) Cuisinier.

égorgé après qu'on lui eut fait faire le tour du bâtiment. On s'amuse à bord où les plaisirs sont rares, de la moindre chose, et ce fut une fête pour l'équipage de harceler dans sa marche timide le pauvre agneau, et d'exciter contre cette victime l'aboiement de deux chiens.

Le samedi 23 novembre, nous eûmes un vent contraire qui nous donna de la grêle. Nous filâmes quatre nœuds le reste de la journée.

Le dimanche 24, le tems serein et un air frais nous donnèrent vent grand largue, qui nous fit filer huit nœuds. Le lever du soleil fut imposant par le rideau d'or et de pourpre qui le montra dans tout son éclat. En général, les peintres reconnoissent le firmament d'un coloris plus riche sur mer que sur terre.

Les amateurs de la pêche commencèrent à préparer leurs lignes et leurs foënes (1). Les lignes, armées de hameçons garnis d'appât, furent mises à la traîne. Nous aperçûmes bientôt un

(1) La foëne est une espèce de trident qu'on lance sur les poissons d'une certaine grosseur. L'animal atteint et blessé, cherche à fuir, à plonger, pour se soustraire au fer meurtrier qui l'a percé ; mais on laisse filer la corde autant qu'il en est nécessaire pour qu'en se débattant, le poisson s'affoiblisse en perdant son sang.

carret (1) et une bonite (2), mais qui cette fois ne voulurent point mordre à la grappe.

Le lundi 25 novembre, nous entrâmes dans les vents alisés, dont la douce et agréable température rétablit bientôt tous ceux de nos compagnons de voyage, qui avoient été atteints du mal de mer. La plaine liquide, non soulevée comme auparavant, osoit à peine moutonner, et l'on pouvoit comparer l'Océan à une de nos rivières, tellement qu'on voyoit à plusieurs brasses de profondeur les poissons y exercer leurs flexibles nageoires.

Pour prévenir les inconvéniens de l'oisiveté, on occupa, hors du service des manœuvres, les matelots à raccommoder les voiles, à restaurer les cables, à faire du fil carré, enfin à disloquer les vieux bouts de corde pour en parfiler de l'étoupe, si utile à bord d'un vaisseau.

Le mardi 26 novembre, les provisions fraîches qui se trouvoient à la disposition du capitaine étant consommées, on vit commencer les disputes, et, comme ventre affamé n'a point d'oreilles, plusieurs d'entre nous oublioient toute bien-

(1) Testudo caretta pedibus pinni formis, unguibus palmarum plantarumque binis, testâ ovatâ acutè serratâ, Linn.

(2) Poisson commun dans la mer Atlantique, comparable au maquereau pour le goût et la couleur.

séance, regardant comme la première, de ne point se laisser mourir de faim. Nos rations ayant été diminuées, on se disputoit les vivres avec humeur, et le besoin faisant oublier aux galantins leurs prévenances et leurs soins envers les dames, ils passèrent presque tous les bornes de la retenue et de la complaisance, pour se procurer quelque supplément de nourriture que le beau sexe ne fut pas même invité de partager.

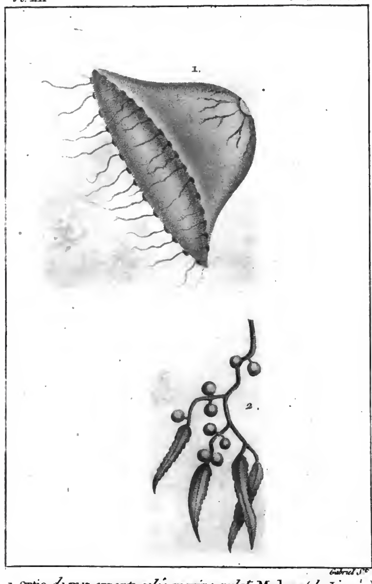
Nous avions parmi les passagers, de ces êtres immoraux, fléaux des sociétés, tristes et pernicieux organes de la débauche la plus vile, et de l'irréligion la plus condamnable. On fut obligé de leur imposer silence, en raison des jeunes personnes que nous avions à bord.

Nous éprouvions un calme plat; la chaleur étoit insupportable, tandis qu'en Europe, à la même heure, nos amis s'entretenoient, peut-être au coin d'un bon feu, des jours de notre voyage.

Le mercredi 27, des matelots pour avoir une récompense, attachèrent, selon la coutume, un passager qui voulut, pour la première fois, monter sur les haubans. Les cordes qui l'y retinrent ne furent déliées que lorsqu'il eut satisfait à sa rançon.

Nous prîmes un thon à longues oreilles (1), et

(1) Scomber thynnus, Linné. Poisson qui pèse jusqu'à cent livres.



Gabriel Sc.

1. Ortie *de mer errante, gelée marine, vulg.t* Meduse (*de* Linné.)
2. Raisin *du Tropique*.



nous le vîmes engagé par le hameçon avec d'autant plus de plaisir que nous étions réduits à des vivres salés, et que cette douce perspective ne pouvoit que flatter notre sensualité; ce jour devenoit pour nous une fête à laquelle la sobriété ne présida point : on ne pouvoit trop l'exiger après d'aussi grandes privations, et le plus frugal d'entre nous laissa apercevoir un peu de gourmandise. On nous servit de ce poisson au court bouillon et en friture.

Jeudi 28 novembre, nous vîmes près de notre bâtiment le poisson soleil (1), dont l'huile bonne, dit-on, pour les rhumatismes, se vend jusqu'à deux louis la livre.

Vendredi 29 novembre, nous aperçûmes autour de notre bâtiment des bancs de varech vésiculeux (2), vulgairement appelé *raisin du tropique*. (Planche XII, fig. 11, tom. 1er.), et un assez beau vélin (tom. 1er., pl. XII, fig. 1re.) (3).

---

(1) Le poisson soleil, appelé par les Anglais *sunfish*, n'est autre chose que la lune de mer, ou poisson d'argent; Tetraodon mola, Linné.

(2) Fucus vesiculosus, Linné, 1626.

(3) On appelle ainsi un ver mollusque du genre des Méduses, et qui porte un venin avec lui; de là, par corruption, le nom de vélin. Il ne faut pas le confondre avec la velette ou toile, nom donné à une coquille voil ière, qui flotte communément sur la surface de la Méditerranée.

Samedi 30 novembre, nous éprouvâmes du calme le matin, accompagné d'une pluie douce et thermale. Nous aperçûmes vers midi un assez gros souffleur. Ce cétacé, du genre des baleines, est ainsi nommé, parce que de son souffle il fait jaillir par ses évents deux colônnes d'eau considérables.

Il est bien vrai de dire que l'oisiveté est la mère de tous les vices. C'est par elle que la médisance établit à bord son règne désastreux et mordant. Là, l'innocence n'est point à l'abri des traits envenimés de l'imposture et de l'adulation, tandis que la débauche et la perfidie se couvrent du léger duvet de la douceur pour mieux assurer leurs coups projetés.

Le dimanche 1er. décembre, des cris se firent entendre de grand matin sur le pont, et me réveillèrent. C'étoit une dorade qu'on venoit de prendre, et qui étoit entourée d'une partie des passagers avides, par besoin, des bons morceaux, et qui ne purent modérer leur alégresse à la vue d'une aussi intéressante capture. Le péché capital de la gourmandise nous tourmentoit tant, qu'il y eut une dispute à la distribution des parts, en raison d'une partialité.

Il étoit risible de voir les regards de tout le cercle tournés vers le commissaire de notre banquet frugal, suivre tous ses mouvemens dans

la répartition de la dorade. Je ne puis mieux comparer cette muette attention qu'à celle d'un singe auquel on fait gagner, par la patience, un fruit ou autre objet digne de sa friandise, en le lui présentant, puis le retirant, et le trompant ainsi jusqu'à l'épuisement de ses gentillesses.

Notre vaisselle diminuoit chaque jour par l'emportement des convives, qui assouvissoient souvent leur colère et leur dépit en frappant la pauvre faïence. Aussi voyoit-on la plupart se servir de morceaux d'assiettes et de verres écornés; mais tous ces légers inconvéniens se fussent oubliés à l'apparution de bons mets que nous avions appris à ne plus connoître. Le souvenir du pain, ce riche trésor de la nature, nous donnoit tant de désirs qu'on n'osoit en parler qu'avec projet d'en manger jusqu'à satiété au premier abordage; car on ne nous distribuoit que du vieux biscuit moisi et rongé de vers. Ces galettes servoient de repaires aux araignées qu'on avaloit souvent sans attention, tant la gloutonnerie précipitoit les mouvemens de la mastication.

L'eau verte et pourrie, n'étant point filtrée, n'offroit qu'une saveur infecte et dégoûtante, et le séjour bourbeux de petits insectes à mille pieds, dont nos dames surtout avoient horreur.

La viande salée et rance qui avoit déjà fait plusieurs traversées, et affronté tant de différentes températures étoit tellement gâtée, fétide et décomposée, que l'équipage la refusoit; mais, comme notre douceur et notre extrême subordination étoient reconnues, on nous la faisoit passer par bouchées de la grosseur d'une noix dans une pâtée appelée *soupe*, dont elle servoit à faire le bouillon doublement engraissé par les vers corrompus qu'on y rencontroit. Ce potage en un mot étoit un composé de cette eau, cette charogne et ce biscuit émietté. Cependant nous avions payé de manière à être bien nourris, sans la foiblesse du capitaine voué à la discrétion de négocians qui, seuls faisant table avec lui, se réservoient tous nos bons morceaux.

Pourtant on nous régaloit quelquefois, pour détruire l'uniformité du service, avec des pois à brebis bouillis tout simplement dans de l'eau, de crainte que le beurre ne causât effervescence dans notre estomaç délabré, en le surchargeant de bile, et le forçant de rendre un comestible, dont le célèbre cook avoit réellement et indispensablement besoin pour faire les coulis et les rôties au beurre de messieurs nos gouvernans, qui étoient au nombre de six, savoir, trois négocians, et trois capitaines de vaisseaux marchands.

Ces rusés personnages se coalisèrent dès le premier jour de notre traversée, et connoissant, comme anciens navigateurs, les subterfuges à employer envers d'innocens passagers, avoient refusé d'être de nos tables, et s'étoient fait nommer commissaires afin de se réserver les liqueurs et vivres de choix, et d'en garnir le coffre de réserve, dont le nègre du capitaine avoit seul la clef.

Cette usurpation étoit outrée, puisque tous les passagers avoient apporté à la masse la somme indiquée pour être également nourris pendant toute la traversée; cependant nous n'avions pas le droit de réclamer aucune provision; et soit qu'on fût incommodé ou non, on n'avoit pour tout potage que de la soupe et des pois, et pour changer, des pois et de la soupe que nous recevions encore avec résignation, tout en humant l'odeur embaumée des mets de nos commissaires, qui avoient soin de dîner avant nous, afin de prendre plus librement leur café.

Un jour cependant, la patience d'un compagnon de notre infortune échappa. Il ne put endurer plus long-tems de semblables vexations. Il épioit ces scènes scandaleuses, et plein de fureur, il alla prendre sur le fait le capitaine et ses amis, qui faisoient bombance avec notre dessert, notre liqueur et notre café. On le mo-

lesta, et les cinq partisans du capitaine prenant un ton mielleux, dirent assez haut, pour que le capitaine l'entendît, qu'aucun individu à bord d'un bâtiment n'avoit le droit d'insulter le capitaine, qui avoit seul la police, et un pouvoir illimité sur son équipage et les passagers, au point qu'il pouvoit exercer la haute police, et faire jeter à la mer tout réfractaire à ses ordres. Nous trouvâmes ce réglement atroce; et notre député, observant que cette mesure criminelle étoit contraire aux lois de l'honneur et de la justice, se préparoit à une nouvelle harangue, lorsqu'on lui imposa silence, en le renvoyant comme un écolier honteux! ...

Le lundi 2 décembre, nous eûmes bon vent le matin, et filâmes six nœuds en bonne route; le soir, survint une petite pluie qui nous donna du calme. Eclairé dans mes rêveries par le flambeau de la nuit, c'est à la faveur de sa pâle clarté, que j'esquissai les nuits de ma traversée, petit recueil de réflexions morales.

Mardi 3 décembre, je diversifiai mes occupations en composant un *quatuor* pour instrumens à cordes, et que nous exécutâmes à bord.

Pourquoi toujours se plaindre? Vantons donc aujourd'hui les faveurs de nos gouvernans, et rendons justice à leur complaisance. Nous

eûmes

eûmes au moins de cette mauvaise soupe, et qui plus est, comme faveur très-grande, des pommes de terre à discrétion. Nos commissaires vouloient sûrement s'assurer, par cette amélioration, si nous consentirions à favoriser leurs projets d'une nouvelle route; car il y eut à notre table de la surabondance, et l'on nous servit, pour douze convives de notre banquet, quatre anchois et du dessert. Quel excès de générosité!

Mercredi 5 décembre, l'excessive chaleur força le capitaine de faire mettre la tente, sans laquelle il étoit impossible de rester sur le pont.

Nous tuâmes plusieurs *pailles-en-cul* (1). On mit la chaloupe à la mer pour les aller chercher, mais on ne put en rapporter que deux, les autres étant déjà trop loin du bâtiment. Le plumage du mâle ne diffère du blanc éblouissant de celui de la femelle, qu'en ce qu'il a quelques taches noires de plus sur le dos. Leur chair est huileuse et peu estimée.

Tout périt dans la nature, me disois-je, en voyant notre énorme vaisseau fendre avec fierté

---

(1) Le paille-en-cul, ou paille-en-queue, ou fétu-en-cu, ou oiseau des Tropiques, phaëton œthereus, de Linné. Oiseau palmipède, qui annonce aux navigateurs leur entrée sous la zone torride. Ils se nourrissent de poissons qu'ils enlèvent à la surface des mers.

les vagues mugissantes; tout périt, excepté l'ame de l'homme! Notre charpente, aussi peu solide que celle de notre navire, doit également un jour succomber sous le poids du tems. Les tempêtes éprouvent la résistance de sa force matérielle, comme nous sommes le triste jouet des passions. Un écueil peut le briser; la mort ensevelit avec elle toutes nos passions. Que de justes réflexions on peut faire ainsi à bord lorsqu'abandonné à sa destinée, on vogue au dessus d'abîmes sans fond!

Le jeudi 6 décembre, je trouvai à mon réveil les peaux de mes *pailles-en-cul* rongées par les rats. Le mâle surtout avoit la tête presque toute mangée; cependant, avec du soin, il y avoit du remède, aussi m'occupai-je à les réparer.

Nous filâmes jusqu'au soir huit nœuds, avec un roulis insupportable.

Vendredi 7 décembre, aussi bonne route, aussi bon vent; mais la vue quoiqu'intéressante d'une quantité immense de *poissons volans* (1), ne put me tirer de l'affaissement dans lequel me jeta le mal de mer. Tout me devenoit indifférent; et la

---

(1) Muge volant. Exocetus volitans, Linné. Le mot *exocetus* veut dire qui va dormir dehors, parce qu'on croyoit que ce poisson avoit la faculté d'aller dormir sur le rivage.

nature pour quelques momens perdit à mes yeux tous ses charmes. Le seul souvenir de L. L. eût pu apporter un repos bienfaisant à ces anxiétés douloureuses.

Samedi 8 décembre, la mer commença de bonne heure à moutonner, c'est à dire qu'on aperçut les flots, en se brisant mutuellement, se blanchir, et former des époudrins que l'on compare en ce cas à la blancheur de la neige.

Tout en examinant des pailles-en-cul qui rodoient autour de notre bâtiment, ainsi que des poissons volans poursuivis par leur ennemi juré, la dorade, nous en prîmes une. Ce poisson (1), dont la robe élégante ne peut être imitée par le pinceau le plus habile, change de couleur lorsqu'il est hors de l'eau; et à mesure qu'il

(1) Sparus aurata, Linné. Ce poisson du genre du Spare qui, dans l'eau, est sans contredit le plus beau poisson de la mer, paroît, entre deux lames, revêtu d'or sur un fond vert azuré. Il aime le chaud, et est meilleur en été qu'en hiver. Sa chair est blanche, un peu sèche, mais ferme et de bon goût. C'est le plus léger de tous les poissons. La dorade poursuit sa proie avec tant d'acharnement, que souvent elle se précipite sur un hameçon auquel on a adapté un corps et des ailes, pour imiter le poisson volant dont elle est très-friande.

approche de sa mort, les teintes s'altèrent, se confondent, s'éclipsent, enfin finissent par s'effacer presqu'entièrement d'une manière bien sensible, en passant successivement par une infinité de nuances. Ce poisson ne nous étant point destiné, il fut servi à la table des gouvernans qui, en ma qualité de docteur du bord, en envoyèrent à moi seul une tranche.

Malgré la chaleur excessive, il y eut un défi entre le capitaine et un passager. Il s'agissoit de mettre, avec le fusil, une balle dans une planche placée au haut des hunes. Tous deux novices dans l'art de tirer au blanc, ils n'approchèrent même pas du but. Quel fut l'étonnement des Anglo-Américains, lorsqu'ils nous virent, un Nantais et moi, traverser cette même planche avec une chandelle posée sur la charge de notre fusil, en guise de balle de plomb!

Dimanche 9 décembre, on m'appela de grand matin pour tirer des pailles-en-cul qui voltigeoient stupidement au dessus de notre bâtiment. J'en tirai deux que je blessai, et qui tombèrent dans l'eau près d'un troisième qui, inquiet sur leur triste sort, essayoit de les faire voler en se donnant pour exemple; mais ils ne purent y parvenir. Je regrettai de les avoir tirés, étant dans l'impossibilité, cette fois, d'aller les chercher à cause du gros tems.

Lundi 10 décembre, ayant calme plat, plusieurs passagers voulurent, par une chaleur insupportable, se baigner à la mer. Les plus adroits plongèrent à des profondeurs considérables ; mais la vue d'un requin dissipa leur bande joyeuse, et arrêta leur ardeur pour cet exercice salutaire. On mit la chaloupe à la mer, afin de poursuivre le cruel anthropophage ; mais, arrêtée dans sa marche par des bancs de raisins du tropique, elle ne put le rejoindre. Ces varechs étoient remplis de petits poissons de toute espèce, qui trouvoient probablement leur nourriture, et un refuge dans ces plantes marines.

Nous eûmes vers midi une brise assez légère, et le capitaine, en prenant hauteur (1), nous annonça que nous étions à vingt lieues du tropique.

Cependant soit mauvaise disposition, soit par excès de table, notre capitaine étoit malade d'une violente indigestion. Il m'appela dans le cabinet bacchique (2), et là, après avoir fait l'éloge de

(1) C'est mesurer avec un octant l'élévation du soleil sous l'horizon, à midi. L'octant ou secteur contient un huitième de cercle, c'est à dire 45°.

(2) C'est ainsi que nous appelions la salle à manger de nos commissaires.

mon extrême complaisance, avoir su me distinguer des autres passagers, il m'engagea à prendre le punch tous les jours à pareille heure, si cela m'étoit agréable; qu'à l'avenir, lorsque je ne pourrois me rendre à son invitation, il m'enverroit néanmoins par son nègre le bol qu'il me destinoit. Je le remerciai en acceptant son offre, dans l'intention d'être utile aux autres passagers.

Mardi 11 décembre, un de nos six gouvernans, M. V***, homme immoral au dernier degré, faisant ses délices du tourment des autres, fatiguant nos oreilles tout le jour de chansons obscènes et du triste récit de ses prouesses, sans ménager la pudeur des dames; M. V***, ennemi de l'harmonie musicale, athée enfin, et jaloux de nous voir prendre plaisir à exécuter les quatuors concertans que j'avois composés, résolut de nous troubler, et pour cela, payant quelques calfats(1) pour frapper à coups redoublés au dessus de nos têtes, il descendit lui-même avec effronterie auprès de nous, muni de deux quarts vides qu'il frappoit à tour de bras de deux énormes marteaux. Nous ne lui cédâmes en rien, et continuâmes, sans prétendre

(1) Calfater, c'est garnir de poix et d'étoupes les fentes d'un vaisseau.

y trouver d'autres charmes que celui de mépriser un homme de sa sorte. Honteux de notre résistance, il fut obligé de céder, et se retira furieux de se voir ainsi joué. Cette gentillesse donna lieu à une très-vive explication, où tous les gouvernans firent apprécier leur véritable caractère, inextricable jusqu'alors. Ils se coalisèrent entr'eux, en jurant de s'opposer à l'avenir à ce que nous fissions de la musique qui finissoit par les étourdir. Le capitaine craignant les suites de cette altercation, eût la prudence, afin de contenter tout le monde, de nous assigner le matin pour nous livrer à nos doux exercices. L'ordre de police à cet égard fût ponctuellement exécuté.

Nos sordides spéculateurs (1) employoient, après leurs orgies, le reste de la journée à calculer le produit de leurs cargaisons; et l'avarice n'aime point à être troublée dans ses opérations mystérieuses.

Mercredi 12 décembre, nous eûmes une mer houleuse, et un mauvais vent qui nous obligea à faire fausse route.

Jeudi 13 décembre, nous aperçûmes deux

(1) J'excepte de ce nombre MM. P. . . . . . de Bordeaux, dont l'amabilité du caractère étoit entièrement opposée à la rusticité des autres marins.

bâtimens allant à la pêche de la baleine. La chaleur excessive et l'agitation des flots s'opposèrent à nos réunions pour la musique, au grand contentement de notre antagoniste.

Même dîner, on plutôt supplément de malpropreté avec intention ; nous trouvâmes des cheveux en quantité dans tous les plats qui nous furent servis. On s'en prit au cook qui s'excusa, et nous fûmes obligés, faute d'autres alimens, de manger les propres bouchées que ces cheveux enveloppoient, et à qui ils avoient communiqué certains autres mélanges encore plus dégoûtans.

Le soir, la mer étant moins rude, les matelots se proposèrent entr'eux des danses de caractère. Comme ils étoient tous de nations différentes, les uns sautoient comme les Turcs, d'autres comme les Russes; ceux-ci prenoient le genre allemand, et ceux-là adoptoient le rite anglais. Ces pas exécutés au son de cris aigus, formoient une cacophonie qui nous recréa, à défaut d'une plus douce harmonie.

Vendredi 14 décembre, il plut abondamment pendant toute la journée, et nous ne filâmes que six nœuds.

Samedi 15 décembre, nous eûmes le vent debout, c'est à dire absolument contraire.

Dimanche 16, la nuit fut périlleuse, mais nous échappâmes au danger; et malgré le roulis

et le tangage (1), nous filâmes sept et quelquefois huit nœuds.

Lundi 17 décembre, le roulis se fit encore éprouver toute la matinée. On supprima nos déjeûners, vu la pénurie des vivres; en sorte que nous ne faisions plus qu'un très-mauvais repas le soir à quatre heures. Il fallut bien se résigner à cette nouvelle injustice, ne pouvant attendre de procédés délicats d'aussi égoïstes personnages que nos gouvernans.

Nous aperçûmes autour du bâtiment une quantité considérable d'*oiseaux de tempête* (2). Cet oiseau est celui que Brisson appelle *le pétrel;* il n'est pas plus gros que l'hirondelle d'Europe, et c'est le plus petit de tous les palmipèdes. Cet oiseau, dit Mauduit, affronte, comme les autres pétrels, la rigueur des mers glacées, et s'y avance aux plus grandes hauteurs; mais, soit instinct qui l'avertit de son peu de force, soit sensations plus fines que celles des autres oiseaux du même genre, il est le premier à prévoir les

---

(1) Le tangage est l'oscillation fatigante du vaisseau de l'arrière à l'avant, et de l'avant à l'arrière.

(2) C'est le pétrel de Brisson. Pl. enl. 993. Procellaria avis; Plautus minimus procellarius. Le plumage supérieur du corps est noirâtre, l'inférieur et le devant de la tête sont d'un cendré brun.

tempêtes, et à chercher un abri contre leur violence : c'est cet avantage qui lui a fait donner le nom d'oiseau de tempête. Lorsque les nautonniers, surtout ceux du Danemark, qui sont très-habitués au phénomène que présentent ces animaux indicateurs ; lors, dit Mauduit, que les marins voyent, la mer étant calme, ces oiseaux se réunir, voler en troupes dans le sillage du vaisseau, sous son abri, ils se regardent comme assurés d'être bientôt exposés à un gros tems, qui ne tarde jamais en effet à succéder à l'apparition des petits pétrels.

Mardi 18 décembre, la contrariété des vents nous obligea de faire fausse route.

Mercredi 19, nous aperçûmes de grand matin, du côté des Bermudes, un corsaire, puis sur les dix heures, un bâtiment neutre qui nous accosta. Après l'avoir attendu en panne (1), notre capitaine l'interrogea, et il résulta de ces questions qu'il étoit parti depuis quatorze jours de Philadelphie, qu'il laissa dans le deuil à cause d'une maladie épidémique qui venoit d'enlever quatre mille ames. Nous envoyâmes à son bord pour

(1) Mettre un bâtiment en panne, c'est contrebalancer avec les voiles la puissance du vent qu'on met en opposition ; ce qui oblige le bâtiment à rester en place.

obtenir des provisions, et j'eus le regret de ne pouvoir lui faire remettre une lettre que je tenois prête, en cas de sa destination pour France ; mais nous apprîmes qu'il alloit à l'île Cayenne. Nous filâmes, le reste du jour, six nœuds en bonne route. On ne sauroit croire quel plaisir on ressent, dans une traversée, de rencontrer un nouveau visage : il semble que cette satisfaction fasse naître l'espérance d'une plus prompte arrivée.

Jeudi 20 décembre, au milieu de la chaleur insoutenable qu'on éprouve sous la ligne, je souffrois doublement de cette incommodité, étant forcé, comme médecin, d'aller dans les soutes visiter les nombreux malades que j'avois à voir tous les jours ; cependant le désir de soulager l'humanité souffrante, me fit surmonter tout obstacle, et je m'efforcai de répondre à la confiance qui m'étoit accordée.

Nos gouvernans vivoient dans l'abondance ; et nous, victimes de notre subordination, nous étions dénués de tout. Le tems étoit arrivé de secouer cette torpeur engourdie ; et notre conseil décida qu'on feroit dans la sainte-barbe, à l'époque où, après le coucher du soleil, on va prendre l'air sur le pont, une descente pour enlever les premiers comestibles qu'on pourroit y rencontrer. Le besoin seul, et non point un désir de ven-

geance, devoit conduire nos pas en ce magasin, trésor de nos oppresseurs, et fermé à notre souplesse abusée. Trois jeunes gens d'entre nous, privés déjà par de longs jeûnes de la fraîcheur de leur âge, au cou roide et décharné, au visage abattu, furent choisis pour exécuter notre projet. Pourquoi donc eussions-nous retardé le moment qui devoit nous assurer une toute autre existence? S'agissoit-il d'un larcin? n'étoit-ce point de nos propres provisions dont nous allions nous emparer? On s'y décida. Les uns faisant sentinelles et renvoyant en commission sur le pont ceux des mousses qui se présentoient à la chambre, d'autres ouvroient la trappe, tandis que le pourvoyeur sans lumière tâtoit dans l'obscurité parmi le beurre, la chandelle; mais au tact, il savoit distinguer les objets qui pouvoient nous convenir, et en remplissoit ses poches. Un jour pourtant que nos sentinelles de l'avant-poste donnèrent le signal de retraite, un de nos envoyés d'une taille gigantesque voulut néanmoins, avant de remonter, utiliser sa démarche, mais plonge son bras......... au milieu d'un baril de beurre rance, et l'en retire dans un état infect! Cependant, digne de notre confiance, il ne perd pas la carte; et pour réparer sa méprise, il se précipite sur les provisions de nos gouvernans qu'il reconnoît trop tard, et rapporte une quantité de pruneaux,

noisettes, figues, et, le dirai-je, une pomponelle d'anisette qui servit à boire à la conversion de nos tyrans.

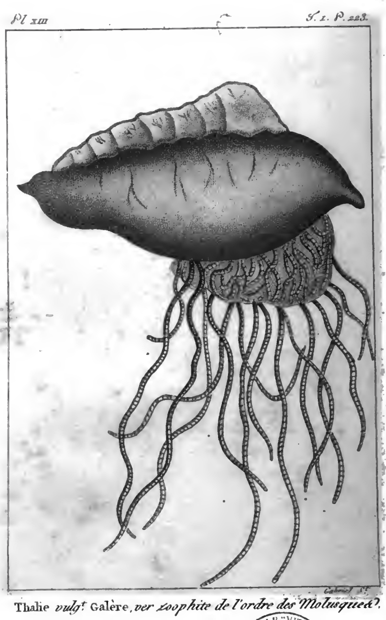
Nous avions passé le matin le tropique du Cancer, et la veille, selon l'usage, les matelots préparèrent la cérémonie du baptême de mer. Cette coutume consiste (1) à habiller de peaux de moutons un matelot qui a une voix forte et sépulcrale, de répandre ensuite sur ses bras et sur sa tête des plumes de volaille qui y sont maintenues par du goudron, dont ces parties du corps sont enduites. Cet acteur ainsi disposé, monte, sans être aperçu, au plus haut des dunes, et c'est du haut des airs qu'il imite la voix impérieuse de Neptune, qui tonne contre les néophytes navigateurs qui ne se sont pas encore conformés à ses lois. Les vieux marins cherchent à plaider la cause des nouveaux voyageurs, et promettent des sacrifices propitiatoires. « A demain, leur » crie Neptune, où, s'ils ne sont convertis, ils » seront avec moi au fond des eaux » !

Le lendemain de grand matin, le vieux Neptune revêtu du même costume, mais accompagné de ses quatre anges enduits seulement de goudron et de plumes, paroît au plus haut du hunier,

(1) Je décris cette cérémonie pour ceux qui n'ont point voyagé.

et demande d'une voix menaçante si les néophytes sont dans de bonnes dispositions; on lui répond que oui: « Qu'ils s'avancent, s'écrie-t-il à l'aide » d'un porte-voix, et que je sache s'ils sont dignes » d'être soumis à mon empire »! On les place ensemble, puis les anciens marins s'éloignent en cercle autour d'eux. Tout à coup une averse affreuse tombe sur leur tête; et voilà le baptême de mer auquel aucun passager ne peut se soustraire lorsqu'il est en bonne santé, à moins de récompenser largement les matelots qui aspirent à ce bénéfice.

Vendredi 21 décembre, les grandes chaleurs du tropique nous ôtant beaucoup de vent, nous ne filâmes que trois nœuds. La mer calme me permit un entretien avec deux habitans du Haut-Languedoc, vrais dans leurs descriptions, si j'en juge par leur franchise. Ils me firent un pompeux éloge d'un village enchanteur, dont les environs délicieux offrent aux amateurs de la belle Nature des retraites assurées contre le tourbillon du monde. Ce village s'appelle *Mazanet*, et est situé près de la ville de Castres, département de Tarn et Gironde. Les rues de cet endroit sont bombées à leur milieu, et protègent, par leur pente riveraine des maisons, l'écoulement de ruisseaux d'une eau vive et pure qui prend sa source dans les montagnes voisines, qui en sont arrosées. La



Thalie *vulg.t* Galère, *ver zoophite de l'ordre des Molusques.*


NAPOLI

nature s'est complue, me disoient ces Languedociens, à parer ces fertiles côteaux. L'homme ami de la paix, trouve, dans le silence des bois, à contenter ses goûts. La chasse et la pêche ne laissent rien à désirer. Les vivres et les fruits y sont en si grande abondance, qu'on les achète à bas prix. Pour donner la dernière touche à leur récit attrayant, ils me firent la description d'une maison de campagne d'un de leurs amis, tellement entourée de fontaines, que dans chaque appartement se trouvent plusieurs robinets qui, dans l'été, sont d'un grand avantage pour y entretenir une fraîcheur naturelle et bienfaisante. L'office même et la cuisine font usage de cette eau limpide.

Un matelot, en puisant de l'eau de mer pour laver le pont, recueillit dans son seau une galère (1) (tom. 1er., pl. XIII.) qu'il s'empressa de m'apporter. Son corps auquel l'animal donne diverses formes à volonté, en le dilatant ou le

(1) La galère ou frégate est un mollusque du genre des holothures qui se rencontre sur les côtes de l'Amérique, et plus souvent en pleine mer. On l'appelle aussi *vélette* ou *vessie de mer*, et moucien au Brésil, dit Valmont-Bomare. Lorsqu'on la rencontre sur ces côtes, on doit infailliblement s'attendre à une tempête. C'est la thalie, thalia des mollusques de l'Encyclopédie, par ordre de matières.

concentrant, est transparent et formé de membranes minces et cartilagineuses, remplies d'air qui le soutiennent sur l'eau, et le font flotter sur l'onde au gré du vent et des flots. On n'aperçoit à cet holothure aucune ouverture ni viscère. Il est parfaitement semblable, pour la conformation, à une vessie de carpe dont il diffère cependant en ce qu'au sommet de sa partie longitudinale il est surmonté d'une crête, ou large bandelette gaufrée et striée, qui remplace les nageoires dorsales des poissons, et qui sert de voilure à cet animal singulier. Laissant apercevoir la moitié de son corps hors de l'eau, sur laquelle il vogue tranquillement, et aux ondulations de qui il s'abandonne, il est muni pour leste, depuis une des extrémités jusques vers le milieu du corps en dessous, de suçoirs sans nombre, longs et filiformes, qui par leur réunion composent un poids beaucoup plus volumineux que le reste du corps. Toute cette chevelure glutineuse, et riche par les couleurs bleue, rose, lilas et nacrée qui la décorent, traîne dans l'eau, et adhère puissamment aux corps solides lorsque l'animal en rencontre.

Les deux extrémités de la galère ressemblent à deux seins que l'animal fait mouvoir à l'instar des phalènes. Ces deux tettins, si je puis leur donner cette expression, sont d'un bleu azur. Quelques muscles

muscles cartilagineux, utiles à la contraction des parties de l'animal, tapissent la crête supérieure que j'ai déjà comparée à la nageoire dorsale des poissons. Elle est frangée d'une lisière rose glacée de nacre.

La galère porte avec elle un poison si caustique et si pénétrant, qu'à peine l'a-t-on touchée, l'on ressent une cuisson insupportable, jusque là que l'enflure qui en est le résultat, est accompagnée d'inflammation. Pour prévenir ses suites funestes, on écrase sur la partie offensée une gousse d'ail, ou, ce qui vaut mieux, on la recouvre de linges imbibés d'alkali volatil fluor étendu d'eau, qui neutralise promptement les effets de ce venin. On prétend que ce poison est si subtil et si corrupteur, qu'il décompose et dénature la chair des poissons qui en ont mangé, sans pour cela les faire mourir.

J'aperçus près du gouvernail un poisson bien intéressant par ses couleurs; c'est *le pilote* (1), ou poisson conducteur. Il se rencontre fréquemment sous l'équateur. Il a de cinq à six pouces de long, sur un de largeur. Il est d'une couleur brunâtre avec reflets dorés, ce qui lui donne beaucoup de rapport avec la tanche pour les nuances. Il est ceint dans sa longueur de sept

(1) Gasterosteus ductor, Linné.

bandes transversales noires. On l'appelle *pilote*, parce qu'ordinairement il accompagne le vaisseau, et semble indiquer la route à tenir. On le voit aussi devancer le requin, avec lequel il a, dit-on, des rapports intéressés.

Dimanche 23 décembre, nous filâmes quatre nœuds avec vent arrière. Nous rencontrâmes un bâtiment allant à Saint-Thomas. Il étoit à la cape (1) depuis son départ de Philadelphie. Anglo-américain, ce pavillon sembloit promettre sûreté et protection à un de ses compatriotes. Il avoit d'amples provisions, et nous en étions dénués; c'est pourquoi, sous les auspices du beau sentiment d'humanité presque toujours honoré sur mer, nous le priâmes de venir à notre secours. Le capitaine eut la barbarie de profiter de notre détresse pour nous faire payer une paire de dindes, six gourdes (2). Nous eûmes bon vent pendant la nuit, et filâmes six nœuds.

Lundi 24 décembre, comme nous avions acheté du capitaine inconnu quelques barils de

---

(1) Mettre à la cape, c'est ne se servir que de la grande voile, portant le gouvernail sous le vent pour laisser aller le vaisseau à la dérive, et ne point l'exposer, avec un plus grand nombre de voiles, à une résistance souvent capable de le faire sombrer.

(2) La piastre gourde vaut 105 sous de notre monnoie.

farine, on voulut la mettre en œuvre; c'est pourquoi les dames, comme plus recherchées dans la propreté, se chargèrent de la convertir en pains; mais on nous avoit trompé, et cette farine contenoit très-peu de froment, beaucoup de pois et du sable, ce qui nous donna un pain noir, gommeux et terreux. Il falloit qu'il fût bien mauvais, puisqu'avec notre appetit dévorant nous lui préférâmes le biscuit. On attribua ce défaut à la trituration; et pour rétablir à cette farine une réputation bien éventuelle, on la destina à faire des beignets. Ils furent trouvés détestables, et ne remplissant en aucune manière le but qu'on s'étoit proposé, de flatter plus agréablement notre palais. Enfin, l'esprit gastronome se reposant pour quelques momens, on désespéra de pouvoir employer avec fruit ce précieux comestible.

Mardi 25 décembre, nous eûmes un coup de vent assez violent. Nos directeurs étoient tous francs-maçons, et m'avoient invité à partager la dissection d'un bon dinde farci, tué en l'honneur de la Saint-Jean. Le dirai-je sans honte! mes intestins fatigués par des mets grossiers, se réjouissoient déjà de reprendre leurs douces habitudes, et, dans leurs transports immodérés, refusoient les rations communes. J'attendois avec impatience l'heure du dîner; mais je ne

sais si on redouta ma censure, je ne fus appelé qu'au dessert pour trinquer avec des liqueurs de la Martinique. Je refusai sèchement, et remontai de suite sur le pont, en disant que j'étois à jeun. Les Sibarites déjà étourdis par la fumée enivrante du Champagne, ne reconnurent que trop tard leur grossiéreté.

La nuit, ils se permirent des plaisanteries, en introduisant secrétement et sans bruit dans la chambre des dames, deux gros chiens et un cochon. Ces pauvres animaux tant rebutés, tant battus le long du jour, goûtant en ce moment une paix inhabituelle, allèrent se placer dans les cabanes, auprès de nos belles dormeuses; mais tout à coup un cri de l'animal fangeux jette l'alarme au milieu du sexe timide. Deux d'entre ces dames, moins épouvantées, enviant les cabanes hautes, se levèrent en tremblant, et reconnoissant le mauvais tour qu'on leur avoit joué, voulurent faire déguerpir les chiens; mais ceux-ci se trouvant bien et mollement couchés, commencèrent à montrer les dents. Il fallut beaucoup de petites précautions, beaucoup de paroles douces pour obtenir d'eux, au bout d'une heure d'invitations infructueuses, qu'ils allassent sur le pont encourir encore les caprices du public, qui se plaisoit méchamment à les battre, en riant d'un procédé qui n'a rien de spirituel.

Mercredi 26 décembre, pour m'engager à oublier l'incivilité qui m'avoit été faite, le capitaine me sachant amateur d'histoire naturelle, me fit cadeau d'une boîte faite par les sauvages de la Nouvelle-Angleterre. Le dehors est formé de plumes de porc-épic, colorées de manière à former divers dessins. L'intérieur est d'une écorce fine et d'un jaune orangé.

Le génie gastronome tenta une nouvelle fois de trouver une propriété à cette farine détestable; c'est pourquoi on la livra à un nègre célèbre dans l'art de faire le plum-pouding. Ces mets chéri des Anglais n'exige point une préparation difficile. Il s'agit de réunir au centre d'une certaine quantité de farine des amandes émondées, des prunes, des figues, des raisins, et, pour épices, de la cannelle et du girofle. On enferme ce mélange dans un linge, et on le met cuire, pendant quelques minutes, dans le pot au feu, jusqu'à ce que la farine soit suffisamment humectée et cuite. Alors, avec du beurre, du sucre et du vin de Madère, on fait une sauce dont on arrose les tranches du plum-pouding.

Jeudi 27 décembre, nous n'étions qu'à quatre-vingts lieues de Saint-Domingue, et on nous promettoit d'y relâcher; mais un des directeurs qui avoit décidé le capitaine à débarquer

à Charles-Town, éteignit la foible lueur de nos espérances.

Nous dinâmes avec de la morue sèche, et seulement bouillie dans de l'eau, sans beurre ni sauce, et quelques pommes de terre gâtées ou germées qu'on se disputoit sans rire. Un coup de vent rompit l'écoute du grand hunier.

Vendredi 28, nous eûmes un mât endommagé par le coup de vent de la nuit; mais nous filâmes huit nœuds en bonne route. Nous fûmes tourmentés pendant notre sommeil par la piqûre incommode et douloureuse de maringouins (1), et les traces venimeuses de ravets (2), qui aiment à parcourir le visage ou toute autre partie du corps mise à découvert, en y dé-

---

(1) Ces insectes sont de l'espèce du cousin, *culex*.

(2) Le ravet; scarabeus minor domesticus, spadiceus. C'est une espèce de blatte; blatta americana, malè olentissima. Cet insecte volant, commun à bord des vaisseaux et en Amérique, est semblable au hanneton privé de ses ailes, mais son corps est plus aplati : le corps des mâles est caché sous des ailes, tandis que celui des femelles est à découvert. Ces insectes nuisibles rongent tout, et savent pénétrer dans les lieux les mieux fermés, en y laissant des taches d'une humeur infecte et caustique. Les ravets ont pour ennemis puissans les guêpes ichneumones et les araignées.

posant une liqueur caustique qui devient le germe d'une érosion cuisante.

Samedi 29 décembre, nous devions nous venger aujourd'hui sur un de nos dindes, de nos privations journalières; et comme c'étoit pour nous une fête, que l'espoir d'un meilleur repas, pour ajouter plus de solennité à la cérémonie des funérailles, on me fit composer une marche funèbre pour conduire à la cuisine, après lui avoir fait faire trois fois le tour du bâtiment, le gros dindon que nous avions si bien engraissé.

Les commissaires du banquet, au nombre desquels j'avois été nommé, se réservèrent provisoirement le sang de l'animal pour en composer un mets languedocien que je trouvai très-bon. C'est le sang d'une ou plusieurs volailles, qu'on met frire avec un peu de beurre, de l'ail, de l'oignon et de la sarriète hachée. On ajoute, pour sauce, des jaunes d'œuf battus dans du vinaigre (1).

Nous étions à la veille d'éprouver un dangereux accident. Un de nos chiens languissant de faim et de soif sous une température aussi brûlante, eut les symptômes premiers d'une rage confirmée. On prévint les suites funestes de

(1) Ce mets s'appelle *sanguette*.

cette maladie affreuse, en jetant à la mer l'animal atteint de l'hydrophobie.

Dimanche 30 décembre, il s'éleva vers midi un coup de vent si violent, que quatre hommes pouvoient à peine diriger la barre. Je n'ai parlé que de la mort du dinde ; mais, pour connoître les suites de sa destinée, il me suffira de dire que les associés payeurs se retirèrent en tapinois dans un coin du bâtiment, et mangèrent sans mot dire, et bannissant toute générosité, la fameuse pièce de résistance qui disparut en un instant. Nous ressentîmes d'autant mieux les douceurs d'un semblable repas, qu'à nos côtés, pommes de terre et pois faisoient le fonds du dîner des autres passagers.

Lundi 31 décembre, nous rencontrâmes deux bâtimens faisant route pour la Jamaïque. On mit l'Adrastus en panne, et on hissa deux pavillons pour leur donner le signal du pourparler. Soit crainte ou méfiance, les deux vaisseaux continuèrent leur route en cherchant à nous éviter.

Je devrois passer sous le silence un trait d'égoïsme qui n'a point d'exemple. Nos directeurs furent assez inhumains, pour me refuser un peu de vin que me demandoit un convalescent pour faire une rôtie au sucre.

Mardi 1er. janvier, nous voguions sur les

flots de l'incertitude, puisque notre capitaine plus occupé de son plaisir que de son devoir, ayant négligé de prendre hauteur avec exactitude, ne connoissoit plus le véritable point.

Nous vîmes l'oiseau appelé par les marins *le corsaire*. Il annonce les attérages; ce qui doubla l'inquiétude de nos mauvais pilotes, qui ne se croyoient point aussi près de terre.

Mercredi 2 janvier, la nuit fut orageuse, et les éclairs répetés embrâsoient l'horizon; cependant la mer étoit calme, et nous n'eûmes que de la chaleur. Le matin, nous avions aperçu près de notre bord un cachalot (1) de quarante pieds environ.

Jeudi 3 janvier, jamais le lever du soleil n'offrit un spectacle plus imposant. Les couleurs riches et brillantes des nuages amoncelés vers l'horizon, décoroient de ses plus beaux vêtemens l'aurore renaissante. Dans le lointain, une couronne de nuages où l'on voyoit le beau jaune cuivré, le rouge d'airain marbré, et bordé de bleu noir jaspé, enrichissoit ce tableau ravissant. Pour disque du centre de la couronne, on remarquoit un ciel d'un beau bleu uniforme et sans tache, que les couleurs foncées envi-

(1) C'est le plus grand cétacé, après la baleine du Groënland.

ronnantes rendoient encore plus tendre. Quelques raies vertes et fauves jaspoient le dessous de ces transparens vaporeux. Près de l'azur, au milieu du nuage cuivreux, étoit le croissant de la lune renaissante, tandis que les premiers jets lumineux du soleil sortant de l'onde, venoient dorer et éclairer ce dais merveilleux.

On reconnut à l'eau de mer devenue tiède, que nous étions dans le golfe de Bahama. Son courant devant nous être favorable, nous nous en félicitâmes.

Les fréquentes rumeurs qui eurent lieu à bord depuis le jour de notre embarquement, ayant souvent occasionné des actions de dépit, notre vaisselle se trouvoit si fort diminuée, qu'on fut obligé de nous servir la soupe dans un plat à barbe.

Vendredi 4 janvier, on sonda sans succès. La sonde, au moyen de laquelle on détermine la profondeur de l'eau, est un cylindre de plomb, concave à sa base, qu'on enduit de suif propre à retenir le sable des rivages. Les bons marins reconnoissent, à la seule inspection des particules arénacées, les parages où ils se trouvent. Pour s'en servir, on jette à la mer, et on laisse filer cet instrument attaché à une certaine quantité de brasses de cordages. Comme il y avoit erreur de calcul, nous ne pûmes trouver le fond.

Il survint, vers les cinq heures de l'après-midi, un coup de vent si violent qu'on mit le bâtiment à la cape. Quelques voiles déchirées, tous les cordages en désordre, et roulés à la hâte sur le pont, offroient le spectacle le plus lugubre. Ce n'étoit plus l'imposant Adrastus, fendant avec fierté l'onde écumante; rien d'aussi morne que l'intérieur d'un gros bâtiment privé de ses voiles, et devenu le jouet de la tempête.

La mer à minuit étoit si grosse, qu'une seule lame, après avoir inondé la chambre des dames, entra dans la nôtre, et renversa par sa commotion un des passagers qui, dans sa chute voulant se retenir à une colonne de nos cadres déjà ébranlés par le roulis, fit le petit Samson, et écroula nos cabanes. Une autre vague, non moins terrible, ayant redoublé cet horrible fracas, nous nous crûmes tous perdus. J'avois déjà disparu aux yeux des spectateurs, qui s'empressèrent de me porter des secours, étant enseveli sous les débris des cabanes, matelas, bouteilles, et surtout étouffé par le poids énorme du passager qui couchoit au dessus de moi, et qui, se trouvant bien, oublioit qu'il en écrasoit un autre.

Samedi 5 janvier, la tempête subsistoit encore, et la mer étoit si houleuse que nous fûmes obligés de rester au lit, ne pouvant debout conserver l'équilibre. On sonda encore infructueusement;

ainsi nous étions sans cesse à la veille de nous perdre par l'inconséquence de notre capitaine qui oublioit, au milieu des jeux, et son devoir et les dangers éminens auxquels il nous exposoit pour avoir négligé le calcul des latitudes.

La tourmente augmenta, et les vents déchaînés déchirant les voiles, on mit une seconde fois à la cape. Rien ne pouvoit arrêter les mouvemens violens et convulsifs du gouvernail; on fut obligé de l'amarrer. Le navire à la merci des flots et des vents, inondé de vagues sans cesse renaissantes, rouloit dans tous les sens, et sembloit annoncer une perte prochaine.

Dimanche 6 janvier, la tempête continuoit sans apaiser sa furie, lorsque, près de notre bord, nous aperçûmes tout à coup au milieu d'un brouillard épais un bâtiment à trois mâts, aussi maltraité que le nôtre, tantôt englouti sous l'onde amère, tantôt revomi par ses vagues inconstantes, et élevé subitement à des hauteurs prodigieuses. Ce vaisseau, jouet comme l'Adrastus de la tempête la plus affreuse, nous fûmes réduits à la perplexité de passer ainsi la nuit sans pouvoir diriger le bâtiment, et craignant un choc qui nous eût fracassé l'un ou l'autre. Cependant accablés de fatigue, nous nous livrions déjà aux douceurs du premier sommeil lorsqu'une secousse nous fit tressaillir. Deux flots opposés, heurtant la carène,

firent sauter le bâtiment si haut qu'il retomba sur son flanc, et resta dans cette position incommode et dangereuse, jusqu'à ce qu'une nouvelle lame vint lui faire reprendre sa position naturelle.

Lundi 7 janvier, le vent se calma, et la mer uoiqu'encore grosse, étoit moins redoutable. Nous revîmes le bâtiment à trois mâts, qui nous accosta sans danger. C'étoit un vaisseau marchand, sur son leste, venant du nord des Etats-Unis, et faisant même route que nous vers Charles-Town, où le capitaine vouloit relâcher, après y avoir été provoqué par l'un des négocians de notre bord.

J'eus occasion de voir plusieurs trombes (1),

---

(1) Tipho, aut sipho. La trombe aqueuse est, selon Valmont-Bomare, un météore extraordinaire qui paroît sur la mer, qui met les vaisseaux en danger, et qu'on remarque très-souvent dans les tems chauds et secs : c'est une nuée condensée, dont une partie se trouvant dans un mouvement rapide et circulaire, comme autour d'un axe, causé par deux vents qui soufflent directement et impétueusement l'un contre l'autre, tombe par son poids, et prend la figure d'une colonne tantôt conique, tantôt cylindrique : elle tient toujours en haut par sa base, qui n'imite pas mal le pavillon d'une trompette. Les trombes sont creuses en dedans et sans eau, parce que la force centrifuge pousse hors du centre les parties internes. Plusieurs parties aqueuses se détachant de la circonférence,

mais fort heureusement assez éloignées de nous, pour que nous n'ayons point à les redouter. Nous étions d'ailleurs dans l'impossibilité de les dissoudre, et de nous opposer à leurs ravages en tirant contre elles des coups de canons, puisque notre bâtiment n'étoit que parlementaire, et par conséquent point muni de pièces d'artillerie. Nous vîmes aussi quatre requins dans le sillage de notre bâtiment; mais, filant huit nœuds, la rapidité de notre course s'opposa à ce qu'ils mordissent au hameçon, qui est une espèce d'émérillon.

A minuit, nous fûmes réveillés en sursant par un coup de canon qu'un vaisseau tira près de nous. Le boulet passa à quelques pas du timonnier. Il falloit voir nos spéculateurs déplorer déjà la perte des fonds immenses qu'ils avoient à bord. Jadis satiriques, ils avoient en ce moment l'oreille bien basse, et étoient consternés

forment la pluie qui tombe tout autour du tourbillon : lorsque le vent inférieur est plus fort, la trombe se trouve emportée et est suspendue obliquement à la nuée; alors on entend un bruit sourd et mêlé de sifflemens. Par-tout où ce tourbillon tombe, il cause de grandes inondations par la prodigieuse quantité d'eau qu'il répand : il amène même quelquefois de la grêle, et les dégâts qu'il produit sont affreux. (Consultez l'Histoire de l'Académie, années 1727, 1737 et 1741).

dans l'embarras des richesses, par la crainte de trouver un corsaire dans notre agresseur. On en vint à l'abordage, et nous apprîmes tous avec un vif intérêt que le bâtiment inconnu n'étoit que dénué de vivres, et qu'expédié de Londres, il avoit déjà près de quatre-vingt-dix jours de traversée. Le capitaine, nous exposant la triste situation de son équipage harassé par les tempêtes habituelles qu'il avoit essuyées, nous apprit qu'il étoit réduit à une ration insuffisante, et que, dans la crainte que nous ne lui échappions, il n'eut pas le tems de faire retirer le boulet du canon; que son intention, nullement hostile, n'étoit que de faire mettre notre bâtiment en panne. Ce vaisseau étoit armé en guerre et marchandises.

Mardi 8 janvier, nous trouvâmes enfin terre à vingt brasses, et nous découvrîmes le beau phare de Charles-Town (tom. 1er., planc. XIV), situé isolément au milieu d'une antique forêt de pins, au dessus desquels il s'élève de plus des trois quarts de sa hauteur. Nous vîmes voltiger autour de notre bâtiment des canards de toute espèce, des cormorans (1), des chevaliers (2),

(1) Corvus aquaticus, aut Phala crocorax; oiseau aquatique, dont on distingue deux espèces qui se nourrissent de poissons.

(2) Totanus, oiseau aquatique du genre du Bécasseau.

des mouettes (1), des goilands (2), et autres oiseaux qui fréquentent les attérages. Nous en tuâmes plusieurs ; mais ayant *vent arrière*, et toutes les voiles étant dehors, nous ne pûmes mettre la chaloupe à la mer pour les aller chercher.

Un pilote côtier vint à notre rencontre dans sa barque élégante pour nous faire éviter la barre (3), et nous conduisit vis-à-vis de Charles-Town, où nous mouillâmes assez près de l'Embarcadère, après nous être félicité d'avoir été assez heureux pour échapper aux dangereux rescifs de la baie. Le port de cette ville peut recevoir en sa rade jusqu'à trois cents voiles, et les plus gros navires y entrent en tout tems avec leur chargement.

---

(1) Gavia, nom donné à des oiseaux de mer, à pieds palmés, du genre des goilands, mais moins grands.

(2) Larus ; c'est l'oca-marina crocalo des Italiens. Oiseaux de mer ictyophages. Ils sont sur les rivages ce que les vautours sont pour l'intérieur des terres, destinés à purger la terre des débris d'animaux morts, qu'ils se disputent entr'eux, avec des cris aigus.

(3) Banc de sable qui barre un port, et souvent devient un dangereux écueil. Celle de Charles-Town est renommée par des naufrages fréquens qu'on y essuie.

Mercredi 9 janvier, après la visite de l'Adrastus, je descendis à Charles-Town, ville capitale de la Caroline méridionale, avec le capitaine, afin de m'assurer d'un logement. Quel fut mon étonnement dans un pays inconnu, d'y trouver de nouvelles mœurs, de nouvelles coutumes et tous visages étrangers, d'y rencontrer autant de nègres que de blancs! J'avoue que la vue de ces Africains dans l'état d'esclavage, me fit d'abord impression. Il règne dans l'intérieur de la ville le silence le mieux observé; et les Anglo-Américains sérieux par caractère, et non turbulens comme les Français, marchent dans les rues sablées, la tête baissée, et exclusivement préoccupés de leur commerce. Lorsque deux d'entr'eux se rencontrent, un salut de la main fait avec réserve, mais avec sincérité, équivaut en ce cas à notre accueil affable, mais trop souvent politique (1).

La température de Charles-Town (2) modérée

(1) Quand, dans une société, une personne en saluant refuse la main à une autre, elle lui déclare par là son inimitié.

(2) Cette ville se trouve au confluent de deux rivières navigables, la Cooper et l'Ashley, et sert d'entrepôt à toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées.

toute l'année, offre cependant plusieurs variations dans la journée; ce qui la rend très-mal-saine. Il faudroit volontiers changer trois fois le jour de costume plus ou moins chaud, inconvénient qui donne naissance à une infinité de maladies produites par une transpiration interceptée. Nous n'étions qu'au commencement de janvier, et cependant beaucoup d'arbres étoient couverts de verdure et de fleurs. Les chaleurs de l'été y sont insupportables, et infiniment plus accablantes qu'à Saint-Domingue, où une brise réglée vient trois fois le jour rafraîchir l'atmosphère, et dissiper les miasmes combinés par une évaporation torride, et des exhalaisons souvent morbifiques.

Peu familier avec le langage du pays, et bien néophyte encore dans la traduction de l'anglais, je souffrois d'entendre parler à mes oreilles, sans pouvoir comprendre même les cris des marchands, dont les intonations sont variées à l'infini.

Les rues de Charles-Town sont correctes, mais souvent remplies d'immondices. On y marche avec difficulté sur un sable épais. Les maisons pour la plupart couvertes en bois ou essentes, qui réverbèrent moins la chaleur que la tuile, sont construites en planches. Celles des habitans riches ont des façades du goût le

plus moderne, à colonnes et galerie tournante, et d'un style régulier. Mais ces palais modestes élevés sans maçonnerie, sont, ainsi que la chaumière du pauvre, exposés à être détruits en un instant par l'incendie.

Nous traversâmes le bel emplacement de la boucherie, où la viande me parut fort belle, et surtout bien nettement divisée. Les bouchers propres à l'excès, poussent la précaution jusqu'à scier les os, afin que le morceau qu'on leur achète soit coupé régulièrement. Ils tuent tous les jours, et ne font jamais reparoître la viande tuée de la veille, ayant la commodité de la saler, et de la mettre en barils pour l'usage des vaisseaux.

On voit sur chaque cheminée un ou plusieurs ménages de turkey-buzzard (1), espèce de vau-

---

(1) Dinde-buse, ou Urubu; c'est le vautour du Brésil, de M. Brisson, et des planches enluminées 187; Buse à figure de paon, dans Catesby; Hernandez et Nieremberg lui donnent le nom d'*Aura*, et François Ximénès, celui de *Tzopiloth* ou *Tropillot;* c'est le cosquauth de la Nouvelle-Espagne. Margrave dit que les Brasiliens le nomme *Urubu*. Cet oiseau, dit M. Mauduit, se trouve dans différentes régions de l'Amérique. Les sauvages de la Guiane l'appellent *Ouroua ;* les créoles et les voyageurs l'ont appelé *Marchand :* on le trouve aussi en Afrique. Kolbe le nomme *Aigle du Cap*.

tours appelés vulgairement *cinq paounds* (6), valeur de l'amende infligée à l'audacieux qui en tueroit un. Ces oiseaux sont ainsi respectés par les services réels qu'ils rendent en enlevant, dans la ville et aux environs, tous les animaux morts et débris corruptibles, dont ils font leur unique nourriture. Voit-on une poule expirante; elle ne reste pas long-tems sur la place sans être dépecée. Ces oiseaux, durant le jour occupés sans cesse à faire leur tournée, fondent par légions, et se disputent la proie qui disparoît en un instant. Les turkey-buzzards sont si familiers, qu'on pourroit en tuer volontiers à coups de bâton. J'avois un grand désir de me procurer un de ces animaux; mais je n'étois point du tout disposé à payer cinq louis environ d'amende, ce qui m'engagea d'attendre une occasion favorable.

Les dames anglo-américaines, jalouses d'imiter les Françaises dans leurs costumes, sont à la piste des bâtimens arrivant de France, pour en réclamer les modes du jour; et c'est une spéculation sûre que peut faire un capitaine, s'il a des fonds à convertir en pacotille. J'examinois la tournure d'une de ces dames lorsqu'en detournant une rue, je vis à mes pieds deux négresses

(2) Environ 120 francs.

accroupies, occupées à fumer avec de longs calumets; c'est le cas de dire que ce ne fut pas pour moi une agréable surprise.

La chaleur étant excessive, et harassés des courses faites en vain pour trouver une pension convenable, nous fûmes assez heureux pour rencontrer un Français obligeant qui, nous ayant reconnus pour des compatriotes nouvellement débarqués, s'offrit d'être notre interprète, et nous procura un asile bien famé, et qui nous parut tenu par de bien honnêtes gens; c'étoit une pension américaine. L'hôtesse, Mme. Ramadge, offroit pour contraste une taille colossale, avec des manières mignones et enfantines. Cette dame ne savoit quelle contenance garder, ni comment s'expliquer; enfin notre interprète, qui parloit anglais, nous développa ses intentions.

A peine fûmes-nous installés, qu'un jeune nègre vint nous offrir des fruits de l'Amérique. Pour mieux disposer les acheteurs, il les charmoit par les accens mélodieux de sa voix céleste. Quoique bien envieux de goûter à ces productions nouvelles pour moi, je pris encore plus de plaisir à exercer son talent, et à lui faire répéter un rondeau anglais, original par sa composition. Après lui avoir acheté des bananes, figues bananes, patates, ananas, etc.,

je le congédiai en le récompensant de manière à l'encourager.

Je ne pus juger de la bonté de ces fruits imparfaits, et je me réserve d'en parler lors de mon séjour à Saint-Domingue. Je sortis pour connoître l'intérieur de la ville, et je vis que les femmes de qualité font le matin leurs courses à pied. Elles ont une démarche lente et grave, et sont suivies d'une ou plusieurs jeunes négresses.

Les voitures sont très-légères et aérées; elles sont traînées par des chevaux, que des nègres conduisent. On voit peu de cabriolets, mais des charabans d'une délicatesse extrême. Les rues sont garnies de trottoirs, et d'arbres dont les fleurs ont quelque rapport avec celles du lilas de France. Cet arbre est l'azédarach (1), dont les branches lisses et droites forment une très-belle tête.

Les levées du bord de la mer sont construites en ostracites (2), et la consommation d'huîtres en ce pays est si grande, qu'on se sert le plus communément pour bâtir, de chaux d'huîtres.

---

(1) Melia azedarach, foliis bipinnatis, Linné. Voyez mon Traité des plantes usuelles des Antilles, plantes assoupissantes.

(2) Ecailles d'huîtres devenues fossiles.

Pl. xv. T. 1 P. 24.

Chariot Funéraire.

Gabriel S^c.




NAPOLI
BIBLIOTECA
EMANUELE III

En rejoignant notre pension, je rencontrai le convoi d'un nègre. Les pleureurs deux à deux marchoient devant et derrière le corps, qui étoit porté sur un chariot rouge traîné par un seul cheval. (Tom. 1er., pl. XV.)

En visitant les temples consacrés au service de l'Éternel, j'appris que la seule église catholique avoit été incendiée, et qu'on l'avoit remplacée momentanément par une grange non moins vénérable que les voûtes dorées des temples consacrés aux différens cultes. La secte protestante est la plus universellement répandue; cependant la religion catholique, celles des quakers (1) et des méthodistes y sont également tolérées.

---

(1) Quaker veut dire trembleur. Leur secte pacifique prit son origine à l'époque où les Anglais révoltés se couvrirent du crime honteux de régicides. Georges Foxe fut leur fondateur. Il avoit vendu ses biens pour mieux se détacher des jouissances terrestres. Les bois devenoient son asile, et les fruits sauvages, sa nourriture. Il eut bientôt des sectateurs, et fut forcé de se rapprocher des villes, où cette société adopta un costume simple et dénué de tout ornement. C'est pourquoi les galons leur sont interdits, ainsi que les dentelles; les manchettes, broderies et bijoux, comme objets superflus; leurs habits n'ont aucun pli. Toutes déférences extérieures leur sont à charge; c'est pourquoi entr'eux ils se regardent égaux. Ils ne reconnoissent pas les titres fastueux,

Les quakers sont simples dans tous leurs goûts, humains et bienfaisans; ils prêchent en public, dans les places et marchés, contre l'esclavage des nègres. Ils sont vêtus de noir, et ont la

---

produits, disent-ils, par l'orgueil de ceux qui les ambitionnent, et par bassesse dans ceux qui les défèrent. Ils regardent chez les femmes, la révérence comme une contrainte avilissante; et dans les hommes, l'action d'ôter son chapeau comme une bassesse qui met l'individu au dessous d'un autre. « C'est, dit Raynal, dans son Histoire phylosophique des Deux-Indes, manquer à soi pour honorer les autres. Porter les armes, continue le même auteur, leur paroissoit un crime. Si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité; si c'étoit pour se défendre, on péchoit contre le Christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Ils ne juroient jamais devant les tribunaux. Ils n'ont point de clergé, et tournent en ridicule nos cérémonies religieuses, prétendant qu'ils reçoivent immédiatement l'Esprit Saint; c'est pourquoi, lorsqu'ils sont assemblés, le premier qui se croit inspiré se lève, et prend la parole. Souvent le silence le plus profond règne en leur assemblée. Cet enthousiasme, irritant le genre nerveux, leur donne des convulsions; de là, le nom de *quaker*, qui veut dire trembleur. Cromwel, qui les persécuta parce qu'ils cherchoient à dégoûter les soldats du métier de la guerre en s'insinuant dans les camps, avoua que leur religion étoit peut-être la seule dont on ne put détruire les principes avec des guinées.

tête couverte de clabauds, ou grands chapeaux à bords pendans. Les quakers sont ennemis de la guerre, et ne veulent jamais contribuer pour favoriser et entretenir ce fléau désastreux. Ils sont si scrupuleux pour la décence, qu'ils ne veulent jamais recevoir de lavemens, dans les maladies mêmes où ils sont indispensables.

Le quaker officiant de leur secte se lève pour parler, lorsqu'il se croit inspiré de l'Esprit Saint. Il n'y a point, dans l'intérieur de leurs temples, d'autel propre au sacrifice; leur culte ne consiste qu'à épurer leur morale austère, ainsi que me l'a assuré un Anglo-Américain qui, par supercherie, s'est introduit plusieurs fois parmi eux. L'orateur, pour inviter au silence, pousse des hurlemens affreux, et à l'instant tout l'auditoire se tait. Les quakers ont dans leur temple la tête couverte, et croyent à une parfaite égalité entre eux.

Cette secte, ennemie des litiges, n'a point d'avocats, et lorsqu'il s'élève un différend entre deux quakers, les parties s'expliquent en pleine assemblée, et leur rapprochement a toujours lieu. Lorsqu'un d'eux fait mal ses affaires, les autres lui fournissent jusqu'à sept fois les moyens de rétablir, et sa fortune et sa réputation; mais, en cas d'une huitième faute, ils l'abandonnent à sa mauvaise conduite.

Les principes moraux des quakers sont si rigides qu'ils ont, pour les femmes qui ne leur appartiennent pas, la plus exacte continence. C'est pourquoi, lorsqu'ils donnent l'hospitalité à quelqu'étranger, l'homme, la femme, les filles et l'étranger couchent dans le même lit. Il n'en est pas de même des Anglo-Américains, dont les mœurs sont maintenant, dans les ports de mer, aussi dépravées qu'en France, depuis que le commerce leur a établi des relations avec l'Europe ; car, si dans les sociétés des villes une femme rougit lorsqu'elle entend prononcer le nom de pied, de jambe, et même de cuisse de poulet, souvent à présent les jeunes demoiselles, subornées par les marins français, s'abandonnent au premier amant qui sait leur plaire. Pourtant elles traitent leurs intrigues avec beaucoup de discrétion, et regardent leur faute excusée, lorsqu'elle est enveloppée des ombres du mystère.

Lorsqu'un Anglo-Américain meurt, et que sans être marié il a vécu avec une concubine, les biens du défunt lui sont transmis.

Mort pour mort, telle est la loi qui condamne seule à cette punition les assassins, tandis que les autres crimes non moins contraires à la société, tels que les viols, les rapts, et autres vices capitaux, n'y sont atteints que par de légères peines.

Les prisonniers sont généreusement traités à la Nouvelle-Angleterre, et respectés dans leur malheur. Indépendamment d'une nourriture saine et raisonnable, on ne leur retient point les produits de leur industrie, qu'on fait vendre à leur profit.

Il ne fait jamais aussi froid à Charles-Town qu'à Philadelphie, qui se trouve au nord de l'Amérique septentrionale, et où, sur la rivière glacée de la Delaware (1), on fit rôtir un bœuf pesant douze cents, sans creuser et dissoudre le cristal. C'est en cette saison qu'on y fait des parties de traîneaux, et que les patineurs y déployent leur adresse et leur légéreté. On rencontre au milieu de ces joûtes, sur la glace même, de petites guinguettes établies pour répondre aux besoins des acteurs et spectateurs de ces jeux divertissans.

Les gens riches de Charles-Town brûlent d'un bois sans nœuds, appelé *l'aigret;* c'est le noyer sauvage.

On nous servit à souper chez Mme. Ramadge, sur une longue table d'acajou bien cirée, du cerf, si commun dans le pays qu'on en fait boucherie,

---

(1) Philadelphie, appelée *ville des Frères*, est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware et du Schuylkill.

du calalou (1), des ignames (2) et des patates (3). Nous eûmes pour boisson d'assez mauvais cidre, mais en revanche d'excellent porther ou grosse bière d'Angleterre, du brandy ou eau de vie, qu'on mélange avec trois parties d'eau environ.

Je rencontrai M. R***, mon parent, qui me présenta à son épouse et à ses enfans, en me témoignant tout son regret d'avoir été, par suite des révolutions de Saint-Domingue, circonscrit dans un local qui ne lui permettoit pas de m'offrir un asile, ainsi qu'à sa sœur ma belle mère; mais, en qualité de parent et d'amateur de peinture et de musique, il me fit promettre de passer chez lui une partie de mon tems, qu'on ne pouvoit que bien employer au milieu d'une famille aimable, qui a tant de talens en partage.

On se sert au continent de la monnoie d'Espagne. Tous les samedis on lave l'intérieur des maisons, et l'on frotte avec soin les parquets et les escaliers garnis, dans les maisons riches, de tapis précieux, et chez les simples particuliers, de sablon très-fin qu'on répand avec symétrie,

---

(1) Mets américain composé de divers herbages, de volailles et de crustacés. Voyez sa plus grande description, *article de Saint-Domingue*.

(2 et 3) Voyez la description de ces productions dans le Traité des plantes usuelles des Antilles.

et en traçant différens dessins. Au reste, est du plus mauvais ton de cracher sur un de ces parquets, et il n'y a guères qu'un Français qui puisse se permettre une telle incivilité.

Mes nouveaux parens partageant mon goût pour la chasse, et désirant coopérer à ma collection des animaux étrangers à l'Europe, me proposèrent une partie dans les environs de la ville. Je rapportai de cette excursion ornithologique de très-jolis oiseaux. Ces bois sableux et sombres, où s'élèvent avec majesté d'antiques et odorans sapins, ces réseaux de barbe espagnole (1), au travers desquels se jouent les écureuils de plusieurs espèces, et qui se balancent d'une futaie à l'autre, au secours de ces franges pendantes, semblables à la barbe d'un vieux anachorète; le chant des oiseaux, nouveau pour moi, tout me jeta dans une telle surprise, que je restai long-tems immobile et pénétré d'un saint respect, en admirant la source inépuisable

(1) La barbe espagnole, ou caragate musciforme; viscum caryophylloïdes, tenuissimum è ramis arborum musci in modum dependens, foliis pruinæ instar candicantibus, flore trepetalo, semine filamentoso, Sloan. Jam, est une espèce de gui; voyez sa description à la fin de l'ouvrage, au Traité des plantes usuelles.

des variétés de la nature, et en bénissant les œuvres de mon Dieu.

En parcourant les bois, j'examinai beaucoup de ces oiseaux, et je tuai sur les haies plusieurs sparas (1), espèce de moineaux semblables au friquet de France; des rossignols (2), dont la voix est très-agréable; des cardinaux (3), qui se privent très-bien en cage, et qui sont recherchés pour leur robe éclatante. Le mâle d'un rouge de feu, a seulement les pennes des ailes d'un noir de jayet, ainsi que les plumes de la base du bec. La femelle moins riche en couleurs, est nuée de ce même vermillon, et d'olivâtre cendré. Je tuai les deux d'un seul coup de fusil, et fus enchanté d'une aussi belle capture.

Je rapportai également deux troupiales (4), ainsi nommés parce qu'ils vivent en société.

---

(1) Linotte brune d'Edwards; et petit moineau de Virginie, ainsi nommé par Catesby.

(2) Le rossignol de l'Amérique, d'Edwards; c'est le figuier brun, ou grand figuier de la Jamaïque, de M. Brisson.

(3) Le cardinal huppé de l'Amérique septentrionale, est *le gros-bec de Virginie*, de Brisson; Coccothraustes indica cristata, pl. enl. 37. The Brasilian Tanager. des habitans de la Nouvelle-Angleterre.

(4) Cet oiseau est le Commandeur : Icterus Ptero-Phœniceus. Il appartient à l'Amérique septentrionale;

Quoiqu'on en rencontre des bandes nombreuses dans les marais, ces oiseaux sont difficiles à approcher. Le *troupiale de la Caroline*, ou *commandeur*, est de la taille d'un merle; son plumage est d'un noir lustré ; ses ailes sont recouvertes, vis-à-vis le trochanter de l'humerus, d'une épaulette d'un rouge cramoisi vif et doré ; ses pieds et son bec sont noirs, ainsi que ses yeux, dont l'iris est d'un blanc mat. Les couleurs de la femelle sont plus roussâtres et beaucoup moins vives. Ces oiseaux pondent dans les marais, où ils établissent leur nid qui a la forme d'un tube, avec une seule ouverture sur le côté. Il flotte au gré du vent, et est entrelacé avec la sommité des joncs qui lui servent de toit. Ces oiseaux sont fort recherchés, et leurs épaulettes vendues jusqu'à vingt francs le millier aux pelletiers, qui en font des palatines et des garnitures de spencers ou de robes. Outre qu'on retire ce produit de ces oiseaux, leur tête est également mise à prix, par rapport aux ravages qu'ils exercent dans les terres où l'on a semé du riz. Ils ne sont pas seulement granivores, et

---

c'est *l'Etourneau à ailes rouges*, de Catesby ; l'Etourneau rouge-aile, d'Albin ; et *le Troupiale à ailes rouges*, de M. Brisson (pl. enl. 402). The Red-Winged Starling. Cates., car. 1, p. 13, t. 13.

ils se nourrissent, hors des récoltes, de fruits ou d'insectes.

Les troupiales vivent entr'eux avec beaucoup d'accord, et ne se nuisent point dans les détails de leur petit ménage. Leurs mœurs sociales leur font chercher en paix la nourriture de leurs petits, et souvent dans le même champ on en voit une quantité considérable occupés à cette recherche, sans annoncer la moindre mésintelligence.

Les troupiales ont en cage les gentillesses de l'étourneau d'Europe, et sont aussi attentifs que lui à recevoir l'instruction qu'on veut bien leur donner. M. R***, mon parent, qui en possédoit un très-familier, lui donnoit la liberté, et m'engageant à préluder sur mon violon ou sur le piano, le mélomane ailé venoit à l'instant se poser sur ma tête, et ne me quittoit que lorsqu'il cessoit d'entendre cette mélodie. Il étoit tellement familier, que quelques jours après avoir lié ensemble connoissance, m'apercevant occupé à dessiner un de ses pareils, il sortit de sa cage, voltigea autour de moi, puis sur le troupiale qui me servoit de modèle. Comme ce dernier étoit en position, et qu'il avoit toute l'apparence d'un être vivant, l'oiseau familier alla le becqueter, comme pour le tirer de son assoupissement; puis le trouvant insensible à ses démonstrations,

monstrations, il lui réitéra mille agaceries, lui fit mille gentillesses, après lesquelles il renonça au projet de jouer avec lui, et vint se poser sur un verre d'eau qui me servoit à laver; il dérangea mes pinceaux, et sans ma permission commencoit à se baigner, lorsque je fus obligé de lui soustraire mon dessin qu'il avoit déjà tout arrosé. Enfin, je crois pouvoir le dire sans exagération, le troupiale est l'oiseau qui, privé de sá liberté, conserve le mieux, néanmoins malgré son esclavage, toute l'amabilité de son caractère.

Nous eûmes, pour dernière pièce de notre course d'ornithologie, la grivette d'Amérique; c'est le mauvis de la Caroline, de Brisson; la petite grive de Catesby; elle est de la grosseur d'une alouette; le plumage du dos est roussâtre; celui du ventre est blanc tacheté de marques triangulaires brunâtres; le bec, les pieds et les ongles sont noirâtres.

De retour chez M. R***, il me présenta à son gendre, M. de M***, consul espagnol, chez lequel on enfreignit en ma faveur la loi rigide qui défend en ce pays, sous des peines très-sévères, de faire de la musique le dimanche. Je me félicitai d'autant plus de cette transgression, que je retrouvai dans les concertans, enfans de M. R***, cette grace et ce goût

qu'on ne rencontre que parmi les vrais talens. On exécuta à la première vue un trio-concertant pour harpe, forte-piano, et cor, de ma composition, avec une vérité et une précision qui m'enchantèrent.

En sortant de chez M. R***, j'aperçus un rassemblement, au milieu duquel je vis un orateur qui débattoit vivement les intérêts de plusieurs nègres exposés sur un théâtre pour être vendus. C'étoit un quaker philantrope, et fidèle observateur de sa loi. « Peut-on, disoit-il » au peuple étonné, assimiler des hommes à des » animaux? Que fait-on de plus, lorsque dans » un marché il s'agit d'acheter un cheval, un » bœuf ou un mouton? L'animal est, ainsi que » les nègres, à la discrétion des acheteurs, qui » l'examinent nu, et le tournent dans tous les » sens. Vils usuriers! ne sont-ils pas hommes » comme vous »! Je ne pus entendre plus long-tems sa harangue, et je le quittai au moment où il sembloit plaindre le sort d'une négresse qui, pour une faute qu'elle avoit commise, marchoit dans les rues, avec un joug ou collier pesant, armé de trois branches de fer de la longueur de l'avant-bras.

Comme je cherchois à me distraire de l'ennui de ne point trouver de passage pour Saint-Domingue, je réclamai la solitude des bois si

bienfaisante aux mélancoliques; et pour éviter des visites trop multipliées, je m'acheminai seul avec mon fusil vers la course (1) distante de quatre milles de Charles-Town. Je tuai, en entrant sous les premiers sapins, le beau geai bleu du Canada (2). Ce geai de l'Amérique septentrionale est beaucoup plus petit que le nôtre, dont il a néanmoins tous les caractères extérieurs. Il est plus svelte, plus élégant dans ses formes que le dernier, et son plumage très-régulier est éclatant. Sa tête est ornée d'une huppe d'un beau bleu; le plumage supérieur est de cette même couleur, l'inférieur est bleuâtre, tandis que le ventre et le dessous de la queue sont d'un blanc éblouissant. Les ailes et le dessus de la queue sont bigarrés de barres transversales, ou zigzags nués de noir, bleu et blanc.

Le geai bleu du Canada paroît avoir les mêmes habitudes que notre geai d'Europe. Il est, ainsi

(1) Ce cirque, où se rassemblent annuellement des curieux de toutes les villes du Continent, est peuplé, à un certain jour de l'année, d'un nombre immense de spectateurs. Il s'agit d'y disputer le prix de la course aux chevaux. Les coursiers et les jokeis y sont pesés avant d'entrer en lice, et de grands paris sont ouverts.

(2) Gracculus cœreleus Canadensis, Brisson, pl. enl. 530. The Blue Jay. Edw., pl. 239.

que ce dernier, inquiet, toujours en mouvement, décélant sans cesse sa retraite par un cri aigu qu'il pousse à l'approche de tout être animé, et qui devient le signal du rassemblement de tous ceux de son espèce qui se trouvent autour de lui. Il s'élève facilement en domesticité, et s'y rend, ainsi que le nôtre, très-familier.

Je me procurai également la belle *pigrièche bleue*, qu'on appelle dans le pays *nonpareille* (1), à cause de la beauté de sa robe. Son bec, ses pieds et ses ongles sont d'un noir de velours, tout le plumage supérieur du bleu d'azur du martin-pêcheur d'Europe, et celui du ventre d'un rouge safrané très-vif.

Cet oiseau est silencieux ; on le rencontre toujours seul, perché sur des pieux, ou à l'extrémité de bois sec de moyenne hauteur. C'est de là qu'il épie les moucherons dont il fait sa nourriture, et qu'il saisit adroitement en faisant claquer son bec. Les lieux fréquentés lui sont importuns ; c'est pourquoi, fuyant toute espèce de société, il disparoît à l'approche de l'homme, et va loin de lui, dans l'épaisseur des bois, mettre en sûreté son existence.

Je tuai aussi plusieurs *epeïches*, et le pic

(1) The blue Red Breast. Edwards. 1. Pl. 24. C'est une espèce de cotinga.

noir à huppe rouge (1). Ces oiseaux, à la faveur de muscles thyro-hyoïdiens, peuvent darder leur langue et l'alonger beaucoup hors du bec, et le faire mouvoir dans tous les sens, propriété commune aux *pics, colibris, oiseaux-mouches*, et autres destinés à pomper le suc des fleurs, ou à rassembler sur leur langue enduite d'une humeur visqueuse, les fourmis et autres insectes dont ces entomophages se nourrissent. Ces oiseaux amis de l'ombre et du silence, n'aiment ni les plaines, ni les jeunes bois; c'est au sein des plus hautes futaies qu'ils mènent leur vie solitaire, et qu'ils y creusent les troncs à coups de bec redoublés, pour y saisir les larves que leur perseussion met en mouvement, et y déposer ensuite leurs œufs, dès qu'ils y ont creusé un trou circulaire. Les pies ont le vol court, rapide et irrégulier, et plus souvent sur les arbres que dans l'air; ils rampent autour de leur tronc et de leurs branches,

(1) C'est le grand pic-vert à tête rouge, de Catesby; le pic-noir de Virginie, de M. Brisson; le pic noir huppé de la Louisiane, des pl. enl. 718. Cet oiseau est plus gros que notre pic-noir. Ses pieds sont noirs, son bec d'une couleur grisâtre, l'iris d'un jaune d'or; la huppe qui orne sa tête, d'un rouge vif; les joues et le cou d'un jaune pâle à reflets dorés; le milieu du dos marqué d'une tache blanche.

à l'aide de leur queue, qui leur sert de point d'appui.

Un buisson épais m'avoit empêché de tirer une perdrix du pays, mais l'ayant vu remiser, elle tomba bientôt en mon pouvoir. Cette espèce de perdrix (1) est beaucoup plus petite que la perdrix grise d'Europe; ses pieds sont d'un brun marron; son bec et ses ongles noirs; les plumes du dos roussâtres piquetées de taches noires; le derrière du cou marqué de taches blanches, les joues et la gorge de cette même couleur : le plumage du ventre est de couleur jaune, et rayé transversalement de noir.

Ces perdrix sont si peu farouches qu'on ne peut les faire lever sans chien. Elles s'abattent presqu'aussitôt qu'elles ont commencé à voler, et se tapissent dans quelque sillon, sous quelque touffe d'herbe, ou dans l'épaisseur d'un buisson.

Je voulus acheter un oppossum d'un chasseur qui venoit de le tuer, mais il refusa de me le vendre parce qu'il avoit le projet de le manger. Ce quadrupède (1), déjà bien connu, a la queue

(1) Perdix novæ Angliæ.

(2) C'est le Cerigon de Maffée; l'Oppossum de Catesby; le Tlaquatzin de Hernandez; le Semi-Vulpes de Gesner et d'Aldrovande; le Didelphe, Didelphis mammis intra abdomen, de Linné; le Philander de

très-longue, traînante et dénuée de poils qui sont remplacés par des écailles blanches de forme hexagone et placées régulièrement. Cette femelle du sarigue à longs poils, que je décris, avoit deux pieds de longueur environ : ce qui la distinguoit plus particulièrement des autres quadrupèdes, c'est une poche velue à l'extérieur qui recouvre ses mamelles, et dans laquelle elle préserve ses petits de frayeur et de danger; car peureux par caractère, lorsque le moindre bruit les épouvante, ils se réfugient dans leur asile et la mère fuit, en emportant ce qu'elle a de plus cher.

La dilatation de cette poche s'opère par deux os propres placés au devant des os pubis, auxquels ils adhèrent par la base. L'intérieur est tapissé de glandes ou caroncules, desquelles transsude un fluide jaunâtre d'abord infect, puis acquiérant l'odeur du musc par la dessication.

Ces animaux produisent chaque année au mois d'avril, ou au plus tard en mai, de six à neuf petits très-foibles, et qui, selon Mme. Buffon, achèvent leur accroissement dans la poche où ils se tiennent attachés aux mamelles, dès l'instant

---

M. Brisson; le Rat des bois du Brésil; le Manicou des nègres de nos îles et de Feuillée; le Manitou du père du Tertre; le Cachorro domato des Portugais.

de leur naissance prématurée, leur premier séjour n'ayant servi qu'à la conception et au développement du fœtus.

L'oppossum est si peureux qu'il se laisse tuer à coups de bâton, lorsqu'il est surpris à terre. Il marche très-lentement, mais il grimpe sur les arbres avec assez d'agilité, et c'est là qu'il guette les oiseaux dont il est très-friand. Il est omnivore, car il se nourrit de sang, de vers, de reptiles, de patates, et au besoin, de feuilles sèches, de racines ou d'écorces.

Son corps paroît toujours sale, parce que son poil est toujours en désordre; sa chair est blanche et bonne à manger. Les sauvages du Continent recherchent à cet effet l'oppossum, auquel ils font une chasse continuelle.

Rien n'est si intéressant, me dit le chasseur que j'avois rencontré, que de voir la conduite de la mère pour ses petits qu'elle idolâtre. Sans cesse elle suit leurs pas, dès qu'ils sont en état de sortir de leur retraite; elle les lèche, les expose à la pluie et puis au soleil, pour lisser et faire sécher leur robe; saute devant eux en signe de gaieté, et comme pour les engager à l'imiter. Enfin vient le tems où ces petits sont abandonnés à eux-mêmes. Cette séparation s'annonce par de fréquentes caresses; on se quitte, les uns pour

reprendre de nouveaux liens, et les autres pour satisfaire au premier besoin d'amour.

Le dimanche 20 janvier, je m'embarquai pour une île située à trois lieues de Charles-Town, dans le dessein d'augmenter ma collection d'oiseaux de la Nouvelle-Angleterre. Je vis pendant la traversée des canards de toute espèce; mais le bac n'étant point à ma disposition, et ne pouvant le détourner de sa route, je renonçai à l'espoir de me procurer diverses espèces de canards qui voltigeoient autour de notre bâtiment. Je tuai pourtant un *goéland*, et je blessai un marsouin (1). A peine ma balle l'eut-elle atteint, qu'il plongea et rougit l'onde agitée

---

(1) Le *Marsouin* ou cochon de mer, ou porc de mer, appelé aussi le *Souffleur vulgaire*, est le Tursio des Latins, le *Phocœna* des Grecs. Belon fait dériver l'étymologie de Marsouin de deux mots allemands, meer, mer, et Schwein, pourceau; ce qui veut dire *Pourceau de mer;* dénomination qui convient au marsouin, par ses rapports exacts avec le cochon. *Anderson*, ayant regardé le *Marsouin* comme le plus petit des cétacés, l'a rangé parmi les baleines. Il n'a guères que six à huit pieds de longueur. Sa mâchoire est garnie de dents aiguës et cylindriques, placées de manière à ce qu'en fermant ses deux mâchoires, les dents s'engrènent les unes dans les autres. Les marsouins nagent à fleur d'eau, et souvent laissent apercevoir la moitié de leur corps dans leurs bonds répétés.

par ses mouvemens convulsifs; mais, ne pouvant suspendre notre navigation, nous ne connûmes point les résultats d'un aussi beau coup de feu.

Nous arrivâmes à notre destination, et nous mîmes pied à terre dans un bois antique et sombre, si peu frequenté qu'il fourmilloit d'oiseaux de toute espèce. Quelle joie j'éprouvai à cette vue! que de victimes prochainement immolées! Les deux premières furent deux écureuils, dont les habitudes sont totalement opposées. Le premier (1), appelé *le suisse* ou *écureuil de terre*, a plus d'affinité avec les rats et surmulots pour les habitudes et le caractère qu'avec les écureuils. Sa peau est mar-

---

Ils se jouent avec agilité sur l'onde, et voguent habituellement par troupes considérables. Lorsque les marins les voyent approcher de leurs navires, ou qu'ils les entendent pousser un mugissement sourd, ils en augurent une prochaine tempête. Les marsouins se nourrissent de maquereaux, harengs, sardines et autres poissons. On harpoune ces petits cétacés pour leur chair qui, quoique peu estimée, fournit un peu d'huile, et une peau qui étant tannée devient imperméable, et impénétrable, dit-on, aux coups de feu.

(1) C'est l'Ecureuil de terre, d'Edwards et de Catesby; le Sciurus Listeri, de Ray; l'Ecureuil de la Caroline, de M. Brisson.

quée longitudinalement de quatre bandes de couleur différente, savoir, deux brunes le long de l'épine dorsale, et deux blanches près des flancs. Le suisse meut à volonté sa queue, et la recourbe sur son dos, ainsi que l'écureuil; mais il grimpe peu dans les arbres, et se tient toujours près du trou qu'il a pratiqué en terre, et où il dépose la nourriture qu'il a obtenue de ses excursions. Celui que je tirai n'étoit que blessé, et dans la rage de son désespoir, il mordit tellement le canon de mon fusil, qu'il y imprima ses dents aiguës, et me fit féliciter de m'être méfié de son caractère féroce.

Le second, nommé *le petit-gris* (1), se croyoit bien en sûreté en abordant le rivage d'un étang qu'il avoit traversé sur une branche de pin, lorsqu'il tomba en mon pouvoir. J'en vis près de là plusieurs autres se jouer au travers de la barbe-espagnole, et s'élancer d'un arbre à un autre, l'un, pour échapper à un plus gros qui le poursuivoit, afin de lui enlever une amande que dans un de ses élans il laissa tomber à terre. Ces animaux prévoyans ont pour l'hiver un magasin de réserve, où se tiennent leurs petits. Ils sont plus gros de corps que notre écureuil

---

(1) C'est l'*Ecureuil gris* ou *noirâtre*, de Virginie; Sciurus Virginianus, cenereus major, de Ray.

d'Europe; les mâles sont d'un poil plus noir, quoique cendré, que les femelles, et leur queue flottante est beaucoup mieux garnie. Leur caractère est doux, et susceptible de plier à la domesticité. Ces fissipèdes agiles sont très-difficiles à découvrir, lorsqu'ils sont protégés par l'ombrage des sapins; car ils suivent tous les mouvemens du chasseur pour échapper à sa vue, et se cachent dans la barbe-espagnole, dont tous les arbres de ces forêts immenses sont recouverts. Cette espèce de gui dont j'ai déjà parlé, est souple, et ressemble au crin, dès qu'on lui a fait subir une préparation qui le rend propre à faire des matelas de bord.

Je tuai plus loin un merle gris (1), aussi rusé que celui de France, mais beaucoup plus petit. Le plumage de son dos est d'un gris bleuâtre, la gorge blanche, et chaque plume piquetée d'un point noir; le ventre blanc, les plumes des ailes noires bordées de cendré, la queue étagée; le tour des yeux, l'iris, le bec et les pattes d'un vermillon pur.

J'approchois de marais qu'on m'avoit recom-

(1) Cet oiseau est appelé par les Anglais *Tilli;* c'est le merle cendré d'Amérique, de M. Brisson, et des pl. enl. 560, fig. 1; la grive aux jambes rouges, de Catesby.

mandé d'éviter, parce qu'ils sont infestés de caïmans voraces qui n'eussent point été effrayés de mon petit plomb, lorsque je vis près de moi, à la cime d'un arbre très-élevé, un oiseau qu'on appelle improprement *murier* à la Nouvelle-Angleterre (1). Le plumage supérieur, ainsi que la huppe qui orne sa tête, et les tégumens des ailes, sont d'un marron clair; une large moustache noire part de la base du bec, et va rejoindre l'œil. Les pennes des ailes sont noirâtres. Le bec et l'iris d'un noir foncé et lustré, ainsi que ses pattes. Le ventre est blanc, de même que le dessous de sa queue, dont la partie supérieure est grise, et les plumes terminées par une bande transversale d'un jaune pâle.

La femelle ne diffère du mâle qu'en ce que celui-ci a l'extrémité des ailes munie de quatre caroncules chagrinées d'un rouge vif. Ces oiseaux volent par bande, et leur chair est réputée d'un goût très-délicat.

On trouve à Charles-Town une partie des arbres naturels à l'Europe; quelques-uns cependant appartiennent au climat de ce Continent. Le cirier, par exemple (2), qui vient à la hauteur

(1) Les habitans de la Nouvelle-Angleterre le nomment *The Bohemian Chatterer.*

(2) Le cirier ou arbre de cire, espèce de galé connu sous le nom de *Myrica*, n'est cependant pas l'espèce appelée *Piment royal.*

de nos amandiers, est tortueux et touffu; il se plaît dans un terrain humide, et se rencontre fréquemment sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre. Ses feuilles sont étroites, dentelées, alternes, et recouvertes de taches dorées dues à l'extravasion de son suc. Il porte des fleurs mâles et femelles sur deux individus séparés. Les premières sont amentacées, chaque écaille des chatons renfermant six étamines. Les secondes ont un ovaire bifide qui se convertit en une capsule sphérique d'une consistance assez dure, et recouverte d'un *cérumen* blanc et onctueux. On cueille en automne ces fruits rassemblés en grappes, et on en retire la cire par leur immersion en de l'eau bouillante. La substance cérumineuse étant détachée des coques, flotte, surnage au dessus de l'eau, et on l'en sépare au moyen d'une écumoire. Etant figée, la partie extraite est d'un vert glanque; on la fait fondre plusieurs fois pour la purifier, alors elle prend une transparence colorée d'un vert tendre. Une livre de ces graines donne environ deux onces de cire.

J'observai aussi un érable propre à ce Continent (1). Cet arbre de moyenne grandeur, qui

---

(1) C'est le petit *Erable-plane* ou *Erable à sucre; Acer saccharinum*, Linn.

croît naturellement dans la Pensylvanie et au Canada, se plaît au bord des ruisseaux; il marie sur leur rive le frémissement de son feuillage au gazouillement de leur onde pure et transparente. Il vient rarement à la hauteur d'un moyen chêne d'Europe. Son tronc est droit, et son écorce lisse. Ses rameaux sont opposés. Ses feuilles ont la même position, mais elles sont blanchâtres en dessous, et découpées en cinq lobes aigus. Les fleurs, conglomérées, ont un calice à cinq divisions, et cinq pétales surmontés de huit étamines qui avortent souvent. A leur centre, s'élève un pistil qui se change en un fruit à deux capsules ailées, et contenant chacune une seule graine.

On obtient au mois de mars, de cet érable par l'incision de son écorce, et au moyen d'un tuyau conducteur qui aboutit au centre, un suc abondant et mielleux, lequel étant rapproché par l'action du feu, donne un sirop qu'on met purger dans des moules de terre ou d'écorce de bouleau, pour en obtenir par le réfroidissement un sucre roux assez bon. Seize à dix-sept livres de ce suc donnent une livre de sucre. Les jeunes arbres fournissent une sève plus abondante, mais moins condensée que celle des vieux, dont l'élaboration est mieux combinée. On ne fait qu'une incision à chaque arbre, ou

grands jours de fête. L'air de liberté étoit empreint sur tous ses traits enjoués; et bientôt il développa un papier dans lequel étoit un petit cadenas d'argent qu'il plaça devant nous à son nez, en lui faisant traverser le cartilage du vomer déjà troué pour cet usage. Son interprète nous dit que c'étoit une marque disinctive à laquelle on reconnoissoit les grands de sa nation.

Il étoit nu, et n'avoit de couvert que le siége de la pudeur. Ses cheveux noirs, séparés selon l'usage des Nazaréens, étoient dans toute leur longueur, et flottoient sur ses larges épaules. Il s'étoit coloré plusieurs parties de la figure avec du roucou (1). Cette couleur contrastoit singulièrement avec son teint janne olivâtre.

Ces sauvages sont si adeptes, nous dit l'interprète, qu'un d'eux apprit le breton en vingt-quatre heures; et si adroits, qu'à quarante pas ils percent, à chaque coup de leur flèche, un but de six lignes de diamètre.

Au dessert du dîner on m'offrit, selon l'usage de la Nouvelle-Angleterre, des cigares qu'on passa à la ronde sur une assiette; je refusai d'en

(1) C'est l'Achiote, ennatabi, cochehue, des Indiens et Sauvages caraïbes, et le Mitella americana maxima tinctoria, Tourn., Boerh. Voyez son article, au Traité des plantes usuelles.

prendre, puisque ce n'étoit point ma coutume. A cette époque du repas les femmes se lèvent de table, et les hommes, au milieu d'une épaisse fumée de tabac, boivent à longs traits le Madère et autres liqueurs.

On me mena après le dîner chez un curieux de ce pays, pour y voir une collection de peaux d'oiseaux de la Guiane. Elle seroit précieuse, si elle étoit composée d'individus entiers, mais on n'en a extrait que quelques parties les plus riches en couleur ; ce qui la rend incomplète. Je vis aussi vivant l'oiseau royal, mâle et femelle (1); le beau canard d'été (2), dont l'élégance du plumage et la richesse du coloris sont supérieurs à tous ceux de son espèce. Cet oiseau, contre les habitudes de ceux de son genre, aime à se percher, d'où lui vient le nom de *canard branchu*, que certains auteurs lui ont donné. Il est commun à la Louisiane, à la Caroline et à la Virginie : sa chair n'est pas très-estimée, en raison d'un goût de musc qui ne plaît point à tout le monde. Valmont-Bomare le décrit très-bien ainsi : « Les

---

(1) Brisson, pl. enl. 265. C'est la grue panachée d'Afrique, d'Edwards.

(2) Ainsi nommé, par M. Brisson et par d'autres, *canard branchu* ou *beau canard huppé de la Louisiane*, Brisson, pl. enl. 980 le mâle, et 981 la femelle.

» plumes du devant de la tête sont d'un vert doré
» brillant; celles de l'occiput sont fort longues,
» étroites et comme soyeuses : elles sont disposées
» par touffes, les unes blanches, les autres d'un
» beau vert doré, et les troisièmes d'un violet
» éclatant. Toutes ces touffes, parallèles de
» chaque côté, forment une huppe élégante qui
» pend en arrière, et dont la pointe tombe sur
» le milieu du dos : les joues et le haut du cou
» sont d'un beau violet; la gorge et le devant du
» cou sont blancs; le dessus du corps d'un brun
» foncé changeant en vert doré; la poitrine est
» d'un pourpre vineux, semée de taches blanches
» triangulaires; chaque côté offre deux bandes
» transversales, l'une d'un noir de velours,
» l'autre d'un beau blanc; les plumes scapulaires
» chatoyent le vert doré, le bleu et le cuivre ro-
» sette; l'iris est couleur de noisette; les pau-
» pières sont d'un rouge fort vif; le bec en dessus
» est jaune à sa base, ensuite d'un rouge vif,
» puis marqué d'un peu de blanc; le bout est
» noir, ainsi que toute la mâchoire inférieure; la
» peau nue des jambes, les pieds et les doigts
» sont d'un jaune obscur; les membranes bru-
» nâtres et les ongles noirs. La femelle a le plu-
» mage brun grisâtre, une huppe brune, courte
» et peu fournie; la gorge blanchâtre. »

Le même particulier me fit voir un serpent à

sonnettes (1), appellé le *boicininguа*, très-commun à soixante ou quatre-vingts milles dans les terres, et qu'il conservoit depuis neuf mois dans un tonneau, sans lui avoir donné aucune espèce de nourriture, voulant savoir jusqu'à quelle époque il pourroit supporter la faim sans mourir. On me le fit apercevoir, en soulevant la table qui recouvroit le tonneau fermé lui-même par un treillage de fil de fer. A peine nous eut-il reconnus pour des êtres qui vouloient l'inquiéter, qu'il se disposa à nous attaquer, et punir notre audace d'avoir troublé son repos. Aussitôt se reployant en spirale et s'appuyant sur l'extrémité de sa queue, il alloit s'élancer lorsque nous laissâmes tomber la trape, vers laquelle il se heurta rudement en agitant sa cascabelle, ou sonnette.

Ce boicininguа, dont les moindres blessures sont mortelles et l'odeur désagréable, avoit sept pieds de longueur lorsqu'il fut emprisonné; la tête triangulaire, les narines saillantes, les yeux étincelans et chatoyans, sa langue très-déliée, noire et fourchue; la peau élégamment tachetée en chevrons brisés, les écailles du dos d'une cou-

(1) C'est le Boicininguа de Marcgrave, ou Boiquira des Brasiliens; Crotalus horridus, Linn.; Serpens crotasophora, seu Vipera caudisona, americana, Seba.

leur cendrée-jaunâtre, les plaques abdominales d'un jaune pâle. C'est à l'extrémité de sa queue que se trouve sa sonnette composée d'anneaux cartilagineux, s'emboîtant les uns dans les autres, de substance cornée, sonores et élastiques, adhérens à la dernière vertèbre du reptile. Ce serpent est plus agile dans l'eau que sur terre. Malheur à l'imprudent qui l'a foulé aux pieds par un tems de pluie, ou lorsqu'il est affamé; il est terrible alors, et profitant de l'extrême mobilité de ses écailles, il les fait bruire, et annonce par là le période de sa fureur. Le boiciningua est ovipare, mais il multiplie peu. Tyran de la nature, par une sagesse du Pouvoir suprême, ce serpent ne fait que trois petits, tandis que nos couleuvres qui ne sont point dangereuses produisent immensément. Les blessures du boiciningua sont si venimeuses, qu'elles causent la mort quelquefois au bout de peu de minutes, si l'animal est bien irrité, ou seulement de quelques heures dans un état plus tranquille.

Les Américains proposent, pour la guérison de ce poison subtil, d'écraser la tête de ce serpent, et de l'appliquer comme emplâtre; d'autres scarifient la plaie, et font usage de la racine de collinsonia (1), coupée par tronçons, et frite

(1) Vipérine de Virginie.

dans de l'huile d'olives, aiguisée d'une pincée de sel marin. D'autres recommandent la racine d'apinel (2) que les sauvages de quelques îles de l'Amérique nomment *yacabani*, et les Français, *apinel*, du nom, dit Valmont-Bomare, d'un capitaine de cavalerie qui l'apporta le premier en Europe. La vertu de cette racine alexitère est tellement puissante, qu'en la présentant à un serpent, s'il la mord, il en périt; que si l'on s'en frotte, et que l'on en mâche, on devient invulnérable, et l'on peut en sûreté prendre ces serpens à la main. Cependant je croirois l'usage intérieur et extérieur de l'alkali volatil fluor préférable, et d'un secours plus prompt; j'en ai vu des effets certains. Le boiciningua a pour ennemi, dans le règne animal, les cochons marrons, qui s'en repaissent sans être incommodés de leurs blessures; et dans le règne végétal, toutes les plantes alexitères, et principalement le *pouliot sauvage*, ou *dictame de Virginie*.

On me fit voir aussi un tableau peint à l'huile, et de la composition d'un jeune sauvage de dix-huit ans, qui, sans avoir appris, a fait ce chef-d'œuvre. Le style en est original, et le coloris tout particulier; mais il se rapproche tant de la nature, qu'on ne peut s'y méprendre. Ce sauvage

(2) Aristolochia Anguicida, Linn.

s'est peint, sortant du milieu d'une caverne enfoncée dans un bois sombre et solitaire; il est vêtu d'une peau de chat-tigre qui lui recouvre seulement les parties nobles, tandis que le reste de son corps est à nu. Ce héros est armé de flèches et d'un arc; il se prépare à entrer en chasse.

Je sortis dans les environs de Charles-Town le dimanche 27 janvier 1799, et j'y rencontrai des tableaux encore dignes de la nature primitive. L'esprit d'union qui anime ces habitans fortunés leur donne une confiance mutuelle dont ils ne sont jamais déçus, et qui ne peut être altérée que par les principes dégradés d'étrangers qui s'y avilissent par une conduite outrageante. J'errois de bois en bois pour augmenter ma collection, et je traversois une grande route bordée d'une épaisse forêt de sapins, lorsque j'aperçus un groupe de voyageurs au moment de leur réveil. Couchés à la belle étoile, les uns sur des sacs d'autres sur des peaux, ils avoient passé la nuit dans ce lieu agreste, une nuit tranquille et bonne, n'ayant à redouter aucun danger, pas même la voracité de quelques chats-tigres et ours qu'on voit assez communément dans le pays, mais qui ne sont jamais agresseurs. Voici à ce sujet une anecdote qui prouve leur timidité. Un ami de M. R***, n'ayant pu croire à

ce naturel doux, si opposé à la nature de ces animaux, après avoir aperçu dans un arbre un ours qui y étoit grimpé, chargea un des canons de son fusil avec de la poudre seulement. Il ajuste l'ours; et l'explosion l'intimida tellement, qu'il se laissa tomber comme mort du haut de l'arbre, en sorte qu'on l'emmusela, et qu'il fut transféré à la ville, tout honteux de sa captivité: mais revenons aux voyageurs. S'en rapportant à la fidélité publique, ils avoient leurs chariots dételés, et leurs chevaux paissoient tranquillement près de là, abandonnés dans les bois à leur discrétion. Je fus témoin du repas frugal des voyageurs qui paroissoient vivre dans la meilleure intelligence, et burent à la ronde dans la même coupe.

En rentrant dans la ville, je remarquai dans les rues sablées de petites chèvres à cornes droites, recourbées en arrière au sommet, et à poil court et varié en couleurs, qui me parurent être une espèce de chamois, ainsi que des vaches qui y cherchent jour et nuit leur nourriture.

Le soir, selon la coutume du pays, on nous servit, après le thé, des huîtres dont on ne mange qu'à souper. On m'apprit l'arrivée d'un parlementaire de Saint-Domingue, qui publioit, comme nouvelle du jour, que Toussaint-Louverture, général en chef à Saint-Domingue,

vouloit rendre cette colonie indépendante de tout gouvernement.

J'avois formé le projet d'aller chasser à l'habitation de M. de Caradeux, distante de quelques milles de Charles-Town; mais je ne pus l'effectuer, ayant appris le départ d'une goélette pour Saint-Yago de Cuba, île espagnole, dont les communications avec Saint-Domingue étoient très-fréquentes. J'allai voir le capitaine, M. Thomas-Payne, armateur de ce bâtiment, qui me conduisit à son bord. Cet homme doux et franc me reçut avec l'aménité qui le caractérise, et agit envers moi avec beaucoup de désintéressement; car il ne me demanda pour passage que la moitié de la somme qu'exigeoient d'autres capitaines, m'observant que nous ne pourrions partir que sous quelques jours, ayant à faire réparer la voilure de sa goélette, la Galatée.

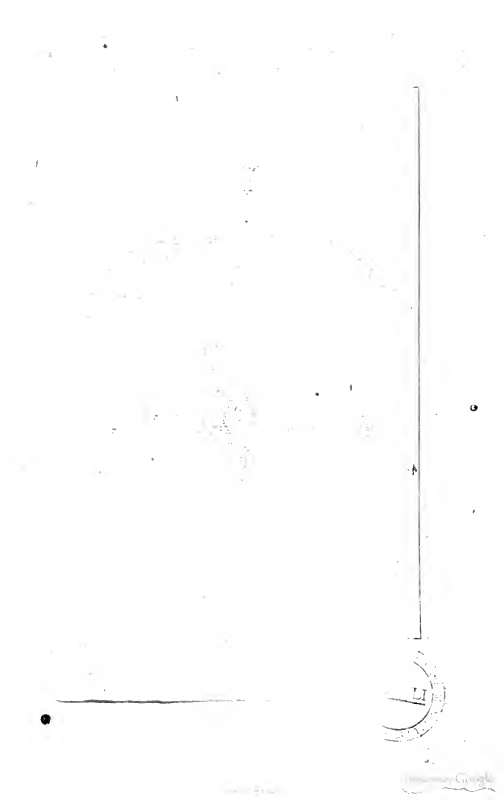
Je profitai du tems qui me restoit à passer à Charles-Town, pour relier ma partie de chasse avec M. de Caradeux, qui voulut bien m'envoyer sa pirogue et six nègres rameurs pour me transporter à sa délicieuse habitation, célèbre par sa solitude et sa position. C'est une île que la mer baigne de toutes parts, et qu'une antique forêt d'arbres de tout genre couvre de son épais et silencieux ombrage. Nous y mouillâmes à quatre heures de l'après-midi avec une mauvaise marée,

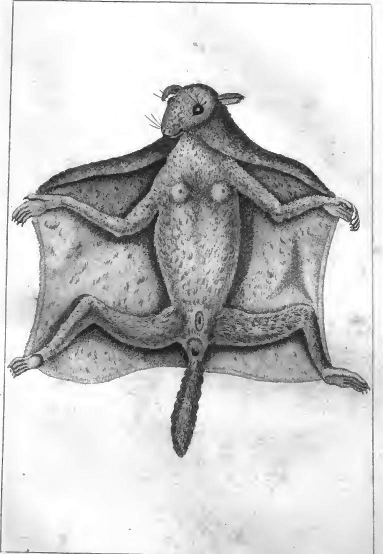
et comme le vent nous étoit contraire, les rameurs redoubloient de courage au milieu de chants africains.

Nous fûmes reçus au sein d'une somptueuse abondance, et je trouvai chez mon hôte tout ce qui peut charmer la monotonie de la solitude; la liberté et une bibliothèque parfaitement choisie. M. de Caradeux, flattant mon goût pour l'histoire naturelle, voulut bien s'offrir comme pilote dans l'intérieur de ses bois qui m'étoient inconnus. Chasseur très-adroit, il se promit aussi de joûter à qui rapporteroit chaque jour le plus de victimes; j'acceptai cette promesse avec reconnoissance, et le lendemain de grand matin, nous nous mîmes en marche avec MM. R***, M. de Caradeux, et ses deux fils.

A peine eûmes-nous pénétré sous la voûte odorante de hauts sapins, que mon hôte tua près de moi un écureuil volant (1), très-rare, me dit-il, en ces parages. Il étoit de la grosseur d'un rat, avoit de petites oreilles arrondies, surmontées d'un poil roux; les poils de sa moustache étoient

(1) C'est le polatouche; Sciurus volans, Linn.; Mus ponticus aut scythicus, Sciurus-ve quem volantem cognominant, Gesner; Sciurus americanus volans, Ray; le Flying squirrel des Transact. phil., ann 1735, et d'Edwards. (Tom. 1er, pl. XVI.)





Le Polatouche *ou Ecureuil volant de la Caroline*

roides et d'un beau noir; sa queue très-garnie n'étoit point aussi longue que celle de l'écureuil vulgaire; sa tête arrondie étoit munie par devant de quatre dents incisives; les molaires se trouvoient au fond de la mâchoire; ses pattes étoient garnies jusqu'aux pieds d'une membrane qui se continuoit au long de ses flancs, en sorte que quand l'animal est étendu, il a le contour d'un mouchoir carré; ces membranes minces qu'il peut tendre et mouvoir à volonté par l'action de ses pattes, ont la propriété de le soutenir assez en l'air pour qu'il puisse facilement voler d'un arbre à un autre (1). Les pattes de devant sont pourvues de quatre doigts, celles de derrière, de cinq, garnis d'ongles arqués et très-aigus; son poil de couleur gris cendré, est presqu'aussi doux que celui de la taupe, et soyeux comme lui.

L'écureuil volant a les habitudes de celui d'Europe, sans pour cela avoir les caractères suffisans pour le comprendre sous la même classe, puisqu'il dort presque tout le jour, et ne

(1) Ce n'est pas qu'il puisse soutenir un long vol, mais la vibration de sa membrane augmentant la surface de son corps, sans pour cela ajouter à son poids, il se trouve en équilibre quelques instans, au bout desquels il céderoit au point de gravitation, s'il ne rencontroit un corps solide pour le recevoir. C'est donc plutôt un saut qu'un vol.

va à la maraude que pendant la nuit. Ils se nourrissent de fruits, d'amandes, et surtout des jeunes pousses de pin, du bouleau et de l'érable. Ces animaux font quatre petits, qui souvent deviennent, ainsi que leurs père et mère, la pâture d'autres animaux moins indolens qu'eux, des *putois* (1) qui les surprennent dans leur sommeil, et les étranglent sans miséricorde.

Ce qui paroîtroit rapprocher l'écureuil volant de la chauve-souris, ce sont beaucoup de ses habitudes, et une partie de sa conformation; la femelle étant pourvue, ainsi que la chauve-souris, de mamelles destinées à la nourriture de ses petits; mais, d'autres caractères principaux l'en éloignant, on a conservé au polatouche le nom d'*écureuil volant*.

Le polatouche est susceptible de s'apprivoiser; on en voit même à Charles-Town dans plusieurs maisons, où on les nourrit ainsi que ceux d'Europe, dont pourtant ils n'ont pas les gentillesses, leur caractère étant froid et indifférent.

(1) Le putois rayé; Putorius striatus. C'est le puant, ou bête puante de l'Amérique septentrionale, ou zorille. Les habitans des bords de l'Orénoque l'appellent *Mapurita*, et les Indiens, *Mafutiliqui*. M. de Buffon a classé ce putois rayé parmi les mouffettes, dont il reconnoît quatre espèces qui sont, le coase ou ysquiepatti des Mexicains, le conépate, le chinche et la zorille.

Nous rencontrâmes assez près de là l'ajoupa d'un nègre libre et solitaire, dormant la moitié du jour, et employant l'autre partie à aller pêcher, et à se nourrir d'huîtres dont on voit autour de son petit domaine les monceaux de coquilles. Il vit, sans travailler, des libéralités de la nature, ou ne travaille que lorsqu'il s'agit de renouveler ses tengas, et d'acheter du tabac à fumer. La position de cet hermitage est si pittoresque, que je regrettai bien mes pinceaux, et surtout mon crayon que j'avois oublié, avec lequel au moins j'eusse pu prendre l'esquisse de cette nature sauvage.

Parmi les oiseaux que je rapportai, je distinguai une *bécasse*, un *choucas*, des *troupiales*, des *bouveraux*, un *robin*, un *troglodyte*, *la fauvette de New-York*, *l'oiseau du mûrier*, et deux très-petits *oiseaux-mouches*.

La bécasse (1) de Charles-Town est beaucoup plus petite que celle d'Europe, mais sa chair est non moins estimée; le plumage est absolument le même. Elle aime les endroits solitaires et humides ; son vol du départ n'est point aussi bruyant que celui de notre bécasse d'Europe, et elle file à rez-terre comme la caille. Elle paroît

(1) C'est la bécasse des Savannes, pl. enl. 895, si commune à Cayenne.

peu méfiante ; car, m'ayant aperçu de fort loin, à ce que j'ai cru remarquer par un premier crochet qu'elle fit pour m'éviter, après un second qui lui fit reprendre la même direction, elle vint s'abattre auprès de moi, et se glissa si bien sous l'herbe, que je ne puis l'y retrouver de suite. Cependant, après beaucoup de tours et de recherches, elle me partit, et je la tuai.

Le choucas (1) qui n'est pas plus gros que la tourterelle, et dont le plumage noir offre des reflets variés et irisés. Cette espèce de corneille a des habitudes conformes aux autres oiseaux de ce genre. Ils volent par troupes ainsi que les corneilles, adoptent de vieilles masures pour retraite, vivent en société avec beaucoup d'accord ; ont un attachement remarquable pour leurs petits, qu'ils nourrissent ainsi qu'eux de grains, de vers et autres insectes. On les habitue facilement à la domesticité ; j'en vis un dans les rues de Charles-Town, si attaché à son maître qu'il alloit rejoindre dans les champs ses amis ou ses frères, y passoit souvent plusieurs jours ; mais fidèle à la reconnoissance, il revenoit toujours. Il aimoit à dérober, ainsi que les oiseaux de cette classe.

---

(1) Ou choucas-choucette, monedula, de Valmont-Bomare.

Des bouvereaux (1) violets et à bec rond de la Caroline, parmi lesquels se trouvoit le gros-bec de la Louisiane, non point comme il est décrit par certains auteurs, mais avec les caractères suivans : la tête, la gorge, le dos et le dessus de la queue d'un noir de velours; un hausse-col d'un blanc éblouissant, le ventre fauve-marron, le dessous de la queue fauve-blanchâtre; le bec et l'iris noirs; les pieds fauves. Cet oiseau casse les noyaux les plus durs. Ne seroit-ce point plutôt le carouge de Cayenne, planche enlum. 607. fig. 1?

Un robin (2) dont le plumage supérieur est d'un beau gris, ainsi que le dessous du bec; la tête grivelée de taches noires, le poitrail et tout le plumage du ventre d'un marron clair très-brillant, le bec jaune ombré de noir à son extrémité, et ayant de chaque côté de la mandibule inférieure une tache blanche à sa base; l'iris noir, et les pieds gris. Cet oiseau est d'un manger exquis; il est de la grosseur de notre litorne, et a à peu près les mêmes habitudes.

(1) Oiseaux de la classe des bouvreuils.

(2) Espèce de grive dont la chair est très-estimée.

Un troglodyte (1), et la fauvette de New-Yorck (2), dont le plumage supérieur est d'un marron clair, celui du ventre, blanc tacheté de guillemets noirs en cheverons brisés, et disposés régulièrement; le bec et les pieds de couleur cendrée, et l'iris noir.

Plusieurs oiseaux du mûrier que j'ai déjà décrit, enfin deux jolis oiseaux-mouches dont voici le signalement: le premier (3) un peu plus gros que l'oiseau-mouche vulgaire, a la gorge et le devant du cou d'un rubis éclatant, avec des reflets d'or; tout le plumage de son dos a des nuances d'un vert-doré, changeant en cuivre de rosette; celui du ventre est blanchâtre; les ailes d'un noir-violâtre; les pennes latérales de la queue d'un brun-pourpré, le bec et les pieds noirs. Cet oiseau est assez commun.

Le second (4), qui se trouve dans les Antilles,

(1) Oiseaux propres aux deux Continens, *regulus dictus troglodytes.*

(2) Ou fauvette tachetée de la Louisiane, pl. enl. 752.

(3) Oiseau-mouche à gorge rouge de la Caroline, de M. Brisson; c'est le colibri de Catesby, tom. III, pl. 36, fig. 6; le colibri à gorge rouge d'Edwards.

(4) Oiseau-mouche huppé de Cayenne, pl. enl. 227, fig. 1; ou colibri huppé d'Edwards.

a la

a la tête surmontée d'une huppe à étages, c'est à dire, plus élevée au milieu que sur les côtés; elle est d'un vert-doré, très brillant et chatoyant; le plumage supérieur est d'un vert-noirâtre, avec des reflets de cuivre-rosette; l'inférieur est cendré-brunâtre, mais verdâtre latéralement; les pennes sont d'un noir-violet, avec des reflets dorés. Son bec est long, pointu comme une alêne, et ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle; elles sont très-courtes. Ils se nourrissent du suc des fleurs d'où leur vient le nom de *mellisuga*. Ces oiseaux ne se trouvent à l'Amérique septentrionale que dans la belle saison. Favoris du printems, ils courtisent la fleur récemment épanouie; mais légers et inconstans, ils voltigent de l'une à l'autre ainsi que l'abeille, dont ils disputent le larcin. Ces oiseaux sont si petits que souvent ils se dérobent aux regards, en pénétrant dans l'intérieur de certaines fleurs. Leur vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'ils sont las, ils se reposent sur un arbre ou sur un pieu voisin, et y restent quelques minutes, puis retournent aux fleurs.

Les oiseaux-mouches ne sont pas méfians, et l'on en approche très-facilement; mais aussi ils sont colères et querelleurs. L'impatience est le mobile de toutes leurs actions, ils se chamaillent entr'eux; et lorsque la dispute est terminée,

ils vont se percher sur la première branche, et encore agités par la colère, l'extension des muscles fléchisseurs du cou leur fait vibrer la tête pendant plusieurs minutes. Quand les oiseaux-mouches approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée et sans suc, ils se vengent de leur méprise en la dépeçant à coups de bec.

L'araignée-crabe est l'ennemie particulière de ces charmans oiseaux. Ce tyran hideux qui choisit pour retraite des trous pratiqués par des crabes, d'où lui vient son nom, mène une existence opposée à ces volatils. L'araignée-crabe traîne sur terre son odieuse vie, tandis que l'oiseau-mouche passe les nuits et les jours perché ou dans les airs. L'insecte sanguinaire en détruit néanmoins beaucoup à la faveur de ses toiles élastiques; et comme elle est vagabonde, et qu'elle n'a point de demeure fixe, elle destine ses piéges supérieurs aux oiseaux et aux insectes, tandis que ceux de terre enveloppent les animaux rampans, ou certains autres scarabés. Il est étonnant de voir un tissu aussi léger porter un corps aussi matériel que celui de l'araignée-crabe (1), très-friande des œufs des oiseaux-mouches, qui ont bien de la peine à les soustraire à leur perfide

(1) Voyez mes observations faites à Saint-Domingue sur cet insecte.

ravisseur. Ces oiseaux placent ordinairement leur nid dans une bifurcation cachée par le feuillage; ils l'enduisent au dehors d'une mousse assez semblable au corps de l'arbre, pour qu'on puisse le confondre avec son écorce, et le prendre pour une exostose. L'intérieur est tapissé d'un duvet mou et léger; il n'a qu'un pouce de diamètre, et contient deux œufs de la grosseur d'une graine de chenevis.

Les ailes des oiseaux-mouches, lorsqu'ils voltigent, s'agitent avec tant de vîtesse qu'on ne peut les fixer, et qu'au milieu d'un vol soutenu on les croit immobiles dans les airs. On diroit que la nature s'est plue à réunir, dans leur plumage, le coloris des pierres précieuses, puisqu'on y retrouve la topase, le saphir, le rubis et l'émeraude, qui, malgré leur mélange dans la robe éclatante de ces oiseaux, laissent néanmoins distinguer leur feu vif, et leur brillant vernis.

Nous revinmes chargés de butin, et nous trouvâmes bon feu chez M. de Caradeux, qui reçoit splendidement, puisque dans son salon, qui n'est pas très-spacieux, se trouvent deux cheminées vis-à-vis l'une de l'autre, encombrées d'arbres entiers, qui y entretiennent un feu d'autant plus ardent que la plupart de ces bois sont résineux. Comme on ne pourroit point supporter une aussi

chaude température, il est dans l'usage, afin d'établir dans les appartemens un courant d'air continuel, de faire tenir les croisées et les portes ouvertes.

Pendant qu'on recevoit à Charles-Town au bruit du canon l'ambassadeur Pickny, de retour d'une mission importante, et que le peuple dans son ivresse le traînoit avec enthousiasme dans son char, une épouse avoit à pleurer la perte de son époux. Ce bon père de famille pressentit sa mort très-prochaine, mais ne put en détourner le coup d'après l'ordre précis d'assister à la fête. Canonnier de la milice, un mal-adroit mit le feu tandis que ce père malheureux bourroit; le coup partit, et le mit en pièces. Cet homme, triste et rêveur en allant à son poste, dit à sa femme un adieu qui la troubla. Cette mère étoit enceinte de deux mois.

Le passage de l'ambassadeur Pickny, qui avoit occupé avec son escorte tous les bateaux du Ferri, nous empêcha de nous rendre à Charles-Town; c'est pourquoi nous fîmes une seconde partie de chasse. Je tuai d'un seul coup douze sparas (1). J'eus aussi deux pics ponctués de taches blanches sur un fond noir.

Le premier a le sinciput et l'occiput d'un

(1) Linotte brune d'Edwards.

rouge éclatant que partage une bande grisâtre, toutes les plumes du dos et les couvertures des ailes grivelées avec symétrie de raies noires en zigzag sur un fond blanc; les plumes roides de la queue traversées dans leur longueur par un tuyau d'un noir foncé, au long duquel aboutissent de chaque côté des raies transversales de la même couleur. Le bec et les pattes sont noires. Ce pic rayé est à peu près gros comme le pic-vert d'Europe.

Le second infiniment moins gros, et dont la taille n'excède pas celle de la mésange charbonnière, a le sinciput décoré seulement d'une tache rouge, circulaire et régulière, les plumes du dos d'un gris-noirâtre, les ailes noires et ponctuées de taches blanches parfaitement rondes, et disposées avec autant de régularité que celles du plumage de la pintade. Ce pic a le bec et les pieds noirs.

Deux fort jolis petits oiseaux, l'un appelé dans le pays *mi-jaune*, et l'autre *tête-rouge*.

Le mi-jaune qui est de la grosseur du roitelet, a le plumage supérieur olivâtre, l'inférieur blanc-grisâtre, la tête surmontée d'une huppe d'un jaune d'or, entourée de plumes noires rabattues; le bec, les pattes et l'iris noirs, le dessus de la queue noirâtre, et le dessous blanc.

La Tête-Rouge, ainsi nommée, parce que cet oiseau a sur le milieu de la tête une touffe de plumes d'un rouge vermillon éclatant. Le reste du plumage et les pattes de la même couleur que le premier, dont il a les habitudes, la stature et la grosseur. Ces deux espèces d'oiseaux paroissent vivre entr'eux avec beaucoup d'intelligence. On les rencontre toujours près l'un de l'autre, s'appeler pour partager une larve ou autre insecte qu'ils cherchent, à l'exemple des grimpereaux, au long de l'écorce des arbres. J'ai d'abord crû que cette conformité de plumage annonçoit une même espèce, et je supposois voir dans ces deux intimes amis le mâle et la femelle; mais je me suis assuré depuis que dans les femelles de l'un et l'autre individu, les couleurs sont seulement moins vives.

Nous rencontrâmes l'ajoupa d'un nègre marron (1), ou plutôt un amas de feuillage, recélant une peau qui lui servoit de lit, et du tabac. Il avoit fui à notre approche, et étoit près de là en embuscade, espérant se venger de M. de Caradeux, qui déjà avoit voulu le faire prendre.

(1) Ou fugitif. Lorsqu'un nègre a fait une faute pour laquelle il craint d'être puni, il abandonne son maître, et se retire dans les bois où il vit caché, et se livre souvent alors au désespoir et au brigandage.

Ce vil assassin étoit couché dans un fossé couvert de broussailles, lorsque je passai auprès en poursuivant un fort bel écureuil. Il étoit armé d'un fusil, et dans l'espoir de s'emparer du mien, il me mit doucement en joue, tira trois fois, et trois fois la pierre refusa de faire feu. M. de Caradeux qui se trouvoit du côté opposé, et qui pouvoit à peine me distinguer, tant la barbe-espagnole abondoit en ce bois, me plaisantoit sur le peu de valeur de mon fusil, tandis que moi-même je lui faisois la même observation, lorsqu'il s'écria d'une voix forte, pour intimider le coupable : « Marchons au bruit, c'est mon nègre marron ! » Il voulut s'échapper, le traître étoit trop lâche ; nous fondîmes avec impétuosité sur lui, nous le désarmâmes, et il fut livré à la rigueur des lois.

Mon hôte vint le soir me reconduire jusqu'au bac, et chemin faisant, nous chassâmes encore. J'approchai, sans être vu, d'un grand duc à longues oreilles (1). Je le tirai, et de la cime d'un arbre très-élevé il tomba jusqu'au milieu de la hauteur ; mais il s'y retint au moyen de ses serres et d'une bifurcation. Le corps ren-

(1) C'est *le grand duc de Virginie*, qui a les plumes réunies en faisceau sous la forme d'oreilles, lesquelles partent de la base du bec.

versé, les ailes étendues, je le croyois à moi, et je le contemplois d'un œil observateur, lorsque ranimant ses forces, et agitant ses ailes, mouvement que je croyois devoir précéder son dernier soupir, il reprit son vol, à mon grand étonnement, et alla s'abattre, ou plutôt expirer peu loin de nous dans des marais.

Cet aigle de la nuit, tyran des êtres animés qui l'environnent, ne peut supporter l'éclat du jour, et n'exerce son empire que dans les ténèbres. Son cri plaintif interrompt par intervalle le silence de la nuit, et annonce aux oiseaux épouvantés la présence de leur destructeur. S'ils cèdent à l'effroi et qu'ils cherchent à fuir, aussitôt ils deviennent la proie de ses serres aiguës. S'ils restent en repos, ils évitent, au moins pour cette fois, le déchirement de leurs entrailles; mais ce n'est qu'un retard, et s'ils ne changent d'asile, ils deviennent tôt ou tard la victime de leur ennemi vigilant, qui se repaît abondamment d'oiseaux, de reptiles, d'insectes, et même de mulots dont il ne digère que la partie substantielle, pour en extraire ensuite le poil et les os qu'il vomit.

Les grands ducs sont souvent les agresseurs d'oiseaux de proie diurnes qui leur sont supérieurs en force, et leur valeur toujours leur fait remporter la victoire. Ils volent le jour à fleur de

terre et à peu de distance, en raison de la singulière conformation de leurs yeux, mais la nuit ils ont le vol plus hardi, et planent légèrement dans l'espace.

Enfin, de retour à Charles-Town, j'appris le mercredi 6 février 1799, que notre bâtiment ne pouvoit mettre à la voile pour cause d'un vent défavorable. Le lendemain il y eut en rade une bourrasque qui fit craindre l'échouement de deux bâtimens prêts à entrer dans le port, et qu'on annonça être à la barre. Ils avoient été forcés d'y jeter l'ancre de miséricorde, de peur de naufrage sur les côtes; ces marins passèrent toute la nuit dans la douloureuse crainte que leur cable ne rompît, tant le vent étoit violent et la mer agitée; mais heureusement le calme succéda à la tempête, et les deux bâtimens vinrent mouiller dans le port.

Cherchant à augmenter mes observations, j'eus occasion de connoître une singulière coutume de la Nouvelle-Angleterre: je suppose qu'un homme ait à craindre les mauvais traitemens d'un autre, il va trouver le magistrat, et déclare son ennemi; dès ce moment, étant sous la protection de la loi, elle ne peut être enfreinte sans la punition qui en est le résultat. Si donc l'homme qui s'est fait assurer, reçoit des coups de canne de l'homme suspect, ce dernier est tenu à des dommages et

intérêts; que si au lieu de canne il s'est servi d'un fouet, il n'est plus assujetti à l'amende, et que le battu est de plus baffoué et couvert de honte.

Une autre coutume consiste à obéir à la voix d'une ostentation déplacée. Les Anglo-Américains mettent du luxe jusqu'à embellir le cercueil qui doit pourrir avec eux. Les gens riches le font préparer à une certaine époque de leur vie, et le placent sous leur lit, ou dans un grenier. Il est d'un acajou superbe, bien nuancé, bien poli et recouvert de plaques d'argent sculptées. Un de ces cercueils coûte ordinairement de cent vingt piastres gourdes.

Cependant le jour de notre départ approchoit, et quoique les vents ne fussent point favorables, nous éprouvâmes leur inconstance, et allâmes prendre possession de nos cabanes à bord de la *Galatée*.

Après avoir passé la nuit auprès du fort, on leva l'ancre le mardi 12 février, et le pilote nous ayant quitté avec un excellent vent, nous pronostiqua une très-courte traversée. Nous vîmes au départ cinq requins acharnés à la poursuite de notre bâtiment, mais nos lignes n'étant point encore préparées, nous ne pûmes en prendre. Le bon vent et la marche rapide de la Galatée servirent bien nos désirs.

Il est impossible d'exprimer les attentions du

capitaine pendant notre mal de mer. Que le premier de l'Adrastus perdoit au parallèle! Celui de la Galatée étoit aux petits soins, et nous prodiguoit toute sorte de douceurs. Il nous offroit sans cesse des fruits secs, des fruits confits ou du vin de Madère, ou bien encore de la bonne eau de vie de Cognac; il faisoit préparer, pour les dames, du thé ou une limonade cuite aiguisée d'un peu de rhum, et paroissoit offensé lorsque nous n'acceptions pas.

Le bon capitaine Payne nous raconta l'histoire d'un de nos passagers, son compatriote, qui se tenoit toujours seul, et avoit continuellement les yeux fixés sur la mer. Cet étranger s'étoit rendu recommandable par un trait de bienfaisance peu commun dans un siècle où l'on préfère à la vertu l'usage de tous les vices, et qui mérite d'être cité.

Dans les tems malheureux de la révolution française, où le blé étoit rare et occasionnoit une disette générale, un inconnu réduit au désespoir, arrêta le soir en tremblant, dans une rue de Paris, un particulier bien vêtu, et lui demanda la bourse ou la vie. « Arrête, lui dit sir F***; malheureux, que fais-tu? tu n'es pas un voleur »! Puis cherchant à le ramener de son erreur: « Parle; confie-moi, poursuit sir F***, le sujet de ta peine? as-tu des besoins? peut-être pour-

rai-je les soulager ». Le coupable honteux baissant la vue, laissa tomber ses armes et échapper des sanglots, en avouant à sir F*** qu'il étoit garçon cordonnier, et qu'il ne gagnoit pas assez pour faire subsister ses neuf enfans. Sir F***, voulant s'assurer de la vérité du fait, se fit conduire par l'indigent chez un boulanger où il logeoit, et où il reconnut l'authenticité de l'aveu du coupable. Sir F***, enchanté de l'occasion qui se présentoit de faire une bonne action, remit d'abord à l'indigent une pièce d'or pour le souper de sa famille infortunée, et promit au père de revenir le lendemain.

Sir F*** tint sa parole, et acheta une petite boutique dans laquelle il installa le cordonnier. Ce don que lui permettoit son opulence, retira du crime le malheureux père de famille, que la nécessité força de sortir une seule fois des bornes de la probité.

On sait qu'au mal de mer succède ordinairement une faim insatiable; nous nous mîmes donc tous à l'œuvre, et chaque passager voulut préparer un plat de sa façon. En qualité de chasseur, je me réservai pour les salmis, tandis qu'un colonel, Mr. S*a*, nous fit des crêpes excellentes et très-délicates. Elles avoient pourtant un défaut, c'est que le second capitaine, buveur renommé, en tenant le flacon d'eau

de vie, avoit feint un roulis pour en verser davantage dans la pâte; à cela près, nous les trouvâmes fort bonnes.

Vers la fin du jour, au moment du coucher du soleil où la brise se lève sur mer, un jeune mousse qu'on avoit envoyé dans les hunes pour parer quelques cordages, tomba à l'eau. Ses cris réclamoient du secours, lorsque son père qui tenoit la barre du gouvernail, d'abord incertain s'il devoit la quitter, oublia son devoir pour obéir à la nature. Des cordes jetées en abondance lui firent surmonter l'opposition des flots, et lui servirent d'échelle, au moyen de quoi il échappa à une mort certaine. Dès qu'il fut sorti de l'eau, on voyoit avec attendrissement son père sexagénaire, croyant à peine à son bonheur, s'en assurer en pressant fortement son fils contre son cœur; ivre du plaisir d'avoir retrouvé le trésor qu'il alloit perdre, il pleuroit et sourioit tour à tour. Leur union est si grande, qu'avant même cet événement, lorsqu'ils étoient libres de leur tems, on voyoit toujours le fils couché sur le pont auprès de son vieux père, tandis que celui-ci lui racontoit de petites histoires, ou lui apprenoit quelques chansons anglaises souvent interrompues par des embrassemens unanimes. Tous les passagers prirent beaucoup de part à la délivrance de cet intéressant enfant.

Nous ramassâmes sur le pont un poisson volant qui y tomba au milieu de son élan, ne pouvant le prolonger. Tout le monde sait que ces poissons n'ont la faculté de voler que tant qu'ils ont les ailes mouillées; qu'à mesure qu'elles se sèchent, leur course se rallentit, et qu'enfin ils tombent comme une masse aussitôt que l'eau s'en est évaporée. C'est à cette chute que les dorades les attendent, et les poursuivent toujours avec avantage; s'ils ont eu le bonheur d'échapper quelques momens à la poursuite de leur ennemi juré, ils reprennent un second vol, et souvent alors, en déviant leur direction, ils se délivrent de leur persécuteur.

D'après les calculs sûrs de notre capitaine, excellent marin, on jugea la terre très-près, et on mit en panne, de peur d'aller pendant la nuit faire naufrage sur les côtes. Sa conjecture étoit vraie; car, au point du jour, ayant repris la route, nous aperçûmes au bout de deux heures les îles Caïques.

Nous rencontrâmes une goélette venant du Cap, île de Saint-Domingue, et qui nous assura la parfaite tranquillité de la colonie. Nous aperçûmes, le samedi 23 février, le môle Saint-Nicolas : qu'il m'en coûta de détourner la vue de cette terre habitée, lieu de notre destination ! Le capitaine lui-même regrettoit,

ainsi que moi, la suspension de commerce entre les Etats-Unis et la France; car il eût fait à Saint-Domingue une belle spéculation sur sa cargaison; c'est pourquoi il regardoit, avec des yeux de désir et de regret, ces montagnes imposantes et majestueuses.

La vue d'un bâtiment nous obligea à faire côte vers l'île de Cuba, dont l'abord a quelque chose de sinistre. C'est une chaîne de montagnes qui se prolongent en tous sens plus loin que la vue peut s'étendre, et dont la hauteur est barrée souvent par des nuages qui les environnent.

Ce bâtiment étoit un corsaire anglais qui, au moyen de deux coups de canon, nous força de bisser le pavillon, et d'amener. Le capitaine envoya à notre bord pour fouiller les malles des passagers. Les deux officiers s'adressèrent d'abord à moi, et je tremblois pour des paquets du gouvernement dont j'étois porteur, lorsqu'aux mots de *goddem you frantz*, on les appela sur le pont. J'eus donc le tems de soustraire ces paquets, et de recouvrir ma malle principale des attributs de la franche maçonnerie.

Les inspecteurs anglais traitèrent plus rigoureusement les autres passagers. Ayant fait ouvrir leurs malles, ils bouleversèrent tous les effets sans ménagement; l'un d'eux poussa la vexation jusqu'à jeter à la mer un carton rempli de den-

telles. Ils revenoient à moi, lorsqu'un exprès du capitaine-commandant leur ordonna de suspendre leur visite. Je fis néanmoins un signe à la faveur duquel ils m'emmenèrent à leur bord; et après un toast maçonique, le commandant me remit une lettre de recommandation pour les autres croiseurs, par qui sûrement nous serions visités. Je l'acceptai avec reconnoissance, et par le charme attaché à cette sainte institution, oubliant la querelle de nos deux nations, nous nous quittâmes avec des souhaits de prospérité de part et d'autre. Ce corsaire s'appeloit *le Pélican*.

Une heure après, nous rencontrâmes un second croiseur, auprès duquel ma lettre de crédit me fut d'un grand secours, en raison de ce qu'elle me dispensa de la visite.

Rien ne peut dépeindre la tristesse des attérages de l'île de Cubes. Les montagnes sombres et arides qui forment le rivage, ne sont recouvertes en certaines parties que de petits buissons à peine apparens. Aucune créature animée ne foule ces endroits abandonnés; cependant nous aperçûmes au pied de ces masses terrestres un souffleur (1), qui par ses évents jetoit l'eau à

(1) Cet animal pisciforme est du genre des cétacés, et il est muni d'un ou deux évents sur la partie supé-

une

une hauteur prodigieuse. Il avoit au moins soixante pieds de longueur.

Nous rencontrâmes dans l'après-midi cinq corsaires anglais gardant scrupuleusement les côtes, et qui dans leurs croisières ont ordre de couler à fond tout bâtiment français qu'ils ont pris.

Enfin, après avoir employé une partie du jour à côtoyer ces monts ennuyeux par leur monotonie, nous aperçûmes le fort de Saint-Yago, distant de la ville de deux lieues, ainsi que nous l'apprîmes à notre arrivée. Comme il faisoit nuit, un pilote espagnol vint à notre rencontre dans une pirogue sans voiles, qu'il conduisoit au moyen de pagaies. Il monta à notre bord, et promit de nous conduire le len-

rieure de la tête. On en distingue de plusieurs espèces qui comprennent les baleines, les cachalots, les narhwals, l'ourque, l'épée de mer du Groënland, le marsouin et le dauphin. Ces poissons monstrueux peuvent d'un seul coup de queue faire chavirer un vaisseau, et le submerger. Les évents de ces cétacés leur servent à l'inspiration et à l'expiration; c'est le siége de leur odorat. Ces animaux privés d'air périroient certainement, ainsi que l'ont éprouvé des pêcheurs qui ayant pris de ces cétacés dans leurs filets, les y ont trouvé asphixiés pour les avoir laissé quelque tems embarrassés dans les rets.

demain matin ; car il falloit obtenir auparavant la permission du commandant du fort.

L'entrée de la baie, garnie de forteresses, offre un très-joli coup d'œil : on y voit la nature toujours en travail, entre-mêler de nouvelle verdure les feuilles dépérissantes. Sur le même arbre on distingue souvent le bourgeon entre la fleur et le fruit. L'odeur des acacias (1) qui s'étend au loin, parfumoit la soirée belle et calme. Les oiseaux marins cherchoient en tournoyant un refuge pour la nuit, et annonçoient la découverte d'un rocher convenable par des cris plus ou moins aigus. Les pêcheurs quittoient la haute mer pour rapporter à la ville le fruit de leurs recherches ; d'autres plus diligens s'occupoient sur le rivage à choisir leurs poissons, à boucaner ceux de moindre valeur, ou à étendre leurs filets. Enfin le repos de cette soirée n'étoit interrompu que par le bruit des vagues, venant se briser sur les rochers redoutables qui garnissent et défendent l'entrée de la baie de Saint-Yago de Cuba. Le rivage, garni de cabanes de pêcheurs à moitié dérobées sous un feuillage épais et nué de diverses couleurs, contrastoit avec le silence imposant des mornes et des doubles montagnes

(1) Acacia vera. Voyez, Plantes usuelles des Antilles, l'histoire de cet arbre, à l'article Mimosa olens.

inhabitées, et où la nature est encore dans son état primitif.

A peine l'ancre fut-il jeté, que nous eûmes à notre bord des soldats du fort qui se trouve au sommet d'une des montagnes. Tous ces envoyés à demi-nus et couverts de lambeaux, s'étoient enivrés; et dans l'épanchement de leurs tendres sentimens, ils nous pressoient contre leur cœur. Un d'eux surtout m'avoit pris en affection, et se ruinoit en démonstrations exagérées, mais vêtu d'une courte chemise, sans veste ni culotte, son costume n'étoit point fait pour inspirer beaucoup de confiance. Il vouloit absolument m'embrasser; mais, ayant toute ma raison, je le repoussai vers l'autre bord : il revint à moi sans rancune, et me parlant espagnol, il me proposa de boire après lui dans son verre, selon la coutume du pays; je n'avois point soif, et d'ailleurs cette offre n'étant point tentante, je le refusai encore. Cet homme resta quelques instans à chercher un autre moyen de me plaire; puis, rompant tout-à-coup le silence, il ôta du dessus de sa tête en désordre son chapeau couvert de graisse, et prit au fond quelques cigares sur lesquels se promenoient plusieurs de ces insectes qui répugnent tant à l'homme propre; puis les ayant mâchés aux deux extrémités, afin d'établir un courant d'air, il m'offrit de les allumer. Je ne pus tenir à cette action

dégoûtante, et lui annonçai mon mécontentement par un regard de mépris. Ce soldat voyant enfin qu'il ne pouvoit rien gagner à ses offres intéressées (car il s'agissoit d'une gratification si j'eusse accepté), me quitta brusquement en frappant la terre de ses pieds, et murmurant à voix basse; puis me fixant avec fureur, il toucha le poignard dont les Espagnols sont tous armés, et se retira.

Le lendemain, en montant au fort pour la visite de nos papiers, j'admirai l'inconcevable variété de la nature dans ses productions partout diversifiées. Ce n'étoit plus celles d'Europe, ni du continent d'Amérique, que nous venions de quitter; toutes nouvelles plantes s'offroient à mes yeux attendris d'admiration. De tous côtés je contemplois des objets inconnus. Je vis des hirondelles, ce n'étoit plus celles de France; j'entendois sur les rochers et dans le feuillage le chant des oiseaux, et je restois émerveillé de ne point reconnoître ces nouveaux accens.

Après avoir rencontré, chemin faisant, quelques matelots d'une chaloupe arrivant de Saint-Domingue, assis autour d'un boucan (1), et être

(1) Endroit où les naturels des Antilles enfument leur viande à la vapeur aériforme de plantes aromatiques, telles que feuilles de citronnier, de goyavier, etc.

resté dans l'admiration à la vue d'un énorme rocher caverneux qui leur servoit d'abri, nous arrivâmes au fort. Nous fûmes présentés au commandant, et j'eus, chez lui, occasion d'y faire des observations sur quelques coutumes du pays. Les maisons des colons de cette île sont très-aérées, et recouvertes d'essentes (1) qui réverbèrent moins la chaleur que la tuile. Jamais aucune tapisserie ne recouvre les murs blanchis à l'eau de chaux, ni carreaux, l'aire des appartemens. Les fenêtres, à cause des tremblemens de terre et d'une concentration incommode, étant inutiles, on ne se sert point de vitres en ce pays; et ces ouvertures sont closes par des barreaux en bois, grossièrement tournés, et des volets à l'extérieur; ce qui donne à ces croisées la configuration d'un cloître. L'air circule d'autant plus facilement dans l'intérieur de ces maisons, que les quatre murailles sont percées d'ouvertures toujours libres, et que les chambres n'ont ni plafonds, ni greniers, ni étages supérieurs. Les rez-de-chaussée sont seuls d'usage dans ces pays où les tremblemens de terre exercent souvent leurs ravages; malgré cela, les maisons sont très-élevées.

Deux femmes se présentèrent : l'une d'elles

(1) Tuiles faites avec des planches de bois blanc.

étoit âgée, mais l'autre touchoit à peine à son troisième lustre. La première, épouse du commandant, avoit les cheveux rigidement relevés en toupet, et un peigne grossier fixé sur un énorme catogant. Elle n'avoit qu'un seul jupon sur une chemise de gaze fort découverte, et dont les plis libres n'étoient comprimés ni par un fichu, ni par un corset : le sein, par conséquent, flottoit à l'abandon.

La jeune Espagnole vêtue encore plus indécemment, n'avoit qu'un bras passé dans sa chemise, et laissoit voir tout un côté du buste à demi-nu, se servant d'un voile négligemment quoiqu'artistement jeté sur son épaule, pour découvrir ou dérober tour à tour des contours parfaits et dignes des trois Grâces.

On voit dans l'intérieur des maisons, au lieu de vaisseliers, des bosquets artificiels construits en feuillage, et qu'on se plaît à renouveler lorsqu'il commence à faner. C'est au centre de cette verdure que je distinguai un pot à l'eau, quelques vases de cristal, et autres objets nécessaires pour se rafraîchir.

Le commandant, après nous avoir fort bien reçus et fait prendre de la limonade, nous expédia assez tôt pour que nous pussions nous embarquer à l'heure de la marée : après avoir vogué

dans le golfe, nous vînmes mouiller en la rade de Saint-Yago.

Nous descendîmes à terre, et mon projet étant de continuer mes remarques, voici quel fut le résultat de mes observations. Chaque maison ressemble à l'entrée d'un souterrain, ou caveau sépulcral. Le premier vestibule au fond duquel on aperçoit une grande porte voûtée en pierre, et dont le ceintre sculpté ressemble à celui des églises, étant ordinairement plus frais et moins retiré que les appartemens du fond ; c'est là qu'on y voit les Espagnoles à demi-nues prendre le frais sur de longs fauteuils. La chaleur à Saint-Yago de Cuba est plus insupportable qu'à Saint-Domingue, en raison de l'interception de la brise de terre dans ces gorges rétrécies, où un tuf blanc et qui fatigue la vue, réverbère l'action du soleil.

Il n'est point de pays où l'indécence, en général, soit portée aussi loin que dans les Antilles. Les enfans à Saint-Yago jouent devant les portes, sans aucun vêtement sur leur corps. Les négresses ou mulâtresses qui y fourmillent, sont nues jusqu'à la ceinture. Il est ridicule de voir en cet état les femmes âgées, qui ne peuvent par la compression emprunter les secours bienfaisans d'un art imposteur.

A chaque croisée est attachée la branche de

palmiste bénie au dernier dimanche des Rameaux, et qu'on renouvelle tous les ans ; ce qui donne un joli coup d'œil lorsque la verdure est encore fraîche.

La ville ressemble à un couvent spacieux. On n'y rencontre le jour que des hommes, des padres, et des moines de toute espèce, encore n'est-ce que le matin et le soir, car dans le milieu du jour les rues sont désertes ; et comme le dit le proverbe espagnol, on ne rencontre à cette heure indueque des chiens ou des Français, tant la chaleur y est grande et insupportable.

On y voit des voitures à l'antique recouvertes d'un surtout de toile, de peur sûrement que le soleil n'en écaille la triste peinture, mais qui doit faire étouffer les maîtres reclus en ces tristes cabas. Le postillon est plus à son aise ; car les voitures sont traînées par un mulet en brancard, sur lequel est perché un grand dandin de domestique qui, de peur de rester les jambes suspendues, se tient accroupi comme un singe. Ces voitures vont rarement plus vîte que le pas. On n'en voit point d'une autre espèce.

Il existe dans les forêts des environs de Saint-Yago, deux arbres curieux et intéressans par leur utilité, mais dont les Espagnols ne retirent pas beaucoup d'avantage par la négligence qu'ils apportent à sa reproduction. Le premier est

l'arbre à pain (1); la seconde plante est la liane (2) à eau (3).

L'arbre à pain ou *artocarpe*, est un arbre très-élevé et branchu; ses feuilles qui naissent aux extrémités des branches, sont longues de deux pieds environ, dentelées comme celles du chêne. Les fleurs, mâles et femelles, sont sur le même pied. Les premieres sont amentacées ou disposées en chatons; les femelles contiennent un pistil qui doit être fécondé par le pollen des chatons, et produire un fruit sphérique de la grosseur de la tête, et dont l'enveloppe est formée de prismes pentagones et hexaëdres, contigus les uns aux autres. Ce fruit contient à l'intérieur une quantité considérable d'amandes ou châtaignes réunies à un placenta charnu qui se trouve au centre, et dont la substance peut être comparée au fruit du marronnier. On coupe ces châtaignes par rouelles, on les fait sécher, et on les réduit, si l'on veut, en farine. Si on les a fait cuire au four, on les mange alors avec des ragoûts ou du petit salé.

(1) Ou Rima; Arbor panifera; Soccus, Rumph.; Artocarpus, Linné.

(2) Les lianes sont des plantes sarmenteuses propres aux Antilles.

(3) Akacáte; Arum scandens, Angusti folium, Aquam manans.

La *liane à eau* est commune dans les bois. Lorsqu'on la coupe transversalement, il en découle un suc limpide utile aux voyageurs altérés.

Je me plus de notre bord à décrire la ville de Saint-Yago. Sur le penchant d'une montagne sillonnée de ruisseaux limpides, à portée de forêts, de la mer et d'une rivière poissonneuses, s'élèvent des maisons rangées sans symétrie. C'est une échappée qui de notre goélette offroit au loin, à l'horizon opposé, quelques bâtimens épars sur un océan mollement agité. Une partie de la ville sert de pause au premier coup d'œil. Tôt ou tard les regards retournant sur eux-mêmes, sont étonnés de n'avoir pas admiré une suite de ravines, où le datier et les palmistes à feuillages diversement nuancés, soutiennent avec grace leurs branches déliées, balancées par le vent. Quelques rochers égarés çà et là y rendent la verdure moins monotone. Les bananiers ombragent aussi la plupart des maisons.

Le warf ou embarcadère en est très-vivant. On le voit fréquenté par des padres oiseux qui y promènent leur ennui, et vont y recevoir les hommages des Espagnols des deux sexes, qui sont obligés à leur approche de s'incliner très-profondément, et de leur aller baiser respectueusement la main. Sur le bord du rivage ce sont les chan-

tiers des charpentiers et calfats des bâtimens de la rade, des objets d'artillerie, des chaudières bouillantes destinées à goudronner les cordages. Le transport des marchandises importées ou exportées y occupe aussi une quantité d'Espagnols désœuvrés. Auprès d'un corps de garde, à quelques pas du bord de la lame, s'y remarquent une potence et son échelle qui y demeurent en permanence, sûrement pour intimider les mal-faiteurs. On y retrouve des Turkei-buzzards qui, ainsi qu'à Charles-Town, s'y disputent les cadavres, et y exercent une police qui assure la salubrité de l'air. A la droite enfin, l'œil aime à se reposer sur un tapis de verdure qu'offre une prairie montueuse, traversée par un sentier étroit et tortueux, conduisant à un petit ajoupa qui, avec quelques bêtes à cornes, trois cabrits et un mulet, fait toute la propriété d'un espagnol, heureux sûrement sous ce chaume paisible. Il trouve dans son enceinte tout ce qui peut lui assurer une douce existence.

Je descendis une seconde fois à terre, accompagné d'un passager qui parloit l'espagnol; et comme à notre bord nous n'avions pas de maître-d'hôtel, nous allâmes nous-mêmes au marché y faire nos provisions. En comparant l'extrême propreté des boucheries de la Nouvelle-Angleterre, avec la dégoûtante négligence qui règne

dans celles de Saint-Yago, je me décidai avec beaucoup de répugnance à acheter de cette viande mal saignée, couverte de boue et de poussière, enfin déchirée en lambeaux plutôt que coupée. Ne comptant pas faire un voyage aussi long pour arriver à Saint-Domingue, nos fonds commençoient à baisser, et ne s'accordoient guère avec la cherté excessive de tous les comestibles. L'odeur fétide des négresses marchandes, dont la sueur infecte arrosoit les provisions, m'invita de plus en plus à me restreindre à ne manger que des fruits, parmi lesquels nous rapportâmes des cocos (1), des mirlitons (2), espèces de concombres de la famille des cucurbitacées; des ignames (3), des patates (4), des caïmites (5), des cœurs de bœuf (6), des corrosols (7),

---

(1) Nux palmæ cocciferæ angulosa. *Voyez* Traité des plantes usuelles pour ces différentes productions.

(2) Cucumis Anguria, Linn.; Anguria americana, fructu echinato eduti. Tourn. 107.

(3) Polygonum scandens, hetich americum, thev. 52; Dioscorea, pl. ic. 117.

(4) Convolvulus battata.

(5) Fruits du caïmitier pomiforme, Chrysophyllum caïmito, Linn., Plum.

(6) Anona reticulata; Linn.

(7) Anona muricata, Linn.; Guanabanus fructu è viridi lutescente, molliter aculeato. Plum.

des Ananas jaunes (1), des Ananas pains de sucre (2). Ayant promis d'être impartial en prononçant sur la bonté des fruits de la colonie de Saint-Domingue, je me tairai sur ceux-ci, le climat, me dit-on, ne les donnant point aussi délicieux qu'à Saint-Domingue où je me réserve de donner mon avis.

Les rues sont garnies, à Saint-Yago de Cuba, de cocotiers et bananiers (3), dont on admire toujours avec intérêt, et le port majestueux, et la stature élégante. On y rencontre aussi des pieds de tomates (4), y végétant naturellement, ainsi que l'acacia de Saint-Domingue (5) dont l'odeur est si suave.

A mon retour du marché, il fallut songer à nous procurer un logement dans la ville, et à payer le capitaine. Nous trouvâmes trois petites chambres dégarnies, et récemment réparées, dont

---

(1) Ananas fructu pyramidato, carne aureâ, Tourn.

(2) Ananas maximo fructu conico, Plum.

(3) Musa, Plum.

(4) Tomates, espèce de solanum, fruit pulpeux qui rougit en mûrissant, disposé par côtes, et dont on voit la description, Plantes usuelles des Antilles.

(5) C'est la cassie des jardiniers. Ses fleurs en houppe sont jaunes et odorantes, propres à la parfumerie. C'est le mimosa olens de quelques auteurs.

on nous demanda trente-six gourdes par mois (1). Ce prix exorbitant que nous étions dans l'impossibilité de payer, nous les fit refuser, et demander au bon capitaine Payne la permission de rester encore quelques jours à son bord; ce qu'il nous accorda d'un air satisfait.

On nous indiqua une occasion pour Saint-Domingue; mais le propriétaire de la chaloupe étant malade, et ayant besoin d'argent pour payer d'avance son équipage, nous demanda quarante portugaises (1), dont il exigeoit au moins la moitié comptant. Comment faire dans un pays où nous étions inconnus? Nous fîmes part à ce capitaine des malheurs que nous venions d'éprouver, et lui fîmes entrevoir l'espoir certain de le solder en arrivant à Saint-Domingue, où la famille R. D. étoit assez généralement connue. A ce nom il versa des larmes de reconnoissance, et déplora sa position qui le forçoit à être ingrat, envers une famille, des bienfaits de laquelle il tenoit son bonheur et son indépendance. Cependant, il se borna à des larmes stériles qui ne nous furent d'aucun secours, mais qui néanmoins nous firent plaisir, tant il est doux de retrouver à présent dans le

(1) Environ 288 livres, argent des colonies.

(2) Environ 2688 livres, argent des colonies.

cœur de l'homme le beau sentiment de la reconnoissance.

Cependant le tems s'écouloit, et nos fonds diminuoient sensiblement, lorsque nous résolûmes de faire part au capitaine Payne de notre position, de notre nom, et de nos malheurs. Notre récit toucha sensiblement le bon Thomas Payne, lui fit même verser des larmes d'attendrissement; aussi, non seulement il consentit à ne recevoir pour le moment aucuns fonds qui suffisoient à peine pour satisfaire à nos besoins les plus urgens; mais il poussa la délicatesse jusqu'à nous offrir un supplément de finances, sans nous connoître, et il se trouva outragé de notre proposition de déposer en ses mains quelques bijoux; nous disant, en les repoussant loin de lui : « Gardez, gardez vos affaires, moi » gagné cargaison, que je vendre quand moi » gagné bésoin d'argent; vos effets vous être » bons pour votre voyage ». Cette phrase d'un patois francisé nous émut jusqu'aux larmes, et quelle fut ma joie lorsqu'en lui serrant la main, il me fit un attouchement maçonnique! Il s'étoit aperçu déjà que j'avois l'honneur d'être mêmbre de cette société fraternelle, et avoit reconnu dans ma malle plusieurs bijoux qui, par parenthèse, avoient été déployés par les officiers du croiseur anglais, le Pélican. Enfin, ce dévouement

généreux auquel l'avarice commune nous défendoit de nous attendre, nous frappa d'étonnement, d'admiration et de reconnoissance.

Le bon Thomas Payne, à qui je ne saurai jamais trop exprimer ma gratitude, poussa depuis cet entretien ses prévenances à l'excès, et nous offroit sans cesse mille friandises agréables à bord, avec une loyale franchise, et cette timidité, type de sa délicatesse qui paroissoit craindre d'offenser notre amour propre.

Notre dîner de ce jour fut servi plus splendidement qu'à l'ordinaire; c'est pourquoi lui-même voulut faire les honneurs de sa table, et nous versa malgré nous, à profusion, du vin de Bordeaux qu'il achetoit à terre une gourde la bouteille, du Madère, et ce qu'il avoit de plus délicat en liqueurs de la Martinique. La soirée étant chaude, et notre bon capitaine craignant par sa constitution replète de m'être incommode en couchant avec moi, n'ayant plus de quart à faire, et par cela même toutes les cabanes étant occupées, il coucha par terre sur une natte, et voulut absolument me laisser dormir seul dans le lit, sans qu'aucune sollicitation de ma part ait pu affoiblir la résolution de ce bon père de famille.

Je descendis le 1er. mars à terre avec le capitaine, pour y continuer mes remarques. Tout homme

homme passant en Espagne devant une église, est obligé de s'incliner profondément, sous peine de blesser les lois de la bienséance, s'il oublie de satisfaire à ce saint usage; on tient beaucoup à cet acte extérieur. Il en est de même, pendant que l'*Angelus* sonne, et l'on est obligé de s'arrêter tout court dans la rue, si l'on marchoit; ou de suspendre la conversation, si plusieurs personnes groupées étoient occupées à causer. On se découvre alors la tête, on s'incline, on récite une prière jusqu'au moment du carrillon qui dégage de cette retenue. Ce moment étonne ordinairement les étrangers par sa singularité.

Les Espagnols portent leurs provisions du marché dans une macoute, tissue de feuilles sèches de latanier (1) tressées; elles remplacent nos paniers d'Europe. On vend de l'ooille (2) dans des feuilles du bananier; cet amalgame n'est guères appétissant, et dégoûte à la vue.

---

(1) Appelé *Palmier en éventail;* Palma dactylifera radiata, major, glabra, Plum, Gen., Barr. 90; Carnaiba, Pis. 1658, p. 126; Palma brasiliensis pruni fera; folio plicatili, seu flabelliformi, caulice squammato, ou Alattani des Caraïbes.

(2) Espèce de potage composé de viandes différentes et de légumes presqu'à sec, qu'achètent les pauvres gens.

D'autres marchands offrent une pâte, en boules, de gros millet (1) grillé, et dont les grains sont agglutinés les uns aux autres par le sirop de batterie; ceux-ci, des boilles faites de farine de maïs édulcorée par le sirop, et cuites sous les cendres dans une feuille de bananier. Tous ces mets plaisent par leur nouveauté, et on admire en cette innovation le génie inventeur de l'homme, et la puissance qui l'a créé; mais que le pain est préférable!

On vend également en ces marchés des amas de tassau (2) d'une couleur brune et désagréable, provenant de ce que l'animal n'a point été assez saigné.

Les Espagnols excellent, par exemple, dans la préparation des confitures sèches; aussi leurs pâtes de goyaves sont-elles très-recherchées, et vendues à l'Etranger. J'ai décrit ces mets pour donner à connoître le peu de sensualité des Espagnols, qui font consister leur luxe à être couverts d'or; et s'ils ne font aucun sacrifice pour diversifier la nature de leurs alimens, ils

(1) Ou sorgo, sorgum sive melica, Dod., Park.; Milium arundinaceum, subrotundo semine nigricante, sorgo nominatum, C. B., Tourn.; Milium africanum.

(2) Viande coupée en aiguillettes, frottée de jus de citron et séchée au soleil.

rapportent les fruits de cette sévère économie en faveur de leur parure, quoique toujours incomplète et mal ordonnée. Les hommes de Saint-Yago ont à leurs souliers des boucles d'or si matérielles et si larges dans leurs dimensions, qu'elles recouvriroient volontiers le double de leurs pieds. Leurs habits de soie, linon, ou d'étoffes des Indes, ont des boutons du même métal non moins grossiers, de même que les pommes de leur longues cannes.

Le plus riche propriétaire de Saint-Yago, dans un dîner prié où il m'avoit invité, ainsi que beaucoup de Français, fit servir, pour trente personnes environ, une copieuse oille et du chocolat. Quel contre-tems pour un gastronome !

Une des incommodités de la ville est d'aller chercher l'eau douce à une rivière distante de Saint-Yago de deux lieues, et d'où on la transporte soit dans des dames-jeannes portées par des mulets, ou bien dans des tonneaux conduits par des pirogues.

Les bœufs dont on se sert pour charrier les marchandises du port, ont les naseaux fendus, au travers desquels on passe une courroie pour les conduire.

Les hommes et les femmes portent au cou de

très-longs chapelets; et les dernières, pour aller à l'église, sont tenues à un costume religieux, qui consiste à n'avoir qu'un jupon noir, et un voile de la même couleur, sous lequel la plupart n'ont point de corset, et la gorge est découverte. Cette coquetterie plaît, surtout aux jeunes Espagnoles, qui aiment passionnément les hommes, et surtout les Français, à cause de leurs manières galantes et aimables auprès d'elles, ayant soin de soulever par méprise ce voile importun, et de décéler, aux regards avides de leurs admirateurs, des appas naissans qu'une tendre émotion soulève, et dont la vue achève bientôt leur conquête. Les jeunes Espagnoles sont très-libres, et ne trouvent que du plaisir à sourire aux jeunes gens, et à les fixer. Je ne puis concevoir que dans un pays où l'on se flatte de suivre ponctuellement les préceptes de la religion chrétienne, on tolère cet excès d'indécence et d'irrévérence pour les lieux saints.

Les femmes à l'église se tiennent accroupies, les moins riches sur une natte, et les plus distinguées sur un tapis que porte leurs esclaves. Le peuple au milieu de l'office, en signe de repentir et par une humble componction, se frappe la poitrine à coups redoublés, assez forts enfin pour que le lieu saint en retentisse.

Nous achetâmes de très-bonnes oranges, de

l'arcahaie, et des sapotilles (1) que leur saveur exquise et parfumée fait regarder comme le meilleur fruit des Antilles. Je me procurai aussi de la cassave; on nomme ainsi un composé farineux qui sert de pain aux nègres : il est tiré de la racine de manioc (2) dont on a exprimé tout le suc, qui est un poison subtil. On fait sécher cette racine au four; et après l'avoir broyée, on la met cuire entre deux plaques de fer rondes, et rougies au feu. Ce mets tant estimé des Créoles, se trempe dans les sauces, mais ne peut perdre son goût, selon moi désagréable, en un mot semblable à l'odeur d'urine de souris. Quel fut le mortel assez hardi pour approprier cette plante vénéneuse aux besoins de ses semblables !

Il faisoit très-chaud, et nous prîmes, en remontant à bord, un punch froid, composé de jus de citron (3) qu'on trouve sur les haies d'entourages, de sirop et de tafia. On a pour presser ces citrons, et ne point se poisser les

(1) Achras, Linné; Sapota, Plum.; Manitambou des Caraïbes; *voyez* au Traité des plantes usuelles, à la fin de cet ouvrage.

(2) *Voyez* ce mot, Traité des plantes usuelles.

(3) C'est le fruit du citronnier sauvage des Antilles. Il est rond, d'un jaune paille; l'écorce en est lisse : il n'est pas plus gros qu'une moyenne pomme d'apis.

mains de leurs parties acides et éthérées une machine fort simple qu'on pourroit, sur un modèle plus grand, faire servir en France à l'expression des groseilles pour les limonades. Ce sont deux plans, du bois le plus dur, parallèles et joints par une fiche à charnière à l'une des extrémités, de manière à pouvoir faire le levier à l'autre bout. Le plan supérieur est muni, intérieurement vers le milieu, d'un relief ou cabochon circulaire et convexe, destiné à s'emboîter dans une cavité de même capacité qu'offre le plan inférieur, la cavité étant perforée de plusieurs trous pour l'écoulement du jus de citron. C'est dans ce creux qu'on met la moitié d'un citron coupé en deux; puis appuyant dessus la partie supérieure, le moule saillant exprime exactement tout le jus du citron dont il ne reste plus que le marc, c'est à dire les pulpes et la peau qui, parfaitement retroussée, recouvre le cabochon.

Toutes ces petites expériences ne suffisoient point pour m'ôter le désir d'aller m'instruire dans les bois des environs de la ville, en y contemplant cette nouvelle nature; je priai donc le capitaine de me prêter son grand canot à voiles pour aller reconnoître les îles voisines; et profitant d'une belle matinée, je me fis accompagner de deux bons rameurs, puis nous

partîmes. La mer étoit calme, et l'air pur embaumé du parfum des fleurs, nous reportoit aussi le chant des oiseaux du rivage. Nous abordâmes bientôt à l'ouest; et en mettant pieds à terre, je commençai ma récolte. Le bord de la mer, ombragé de mangliers chargés d'huîtres (1), étoit couvert de coquilles fossiles et d'oursins.

Ces espèces de mangliers qui croissent par touffes, comme les marsauts d'Europe, s'élèvent à la hauteur d'environ vingt à vingt-cinq pieds; leur écorce est d'un gris-rougeâtre. Cet arbre se plaît dans les endroits marécageux du bord de la mer; et son écorce est fébrifuge (2). Ce manglier, qui est une espèce de palétuvier, est couvert d'huîtres adhérentes à ses racines arquées, qui s'élèvent au dessus du terrain où il se reproduit; aussi qu'à celles de ses branches susceptibles d'être baignées dans l'eau de mer, à la marée montante. Les huîtres déposant leur frai sur ces arbres, on en voit constamment de toute grosseur, et qui sont très-estimées. Ce manglier se repro-

(1) Appelé par les Indiens *Guaparaiba*, et par les Portugais *Mangue verdadeiro*, manglier noir, véritable ou salé. Selon Nicolson, Candela americana; selon Pison, Mangue guaparaiba; Mangles aquatiqua de Plumier; Rhizopora de Linné.

(2) *Voyez* Traité des plantes usuelles des Antilles.

duit d'une manière remarquable; on voit pendre des branches latérales une infinité de brins composés de filamens rassemblés, lesquels, arrivés à terre, s'y couchent avec le tems, y prennent racines que l'humidité provoque, et forment autant de mangliers qui se perpétuent de le même manière. Les racines de ces arbres sont tellement entrelacées qu'elles s'étendent au loin dans la mer, qu'elles s'opposent à l'abordage des chaloupes, et servent d'asile à certains poissons et aux crustacés.

Je m'enfonçai dans les bois, et le premier oiseau que je tuai fut un yapou (1). Tout le plumage supérieur de cet oiseau est d'un noir brillant, excepté le croupion, les tégumens de la queue et des ailes qui sont d'un jaune d'or; l'iris est d'un beau bleu; la pupille noire, ainsi que les pieds; le bec d'un jaune plombé. Cet oiseau qui vole par bandes, est du genre des troupiales.

Le second bipède que je me procurai, fut un tangara noir d'Amérique (2), à peu près de la grosseur du scarlatte, ou cardinal du continent

(1) C'est le cassique jaune du Brésil, des pl. enl. 184; la pie du Brésil, de Belon, appelée à la Guiane par les Français, *Cul-jaune*.

(2) Pl. enl. 179, fig. 2.

de la Nouvelle-Angleterre, que j'ai décrit plus haut; le bec et les pieds du tangara noir sont, ainsi que tout son plumage, d'un beau noir; ce qui le fait appeler communément *négrillon :* les couvertures de ses ailes sont seules marquées d'une tache blanche. Ces oiseaux se nourrissent de baies et d'insectes; ils n'ont point de chant mélodié.

En allant ramasser un colibri que j'avois surpris voltigeant autour d'un karatas (1), et pompant le suc de son nectaire, je vis s'échapper près de moi un assez gros serpent que je ne pus ajuster.

Tout en travaillant à ma collection, je cherchois à préparer une agréable surprise au capitaine par quelques pièces de gibier dignes de figurer sur sa table; mais je ne pus me procurer que deux ramiers (2). Je les surpris occupés à ramasser des graines de manglier dont ils sont friands. Leur bec rouge est blanc à son extrémité; les jambes sont rouges, les ongles gris; l'iris est jaune, une membrane blanche entoure leurs yeux; le plumage du sommet de la tête est

(1) Agave; *voyez* aux plantes usuelles des Antilles.

(2) Ou plutôt *Pigeon à la couronne blanche*, de Catesby; Columba capite albo. Pigeon de la Jamaïque, de M. Brisson. Il niche dans les rochers.

blanc, entouré d'une bande de couleur pourpre à reflets irisés. Le cou chatoye le bleu, le vert, et le cuivre de rosette; le reste du corps est gris-bleu d'ardoise, les ailes et la queue de couleur brune. Ces oiseaux ne sont pas méfians, car j'avois tué le premier, que le second ne pensa même pas à s'envoler; il est vrai que je me trouvois en un endroit sauvage, et si peu fréquenté par les hommes, que peut-être cette solitude ne fut-elle jamais troublée par leur présence destructive.

Je tuai de mes deux autres coups une tourte (1), et la tourterelle de la Jamaïque (2). La première a le plumage supérieur d'un marron cendré rembruni, le front et la poitrine d'un pourpre-vineux à reflets violets-dorés; les ailes sont tachetées çà et là de marques ou écussons d'un noir-violâtre; les pennes sont d'un cendré foncé, bordées de blanc; la queue est étagée et variée, des plumes du milieu aux latérales, de cendré-brun et de noir; les yeux sont entourés d'une peau bleuâtre; l'iris est noir; le bec de cette même couleur; les pieds rouges, et les ongles bruns.

(1) C'est la tourterelle de la Caroline, pl. enl. 175, de Catesby; ou le picacuroba du Brésil, de Marcgrave; oiseau commun aux îles Antilles.

(2) Pl. enl. 174.

La tourterelle de la Jamaïque, et qu'on trouve même à l'île de Cubes par troupes innombrables, est moins grosse que la tourte, c'est à dire de la taille du pigeon biset. Le bec et les pieds sont rouges, le dessus de la tête et la gorge bleu ; sous chaque œil se trouve une petite bande blanche ; le plumage supérieur marron-ardoisé, et l'inférieur d'un brun-vineux. Enfin, j'eus pour dernière pièce un batimore (1).

Je me fatiguai inutilement dans l'espoir de faire une meilleur chasse qui, dans ces parages, est plutôt pénible qu'amusante, en ce qu'on est obligé de marcher au milieu de halliers presque impénétrables, et dont les épines défendent l'entrée. On s'égare souvent à travers des pingouins (2) dont les longues feuilles, dentelées et armées de pointes aiguës, sont redoutables et punissent les pas indiscrets. Leur centre, repaire des serpens qui sont les seuls des ani-

---

(1) Icterus, oiseau du genre des troupiales. Il est de la grosseur du moineau franc; la tête est noire et ponctuée de trois taches blanches; les ailes et la queue sont également du noir le plus brillant, chaque penne pourtant étant bordée d'un liseret blanc, le ventre et le dos sont d'un bel orangé; les pieds, le bec et les ongles sont de couleur plombée. On appelle cet oiseau *petite-dame-anglaise* dans certains quartiers de l'île.

(2) *Voyez* Plantes usuelles.

maux qui peuvent en rampant y pénétrer sans danger, n'est jamais foulé par aucune autre espèce animée; aussi emploie-t-on cette plante sauvage à faire des entourages qui mettent un domaine à l'abri des maraudeurs. Le pingouin est susceptible de culture, mais il se multiplieroit trop, si on ne détruisoit à mesure les jeunes pousses pour ne conserver que le centre; car, indépendamment que les jeunes plants lèvent irrégulièrement et ne s'alignent point, ils occupent infructueusement un terrain qui peut être mieux employé.

Je me rendois au canot par un chemin beaucoup plus agréable, lorsque j'aperçus, au milieu d'une touffe de verdure, un point rose qui fixa mon attention. C'étoit un oiseau, au caractère tranquille et peu turbulent, qui ne voltige que le tems nécessaire à saisir le moucheron dont il fait sa nourriture, pour rentrer ensuite dans le repos qu'il chérit. Cet oiseau est le charmant todier (1), commun aux contrées du Nouveau-Continent. Il est de la grosseur du roitelet d'Europe ; son bec long , droit et aplati horizontalement, ainsi que celui des oiseaux de ce genre, est brun-rougeâtre à sa partie supérieure,

(1) Todier, ou perroquet de terre. Todier de Saint-Domingue, de Brisson, des pl. enl. 585, fig 1 et 2.

tandis que l'inférieure est rouge; les pieds sont gris; le coloris du plumage est d'un ensemble doux et élégant; le dos est d'un vert bleuâtre dans le mâle, et d'un vert de pré dans la femelle. L'un et l'autre ont la gorge et les côtés d'un rose vif et nuancé; le plumage inférieur d'un blanc teint de jaune, avec des reflets de couleur de rose; le dessous de la queue d'un jaune-paille; les pennes des ailes et de la queue vertes à l'extérieur, et cendrées en dedans.

Cet oiseau silencieux se tient le bec en l'air, et agite légérement sa tête, ainsi que les colibris, au moindre étonnement. Il se creuse en terre un trou circulaire qu'il garnit de mousse de coton et de plumes, où il dépose quatre œufs gris, avec des marques dorées. Mon coup de fusil ayant fait envoler la femelle en train de pondre, je fus assez heureux pour trouver son nid, mais il n'y avoit que deux œufs.

Je passois au dessous d'un palmier, lorsque j'aperçus voltiger de branche en branche deux oiseaux qui m'étoient inconnus, je tirai le mâle; c'étoit un palmiste (1). Cet oiseau du genre du merle est beaucoup moins gros : sa taille n'excédoit pas celle de l'alouette ordinaire; sa tête noire

(1) Pl. enl. 539; fig. 1, ou palmiste à tête noire de M. Brisson.

étoit tachée de trois points blancs placés entre l'œil et la base du bec; son dos étoit d'un vert-olivâtre, la gorge et le cou d'un beau blanc; la poitrine et le plumage inférieur grisâtre tirant sur le blanc; les pieds étoient d'un gris cendré. Je ne pus me procurer la femelle, qui me parut, à très-peu de chose près, du même plumage.

Les oiseaux palmistes fréquentent les arbres de ce nom, et y construisent leurs nids. On estime leur chair assez délicate, mais je la trouvai très-ordinaire. Ils se nourrissent de riz, de baies et d'insectes.

Nous nous embarquâmes dans le canot, et nous nous rendîmes à Saint-Yago de Cuba, avec la brise du large. Que la nature est prévoyante dans ses inconcevables combinaisons! Le sol brûlant de la zone torride ne pourroit, sans un amendement, supporter aucune créature vivante; c'est pourquoi, afin de tempérer cette chaleur étouffante, il s'élève régulièrement soir et matin deux brises, l'une venant de terre, et l'autre de mer; leur approche attendue rétablit l'équilibre dans les humeurs, et semble apporter une plus douce existence.

Les fruits aussi n'y sont pas substantiels comme en Europe; ils seroient contraires avec cette qualité, en épaississant la lymphe au lieu de la délayer. Ceux de la zone torride n'ont pas

les sucs si rapprochés ; ils sont pour la plupart aqueux, et contiennent des principes élastiques et rafraîchissans, ou bien ils sont acides et propres à prévenir la corruption, et les maladies inflammatoires. C'est pourquoi les corrossols, le melon d'eau, les ananas, l'eau du coco, son amande même, et la canne à sucre mâchée, font le plus grand plaisir quand on a chaud. On a de plus les citrons verts dont on fait des limonades; et comme ce jus, quoique tempéré par l'eau, seroit trop acide et point agréable, on l'édulcore avec du sirop de batterie si commun dans le pays.

Nous accostâmes la Galatée, où le capitaine me reçut avec son affabilité ordinaire. Il fut très-sensible au petit cadot que je lui apportai, et pour faire valoir le proverbe, la sauce lui coûta plus que le poisson, car il saisit avec empressement cette occasion pour ordonner un dîner très-délicat, où le Bordeaux, le Madère, et les liqueurs de Mme. Amphoulx ne furent point oubliés.

Je descendis le soir à terre avec le capitaine, et j'assistai au rosaire. C'est une procession qui se fait aux flambeaux tous les vendredis : un simulacre de J.-C. crucifié est porté en triomphe par quatre soldats, au milieu d'un peuple immense qui, accompagné d'un violon et d'une

basse, chante des strophes plaintives. On entend avec d'autant plus de plaisir cette psalmodie, que les Espagnols en général sont parfaitement organisés pour la musique; on peut du moins le croire lorsqu'on a vu, ainsi que moi, trois pauvres ou même quatre, chanter en parties différentes pour intéresser les passans à leur sort. *Pro sanctâ Mariâ, pro sanctâ Trinitate,* sont ordinairement les motifs qu'ils varient à l'infini, dans des modulations justes, savantes et très-harmonieuses.

Le dimanche 10 mars, nous nous promenâmes après la messe sur le rivage, où nous foulâmes aux pieds des bancs de corail blanc oculé et de méandrites. Je visitai une campagne nouvelle, et les bois des mornes dont la ville est environnée. Les haies y sont garnies de lianes à réglisse (1) qui font le plus joli effet, tant par la diversité de leur feuillage élégant, que par le coloris brillant de leurs petites graines, qui furent pendant un tems recherchées en Europe pour en faire des ornemens, tels que chaînes de montres, colliers, bracelets, etc. Tout en considérant les nouveautés de cette nature, je fus surpris d'un étrange étonnement; naguères le

(1). Orobus scandens, Plum. *Voyez* au Traité des plantes usuelles.

fléau

fléau des êtres soumis à l'homme, qui ne pouvoient alors échapper à mon adresse sans être frappés de mon plomb mortel, il se fit une telle révolution dans mes systêmes sanguins et nerveux, que l'oiseau le plus gros pouvoit me défier impunément. Il m'est arrivé de tirer à bout touchant les oiseaux les moins farouches, et de ne pas même les étonner, au point qu'après mon coup de fusil, ils ne remuoient pas des branches où ils étoient perchés, et continuoient à me regarder, comme insultant à ma maladresse. Je ne sus d'abord à quoi attribuer cet enchantement ; et c'étoit vraiment le cas de croire à un sortilége : tantôt je croyois mon fusil faussé, mais le donnant à tirer à un autre que moi, le blanc étoit criblé, et me jetoit dans le plus grand étonnement. Enfin la chose étoit si plaisante, que je tirai quatre coups à cinq pas de distance sur ces gros vautours familiers, dont j'avois d'abord trouvé l'espèce à Charles-Town, sans les faire désemparer d'un cadavre auquel ils étoient acharnés. Comme j'usois inutilement ma poudre et mon plomb, je résolus de suspendre mes excursions jusqu'à nouvel ordre ; et je fis route vers la Galatée, où l'on m'attendoit à dîner.

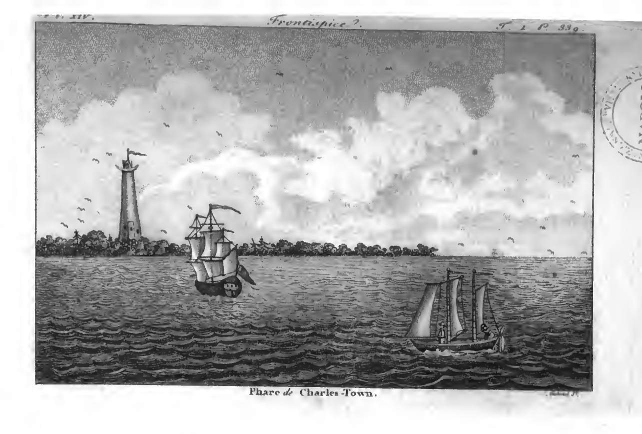
Les Espagnoles de moyen rang sont très-curieuses. J'en trouvai cinq à bord, venues

pour visiter le bâtiment, et voir, dirent-elles, les Français qui s'y trouvoient; comme j'en étois un, et que je crus qu'elles avoient des renseignemens à nous donner, je parus sur les rangs, et je descendis promptement à la grande chambre où j'entendois rire aux éclats : quelle fut ma surprise en apercevant cinq jeunes personnes à demi-nues, les seins à l'abandon, le cigare à la bouche, faisant beaucoup d'extravagances avec un padre (1) qui leur servoit de chevalier, et plaisantoit vivement avec elles! Ce ministre vêtu d'une robe de soie noire, et chaussé de bas et de souliers violets, et de la même étoffe, les agaçoit d'une manière vraiment indécente. Un militaire français qui se trouvoit là, demanda au padre s'il n'étoit père qu'en Jésus-Christ, et point en chair? « Je le serois bien volontiers, répondit-il, avec l'une de ces demoiselles ». Puis tout à coup il se mit à folâtrer avec l'une des cinq.

Le capitaine leur ayant offert des rafraîchissemens, elles burent à la ronde, en nous offrant le seul verre qui leur servoit à tous. Ces jeunes étourdies tinrent beaucoup de propos licencieux, assez enfin pour que nous ne doutions plus de leur caractère, et du motif qui les avoit amenées.

(1) Prêtre espagnol.





Phare de Charles-Town.


NAPOLI

Un de nos passagers commençoit à s'enflammer, lorsque je lui fis sentir les dangereuses suites de ces nouvelles connoissances.

Il entra le soir dans la rade une petite chaloupe pontée, armée de quelques pièces de canon, qui, parmi sept prises qu'elle avoit faites dans sa croisière, en compte une qui lui rapporte quatre millions, et qui assure un sort à tous les actionnaires.

Un padre ami des Français, studieux et respectable sous tous les rapports, se présenta à bord comme naturaliste; et désirant faire ma connoissance, il m'apportoit plusieurs échantillons des mines des environs de Saint-Yago, parmi lesquels je reconnus une mine d'argent gris, un fragment d'aimant naturel, quelques malachites soyeuses, et des prismes de cristaux de roche, couleur de topaze. La minière qui les produisit s'appelle *Crwbs*, et s'exploitoit par ordre du roi d'Espagne avec beaucoup d'avantage; mais depuis plusieurs mois on est, me dit-il, obligé d'y renoncer par l'insurrection unanime des ouvriers qui y sont en grand nombre, et qu'on ne peut réduire avec le peu de forces qui se trouvent à Saint-Yago. Les nègres mineurs sortent même à présent des entrailles de la terre pour venir assaillir les passans, et ces vagabonds quittent leur repaire ténébreux pour rendre

le jour témoin de leurs assassinats; car ils immolent tous ceux qui se présentent, et qu'ils croyent pouvoir contribuer à leur imposer un nouveau joug. Cette minière est à si peu de distance de la ville, que nous la distinguions facilement de notre bord, et que je pris souvent la fumée de la poudre de ces assassins armés, pour celle des chasseurs. J'aurois bien désiré visiter ce local sous les auspices de dom. F***, mais comme il n'y avoit pas de sûreté, et que son caractère sacerdotal ne m'eût pas mis à l'abri d'un péril certain, je renonçai à ce dessein, en remerciant néanmoins dom. F*** de ses bontés pour moi.

Ce savant Espagnol n'étoit point descendu de notre bord, que notre bon capitaine ne nous y croyant point assez commodément, nous offrit jusqu'à notre départ, encore incertain pour Saint-Domingue, un magasin qu'il avoit loué pour y déposer sa marchandise, avec la même invitation de venir prendre nos repas à son bord. Il poussa plus loin la générosité; il loua une négresse pour servir et pourvoir à tous les besoins particuliers de nos dames.

Enfin nous étions comblés des bontés de sir Thomas *Payne*, lorsqu'on nous vint apprendre que Mr. Manet, propriétaire d'une chaloupe pontée, oubliant les risques qu'il avoit à courir

en narguant les Anglais en station devant la baie de Saint-Yago de Cuba, se disposoit à faire voile pour Saint-Domingue. Je le vis ; et non seulement il consentit à ne recevoir le paiement de notre passage qu'à Saint-Domingue, mais encore il nous pria d'être indulgent pour le peu de commodités que nous rencontrerions à bord de son très-petit bâtiment, nous faisant connoître que pour abréger la monotonie de la traversée, et prévoir le dégoût insupportable, triste résultat du mal de mer, il avoit fait provision de liqueurs et autres douceurs précieuses en pareille circonstance.

Le second capitaine me procura plusieurs poissons qu'il prit à la ligne, et parmi lesquels se trouvoient le stromate gris (1), le *baliste* l'épineux (2), l'écureuil de Bonaterre (3), très-commun dans la rade de Saint-Yago, et qui offre les plus jolies couleurs ; le *poisson royal* de l'Encyclopédie, par ordre de matières, pl. 39, fig. 155, dont le dos est d'un beau

(1) Stromateus cinereus, Linné. Poisson apode qui a pour caractères le corps ovale, glissant, la tête petite, les dents aiguës.

(2) Balistes aculeatus, Linn.

(3) Encyclopédie, icht. pl. 135. The Blue-Striped Anthias.

vert d'aigue marine, et tout le ventre couleur de rose à reflets nacrés; les nageoires pectorales d'un beau jaune, celles abdominales grisâtres, et les dorsales vertes, et comprenant douze rayons.

Le dimanche 17 mars, jour des Rameaux, j'assistai à la cérémonie d'usage parmi les chrétiens. Les colons de cette île, au lieu de buis, se choisissent des branches de palmier, que les plus riches recouvrent de dorure; la procession solennelle s'observe avec dignité. C'est au retour de l'office que je fus à bord témoin d'un beau trait d'amour filial. Le jeune mousse, dont j'ai déjà parlé avec tout l'intérêt qu'il a droit d'inspirer, apprenant que son père alloit être disgracié à cause de ses fréquentes ivresses, résolut de toucher le cœur du capitaine; c'est pourquoi se jetant à ses genoux, noyé dans ses sanglots, il imploroit vivement la grace de son malheureux père. Les refus ne faisoient qu'augmenter ses instances qui furent exaucées, graces à l'intérêt que nous prenions à lui. A peine cet enfant eut-il réussi, qu'il s'élança dans les bras de son père, en lui prodiguant mille caresses.

Nous jouissions avec ravissement de ce spectacle attendrissant, lorsque des cris plaintifs se firent entendre : cette voix qui venoit du bord de la lame, étoit celle d'un matelot qui en des-

salant sa viande à l'eau de mer (1), et la nettoyant de toutes ses impuretés, eut la main coupée par un requin qui rodoit dans ces parages, et avala la main et la ration de ce pauvre malheureux. Cet événement devroit servir d'exemple aux nageurs imprudens qui ont l'inconséquence de se livrer à cet exercice dans des rades aussi dangereuses.

Le jeudi Saint 21 mars 1799, je pris du bâtiment la vue perspective d'une chaumière agreste, située au milieu des bois, sur une élévation. Cette position enchanteresse me plut, et j'eus beaucoup de plaisir à en mettre la copie au nombre de mes dessins. A midi, tous les bâtimens, en signe de douleur, mirent leurs vergues en croix, et pendirent le simulacre de Judas : c'est un mannequin revêtu qu'on représente, le ventre crevé.

Le samedi à midi, pour mieux humilier l'effigie de Judas, et couvrir jusqu'à sa mémoire d'ignominie et de vengeance, on lui donne des cales sèches et humides, au bruit de l'artillerie, jusqu'à ce que la charpente mouillée se désunisse; à cet anéantissement succèdent des danses

(1) Tout le monde sait que lorsqu'on veut dessaler promptement de la morue ou toute autre chair salée, on ajoute à l'eau de la saumure une poignée de sel.

et des festins. Les Espagnols tiennent beaucoup à ce culte extérieur.

J'assitai le jour de Pâques à l'office de la cathédrale, dont par parenthèse l'évêque, qui ne paroît qu'une fois l'année, a cinq cent mille gourdes de revenu pour vivre seul, retiré, ne communiquant avec qui que ce soit; vivant sans faste extérieur, sans suite, et pourtant dépensant, on ne sait comment, les revenus qui lui sont alloués. Au milieu du sanctuaire s'élève un monument pompeux, représentant, de grandeur naturelle, la résurrection du Sauveur. Mais, hélas! tout ce culte extérieur est bien démenti par la nonchalance de la plupart des padres qui balbutient, en roupillant, leur office à mots entrecoupés, tandis que les plus jeunes passent en revue, et convoitent le cercle des jeunes Espagnoles.

L'après-midi, la chaloupe pontée sur laquelle nous avions des projets pour notre traversée de Saint-Domingue, voulant éprouver la vélocité de sa course, se fit poursuivre dans la rade par un corsaire français, le meilleur voilier du port, qui fit de vains efforts pour l'atteindre. La chaloupe disparoissoit déjà à notre vue, et notre inquiétude augmentoit en la voyant s'éloigner, lorsqu'à notre grande satisfaction nous la vîmes bientôt revenir.

Le capitaine Payne étant descendu à terre, et le second faisant moins bien la police, l'équipage se mit en débauche, et les matelots s'enivrèrent promptement avec de l'eau de vie. Un d'eux m'ayant pris en amitié, vint en sanglotant me témoigner combien il regrettoit de n'être point républicain français, au moins ai-je cru l'entendre par ces mots : « Moi, grande vigueur pour Républiqe française ». Je ne pouvois me débarrasser de lui, et éviter d'entendre ses complaintes entrecoupées de soupirs. En vain je le fuyois, par-tout je le retrouvois, ou bien il me suivoit sans cesse, en roulant sur le pont. Cependant il se piqua de mon dédain ; et pour me prouver qu'il étoit homme de cœur, il feignit un désespoir, et se jeta à la mer, non point pour y cacher sa honte, mais pour s'y désenivrer. Comme il n'étoit pas bon nageur, il eut bientôt perdu la carte, et avaloit de l'eau salée en abondance en se débattant, lorsque son camarade, non moins ivre que lui, mais meilleur nageur, se plongea en pirouettant, et le ramena vers le bord en jouant avec les flots, et faisant des tours de passe-passe. Tous deux alors unanimement voulurent saisir la corde de l'escalier ; mais ne pouvant monter, ils retomboient à l'eau à chaque nouvelle tentative, jusqu'à ce que des matelots voisins vinrent les enlever à l'aide de leur cha-

loupe. A peine les eut-on hissés sur le pont, qu'ils replongèrent malgré la défense du second capitaine. On les poursuivit de nouveau; mais, pour cette fois entièrement désenivrés, ils évitoient le canot; et ne voulant point être repris, ils plongeoient à son approche, et alloient reparoître beaucoup plus loin. Enfin, cette scène burlesque qui divertissoit toute la rade à la vue des chiens des autres bâtimens, qui nageoient vers ces plongeurs pour les mordre, cessa à l'arrivée du capitaine, qui punit lès deux matelots pour s'être présentés nus devant nos dames, se proposant de leur faire subir à leur arrivée à Charles-Town la peine portée en pareil cas, qui consiste à suspendre le coupable pendant trois jours à une vergue, et à le chasser ensuite ignominieusement du bord.

Un peu après l'équinoxe du printems, le ciel éclairci de ses nuages sombres, promettant aux marins une sécurité dans la navigation; les vents furieux ayant apaisé leur furie pour faire place à l'haleine douce du zéphyr, qui promenoit çà et là le parfum des fleurs; les oiseaux de mer ayant la plupart abandonné la rade devenue tranquille; ceux de terre reprenant leurs douces modulations, excités par les charmes de la nouvelle saison; toute la nature, en un mot, se félicitant, par la voix de ses créatures, du rétablissement de

son équilibre; le capitaine Manet ayant appareillé son bâtiment pour Saint-Domingue, vint à bord de la goélette américaine où nous étions, pour nous engager à profiter de l'absence des croiseurs anglais, et d'un vent favorable qui, en très-peu de jours, nous rendroit à notre destination.

Le 28 mars, après nos adieux faits au brave capitaine Payne, qui nous avoit reçu si généreusement à son bord, et voulut, dans son canot, nous déposer lui-même à notre nouvelle embarcation, nous arrivâmes à cette petite chaloupe pontée, dont la fragilité eût intimidé tout autre que nous. Le bon Payne nous quitta, les larmes aux yeux, après nous avoir donné une lettre de recommandation en cas de prise par les corsaires anglais.

Ne pouvant changer de place sur cette nouvelle barque, tant le pont étoit encombré, nos pieds même à l'ancre, baignoient dans l'eau de mer qui submergeoit sans cesse le pont sans rebords. Je considérois que nous arriverions à Saint-Domingue, toujours en déclinant, et perdant de plus en plus les commodités d'un grand bâtiment. En effet, je me rappelois que dans l'Adrastus, vaisseau à trois mâts, j'avois un lit pour moi seul; que dans la goélette la Galatée, nous n'avions qu'un cadre pour deux, et que maintenant j'avois

à combattre ma mollesse, et à la mettre à une dure épreuve, en couchant pêle-mêle sur des tonneaux rangés au fond de cale. Ce qui nous fit le plus rire, ce fut l'ancre de miséricorde, qui, loin de pouvoir servir de résistance aux flots en cas d'un coup de tems, eût pu au besoin servir de hameçon aux requins, tant il étoit frêle et léger; les cordages n'étoient pas plus solides, et les plus gros destinés à la manœuvre n'étoient que de la grosseur d'un cordeau à tracer les planches du jardinage, et les crampons des haubans formés seulement de fil de fer appelé *carrillon*.

Le gouvernail étoit si petit que sa barre longue tout au plus de deux pieds, n'avoit pas besoin, comme dans l'Adrastus, de la force de sep hommes pour la diriger en cas de gros tems. La cuisine, qui étoit interrompue à la première lame, se faisoit sur une moyenne chaudière remplie de cendres, et qui à la première vague alla s'assurer du fond de la mer, emportant avec elle notre dîner. Les voiles n'étoient que de grandes serviettes coupées, suivant leur forme nécessaire. Je croyois voir marcher sur l'eau les petits navires de papier que font les jeunes écoliers. Enfin, il falloit espérer en la protection divine pour se rassurer sur le chapitre des événemens. Nous partîmes donc contens, malgré le mal-aise que devoit nécessairement

occasionner la turbulence de dix-huit passagers, couchés les uns sur les autres.

Avant de sortir du port de Saint-Yago, on me fit remarquer, vis-à-vis le magasin à poudre, un ressif célèbre dans cette contrée par l'événement qui lui a fait donner le nom de *Rocher-des-Rivaux*. Il est entouré d'eau, quoique pourtant assez près du rivage. Il fut choisi pour arène par deux Espagnols, parens, et tous deux épris de la même beauté. On ne sait comment ils y abordèrent sans canot, mais l'excès de leur fureur jalouse les y conduisit. Une chaloupe ayant disparu de la rade à cette époque, on présume qu'ils s'en seront servis, et qu'avant le combat ils l'auront coulée à fond, avec l'intention de se livrer, sur la plate-forme, une guerre à mort. Les malheureux s'y sont poignardés réciproquement, et leurs corps ensanglantés ne restèrent qu'une nuit aux injures de l'air ; car le lendemain ils furent reconnus par un pêcheur.

Apercevant sur les côtes escarpées de larges rigoles assez droites, j'en demandai l'usage. On me dit que l'impossibilité des charrois avoit fait imaginer ce moyen simple de rouler, du sommet de la montagne à l'embarcadère, les bois de construction et autres que fournissoient en abondance ces côteaux riches et fertiles.

Nous avions à bord d'excellens marins, et

d'intrépides corsaires, qui nous racontèrent les détails surprenans de la fameuse prise d'un vaisseau allant aux Indes, que nous vîmes entrer dans la rade de Saint-Yago, confus de la lâcheté de ses troupes, de ses canonniers, et de l'inexpérience de ses marins. On fit, nous dirent-ils, du *beaupré* de ce bâtiment de sept cents tonneaux, une pirogue que nous armâmes, et avec laquelle nous avons fait plusieurs prises d'une haute valeur.

Quant au corsaire vainqueur du superbe Trois-Mâts, il étoit si petit, qu'après l'abordage on le hissa, comme une chaloupe, sur le pont de sa prise.

Le caractère de ces marins est original. L'ambition qui met leur tête à la torture les rend lunatiques, car l'un de ceux qui étoient avec nous, apercevant avec la longue vue un gros vaisseau à l'horizon, engageoit le capitaine de notre chaloupe à mettre le *beaupré* sur lui, pour tenter l'abordage : « Et si c'est le Pélican, ce brick anglais si » bien armé, lui disoit un autre, comment pour- » rons-nous l'attaquer? Il y a au fond de cale » quelques poignards et plusieurs canons de fusil; » nous ferons des feintes, répliqua le fou. Mais, » reprit l'autre, on verra de près que vos fusils » n'ont pas de chien, que nous ne sommes qu'une » poignée de gens, et l'on dédaignera de sacri-

» fier pour si peu un coup de canon; il faudra
» nous rendre ses prisonniers. Nous rendre,
» morbleu! s'écria avec fureur le valeureux tim-
» bré, il nous coulera plutôt »!

Au milieu de ces beaux projets fantastiques, le soleil se cacha dans l'onde, et à sa disparution nous dûmes la levée d'une brise carabinée, d'abord favorable, mais qui bientôt nous devint contraire; elle annonçoit une nuit périlleuse. La mer devenue grosse, il falloit espérer en Dieu pour ne point frémir, en pensant que pour cordages, on avoit des ficelles; pour crampons de résistance, du fil de fer, et pour ancre de miséricorde, dernier secours en cas de danger, une branche de fer qui eût pu servir de hameçon aux poissons qui se promenoient sur le bâtiment enfoncé à six pouces au dessous de l'eau, et marchant dans cet état avec la rapidité de l'éclair. Agités violemment par la tourmente, des flots nous lançoient sur d'autres flots, sans pouvoir échapper à leur poursuite active.

Qu'on se figure nos états! Mme. R***, incommodée par l'air concentré et infect de la cale, préféra rester sur le pont, couchée dans l'eau, et essuyer, au milieu de ses fréquens évanouissemens, les visites réitérées de lames bruissantes, qu'on croyoit devoir l'emporter lors du passage, le bâtiment n'ayant point de rebords, et d'ailleurs

son état d'humidité permanente le rendant trop glissant pour pouvoir se cramponner lorsqu'il filoit sur ses flancs, tribord ou babord.

Quant à moi, accablé de sommeil, je crus être plus en repos à la cale, mais ce fut en vain : le bâtiment trop chargé menaçoit de sombrer, pour peu qu'il fît de l'eau, laquelle, malgré toutes les précautions, pénétroit également de toutes parts. Pour remédier à son flux immodéré, on pompoit continuellement avec une seringue plutôt qu'avec une pompe de bâtiment; c'est pourquoi le capitaine qui me questionnoit, apprenant de moi l'introduction constante de l'eau à fond de cale où j'étois submergé et cinglé par chaque vague, se décida, en voyant les vains efforts des pompiers, à clouer une toile cirée sur l'écoutille. C'est alors que je crus entendre fermer mon cercueil, n'ayant pas d'autre issue pour sortir, en cas d'accident, que cette ouverture désormais calfeutrée. Obligé de rester couché, le ventre sur des tonneaux, sans pouvoir lever la tête qui frappoit le plancher, aveuglé par chaque lame qui me suffoquoit en entrant dans ma bouche avec violence, je nageois dans l'eau salée, contraint de satisfaire à mes légers besoins, sans pouvoir changer de position. Ajoutez à ce pénible état les miaulemens de deux chats qui, fuyant l'eau et en en rencontrant par-tout, venoient chercher mes vêtemens

vêtemens pour se reposer de leur frayeur, puis en étoient chassés par de nouvelles lames qui excitoient de leur part des hurlemens effroyables. Il fallut pourtant saisir un mieux pour m'endormir dans cette situation.

Enfin, échappés miraculeusement à la fureur encore altière des vagues en courroux; à demi-noyés dans notre barque légère, poursuivis avec acharnement par des bâtimens ennemis, nous aperçûmes avec grande joie, au réveil de cette nuit orageuse, les premiers mornes de l'île de Saint-Domingue. La mer encore violemment agitée dans tous les sens, étant moutonneuse et bruissante, écrâsoit, de ses flots blanchis d'écume, les flancs de notre petite embarcation, qui voltigeoit à la moindre secousse. Ainsi, du fond d'abîmes profonds nous reparoissions bientôt au sommet de lames couvertes d'époudrins d'un beau blanc de neige, et nous côtoyons la terre, tandis qu'un gros vaisseau à la cape, hormis un foc, cherchoit son salut en s'éloignant de l'île de la Gonave, de peur d'échouer sur les ressifs.

Après l'orage, dit-on, vient le beau tems : en effet, après la plus douloureuse des nuits, avec quelle joie je vis ces montagnes élevées chargées de la plus riche verdure! Les papillons de l'île venoient nous visiter; et les oiscaux, par leur

ramage, nous faisoient oublier le souvenir de nos peines. Les grands gosiers (1), les frégates (2), les *coupeurs d'eau* (3), les *aigrettes* (4), saluant notre réduit flottant, voltigeoient autour, et nous accompagnant dans notre course légère, nous servoient comme de conducteurs. Je fis grace à ces hôtes aimables, en faveur de leur bon accueil.

Une de mes lignes ayant été avalée par un requin de moyenne taille, on profita du moment où il rodoit autour de la chaloupe, pour le faire entrer dans un nœud coulant; et, par ce moyen, il fut presque hissé sur le pont; mais n'étant pris que sous une aile, il fit tant de mouvemens qu'il glissa, et s'échappa de son lacet.

Nous éprouvâmes du calme à l'instant de

---

(1) Ou Onocrotale, ou pélican; Onocrotalus aut pelicanus.

(2) Hirundo marina major; apus rostro adunco, Barr., aut fregata; *voyez* son histoire plus bas, à Saint-Domingue : c'est un oiseau à pieds palmés, et du genre du Fou.

(3) Latus rostro inæquali; Rhincops de Linnæus; Plotus, Phalacrocorax, de certains auteurs; ou bec en ciseaux, Rygchopsalia de Catesby.

(4) Pl. enl. 901, Ardea alba minor, Aldr. Egretta. Oiseau erratique du genre du *héron*.

pénétrer dans la rade du Port-au-Prince ; c'est pourquoi nous fûmes obligés de mouiller à deux lieues de la ville, à l'approche de la nuit, à cause des dangereux ressifs qui l'environnent. Je considérai avec plaisir, dans notre état de repos, la fumée de plusieurs sucreries que les alarmistes, même à Saint-Yago de Cuba, m'avoient assuré être anéanties.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des matières du Tome premier.

Fin de la Table.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et Maison des Mathurins, n° 10.





